DOCUMENT RESUME

ED 184 925 **SO 012 440**

AUTHOR Chasse, Paul P.
TITLE Franco-American Ethnic Heritage Studies Program. Contributions of the French to America: Dissemination of Materials.
PUB DATE 75
NOTE 189p.
LANGUAGE English; French

EDRS PRICE MF01/PC08 Plus Postage.
DESCRIPTORS *Acculturation; *Cultural Awareness; Cultural Background; Cultural Education; Cultural Influences; Elementary Secondary Education; Ethnic Origins; *Ethnic Studies; *French; Junior High Schools; Learning Activities; *Social Studies; Sociocultural Patterns; United States History; *Units of Study
IDENTIFIERS Ethnic Heritage Studies Program Act; France; Franco American Ethnic Heritage Studies Program

ABSTRACT

The document contains 12 units suitable for use in junior and senior high school social studies classes on experiences and acculturation of first and second generation French people in the Northeastern United States. Each unit is presented in both the English and French language. Units are entitled "Education," "The Family," "Arts and Literature," "Church," "History," "Traditions," "Youth," "Labor and Economics," "Societies," "Politics," "Language and Assimilation," and "The Media." For each unit, information is presented on background (in France and among people of French background in America) and activities. Activities involve students in interviewing Franco-American community members, studying statistical tables, preparing psychohistories and geneologies of French families, analyzing photographs of French Americans, debating and discussing issues in class, preparing French foods, and participating in celebrations with a French background. (DB)

****
* Reproductions supplied by EDRS are the best that can be made *
* from the original document. *
****

U.S. DEPARTMENT OF HEALTH, EDUCATION & WELFARE
NATIONAL INSTITUTE OF EDUCATION

THIS DOCUMENT HAS BEEN REPRODUCED EXACTLY AS RECEIVED FROM THE PERSON OR ORGANIZATION ORIGINATING IT. POINTS OF VIEW OR OPINIONS STATED DO NOT NECESSARILY REPRESENT OFFICIAL NATIONAL INSTITUTE OF EDUCATION POSITION OR POLICY

"PERMISSION TO REPRODUCE THIS MATERIAL HAS BEEN GRANTED BY
Paul P. Chassé

TO THE EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)."

ED184925

FRANCO-AMERICAN ETHNIC HERITAGE STUDIES PROGRAM. CONTRIBUTIONS OF THE FRENCH TO AMERICA: DISSEMINATION OF MATERIALS. UNITS IN ENGLISH AND FRENCH.

by Paul P. Chasse'

1975

SØ 012 440

COMPLETE SET OF FRENCH UNITS

Dr. Claire Quintal,
Directrice du Projet
Assumption College

TRADITIONS

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Texte du Dr. Paul Chassé,
Coordonnateur du Projet

N O S T R A D I T I O N S

Les traditions franco-américaines, comme celles de plusieurs groupes ethniques, se rattachent au calendrier liturgique qui commence avec le premier dimanche de l'Avent et nous conduit à Noël et au Nouvel An puis au Carême précédé de la fête du Mardi gras. C'est à la fin de l'hiver ou au début du printemps que les "parties de sucre" ont lieu suivies de Pâques et de la fête de la Saint-Jean-Baptiste.

Les grands événements dans la vie de chacun d'entre nous, comme la naissance, le mariage et la mort ont une signification religieuse pour les Franco-Américains. Leur vie est marquée par le baptême, la messe qui solennise le mariage et la messe de Requiem au moment de la mort qui exigent que l'on observe certaines règles de conduite.

Les coutumes qui se rapportent aux fêtes nationales, tel le dîner à la dinde le Jour de l'Action de grâces, varient rarement de celles du pays en général.

J O Y E U X N O Ë L

La fête de Noël chez les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre maintient toujours certains traits qui viennent du Québec ou de la France mais auxquels on a ajouté des coutumes américaines. Par exemple, l'échange de cadeaux le jour de Noël est une adaptation américaine de la coutume désuète des étrennes du premier ou du six janvier au Canada et en France. Plusieurs familles francos placent leur crèche sous l'arbre de Noël ou dans un emplacement important du salon. Parfois, les enfants prennent chacun leur tour à placer l'Enfant Jésus dans la crèche.

Normalement, on fête la Noël en se réunissant à la maison paternelle la Veille de Noël après avoir distribué ses cadeaux. Souvent, les familles quittent la maison en groupe pour arriver à l'église vers 23 heures afin de se trouver une place avant le concert de cantiques. Quelques prêtres francos portent parfois en procession l'Enfant Jésus à la crèche alors que d'autres permettent aux écoliers de monter une scène de la Nativité dans le sanctuaire pendant le concert.

Après la messe, des familles entières se retrouvent chez leurs parents ou chez le frère aîné pour échanger des cadeaux avant le Réveillon, un repas où l'on sert des "tourtières", qui sont des pâtés à la viande, et où l'on s'amuse bien jusqu'à l'aube. Quand les enfants se réveillent, c'est leur tour de recevoir des cadeaux; le Père Noël leur rend parfois visite à ce moment-là.

H E U R E U S E A N N E E !

Leurs voisins qui ne comprenaient pas pourquoi les Francos embrassaient tout le monde---sans avoir besoin de gui---appelaient le Jour de l'An "la Noël française". On célèbre encore cette fête à certains endroits, en visitant ses parents pour leur offrir des voeux de bonheur ou pour boire au Nouvel An. D'habitude, les familles qui fêtent encore la Noël chez la famille de l'époux se rendent dîner chez la famille de l'épouse pour le Nouvel An. Certaines familles demandent encore la bénédiction paternelle en usage depuis l'Ancien Testament, mais cette imposition des mains devient de plus en plus rare.

Les quelques paroisses qui célèbrent une Messe de Minuit pour inaugurer la Nouvelle Année ont donné lieu à des réveillons comme ceux qui suivent la Messe de Minuit de Noël. En passant, si le Jour de l'An est aujourd'hui une fête nationale, c'est grâce aux efforts de Henri Achin de Lowell et des Franco-Américains du Massachusetts qui, par référendum, ont décidé, au mois de novembre 1916 d'en faire une fête d'Etat. C'est alors que plusieurs Etats ont adopté l'idée et, par la suite, le pays tout entier.

L E M A R D I G R A S

Le Mardi gras précède le Mercredi des Cendres mais on le fête surtout le samedi avant la fête. Certaines villes organisent un carnaval d'hiver ou un défilé pendant la journée et un bal masqué le soir. On choisit toujours un roi et une reine qui doivent présider aux fonctions du Mardi gras: ouvrir le bal et présenter un prix aux gagnants portant le costume le plus original ou le plus rattaché au thème de l'année. Il est entendu qu'ils doivent quitter le bal cérémonieusement avant minuit. Quelques familles fêtent en faisant de la tire sur la neige le soir et d'autres, assez fortunées pour avoir des amis à la campagne, louent des chevaux et des traîneaux remplis de foin pour

se promener, jeunes et vieux ensemble. On célèbre le Mardi gras avec grand éclat dans notre pays chaque année à la Nouvelle-Orléans.

J O Y E U S E S P Â Q U E S !

Les changements apportés par l'Eglise quant au Carême et à Pâques ont diminué les liens qui rattachaient les longues pénitences d'autrefois aux joies spontanées du samedi saint et des Pâques anciennes. A dire vrai, les enfants reçoivent toujours des oeufs de Pâques, mais le lapin au chocolat américain a minimisé la valeur symbolique de l'oeuf traditionnel. Les familles francos mangent maintenant du jambon---plutôt que du canard---comme le fait la majorité des Américains.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

C'est le 24 juin que les Canadiens-Français et les Franco-Américains célèbrent la fête de leur patron. Leurs défilés, pique-niques ou "feux de la Saint-Jean" qui ont lieu surtout dans les villes ayant une population à majorité franco-américaine, leurs foires ou leurs grands bals ressemblent aux célébrations du Quatre Juillet à travers le pays. D'habitude, le thème des chars allégoriques est historique et nous rappelle des héros que nous avons tous en commun, tels Joliet, Marquette, La Salle, ou quelque personnage d'importance plutôt régionale qui a contribué à l'avancement du groupe ethnique. Les mères rivalisaient autrefois entre elles pour que leur fils de six à dix ans devienne le "petit St. Jean-Baptiste" qui se promènerait assis dans sa peau de mouton sur une humble pierre, tenant son bâton de berger d'une main et caressant un agneau de l'autre sur le char allégorique le plus important du défilé.

"J E T E B A P T I S E..."

A la naissance d'un enfant, le protocole chez les familles franco-américaines les plus traditionalistes peut paraître aussi rigoureux que lorsqu'un Dauphin naissait en France. Une des premières règles était que si une fille naissait, on demandait aux grands-parents maternels d'être parrains, et le contraire si c'était un garçon, tout en invitant les autres grands-parents à devenir parrains du deuxième enfant sans égard au sexe de celui-ci. Puis venait la question de choisir une tante préférée, une proche parente ou une amie intime

pour servir de "porteuse" aux fonts baptismaux. Et toutes les dames amies de la mère voulaient contribuer au trousseau de baptême du bébé.

Le choix du nom de l'enfant était d'une grande importance; d'ordinaire, il témoignait de la déférence, du respect ou de l'affection que l'on ressentait pour un parent ou un ami. Quelques enfants reçoivent même aujourd'hui un surnom qui leur est très particulier mais non sans qu'on y ajoute celui ou ceux d'un parent, d'un grand-parent et parfois même d'un arrière-grand-parent vivant. Tous les parents qui peuvent se rendent à l'église pour la cérémonie et ensuite on rentre à la maison du couple pour y prendre le goûter ou même le dîner. A ces traditions s'ajoute aujourd'hui celle de remettre la cérémonie jusqu'à ce que la mère soit assez bien pour y assister avec son époux.

" CET ANNEAU EN GAGE DE ... "

La tradition franco-américaine semble avoir consacré le jour des noces "à la femme". Les préparatifs sont longs et complexes. Les soirées, ou réceptions prénuptiales ne sont pas plus importantes que certaines traditions familiales telle l'exposition de la robe de mariage, du voile, de l'anneau, du chapelet, de la bourse, du"trousseau de la mariée" et des cadeaux. C'est à la mariée que revient le choix des demoiselles d'honneur, de leurs robes, des couleurs, des fleurs ainsi que le choix de la Messe, de la musique, des cantiques préférés ou d'un chant qu'elle aime, et le genre de réception qui suivra la cérémonie.

Le marié avait l'habitude de demander à son père de l'accompagner à l'autel comme c'est encore la coutume que ce soit le père qui "donne sa fille en mariage", mais cette règle est moins rigide pour les hommes. Quelques jeunes couples semblent vouloir simplifier un protocole si exigeant, mais plusieurs en observent encore les principes et en sont tout aussi contents que leurs familles.

" ENTRE VOS MAINS, SEIGNEUR..."

La mort est aussi marquée par certaines traditions chez les Franco-Américains qui restent toujours un peuple très sensible et profondément attaché aux valeurs familiales.

Les responsabilités reviennent ordinairement au fils aîné du défunt ou au frère aîné ; il invite la famille à se réunir en conseil pour décider le choix de la tombe, le genre de veille, les obsèques, la procession en ordre de préséance, la réception après les funérailles, et quelquefois même pour discuter de la longueur du deuil personnel ou collectif à observer. On respecte les anniversaires des défunts avec beaucoup de rigueur et la visite annuelle au cimetière peut avoir lieu soit le jour de la Fête du Souvenir national soit le deux novembre lorsque l'Eglise célèbre la Fête des Morts.

- - - - - -

Travaux

1. Comparez ces traditions à celles de votre propre famille et faites-en le rapprochement en classe.

2. Essayez de visiter quelques familles franco-américaines et, après avoir fait une enquête à ce sujet, dites-nous quelles variations vous aurez remarquées dans la façon de célébrer ces fêtes.

3. Pourquoi ne pas préparer un "Réveillon" ou un bal du Mardi gras à l'école cette année?

4. Visitez vos grands-parents ou des personnes âgées et demandez-leur comment ils fêtaient ces événements quand ils étaient jeunes. Puis, préparez ensemble un rapport auquel la classe pourrait se référer au besoin.

Copyright 1975

HISTOIRE

Dr. Claire Quintal,
Directrice du Projet
Assumption College

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Texte du Dr. Paul Chassé,
Coordonnateur du Projet

UNE HISTOIRE DES FRANCAIS EN AMERIQUE

L'histoire des Franco-Américains est vraiment l'histoire de l'Amérique du Nord. Les premières annales de l'histoire, à l'époque de la Renaissance, ne parlent que d'une deuxième étape des contacts européens avec l'Amérique. Des pêcheurs, depuis la côte normande jusqu'à celle des Basques, venaient pêcher dans les eaux du Canada et de la Nouvelle-Angleterre depuis des années avant que François I envoie la Dauphine en Amérique.

Nous savons que c'est le même Victor Cousin de Dieppe qui était allé aux Indes avant Vasco da Gama et qui avait aussi visité le Brésil qui a donné à Pinzón, le pilote de Colomb, les premiers renseignements sur les routes maritimes occidentales. Même avant la venue de Verrézzane en Nouvelle-Angleterre sur la Dauphine en 1524, un village assez considérable existait déjà à 750 milles à l'est de Québec. Déjà au quinzième siècle, les chasseurs de baleine basques, qui ne pouvaient pas trouver leur proie dans les eaux plus chaudes de la baie de Biscaye, traversaient l'océan et passaient l'été au Canada.

Puisque ces hommes ne cherchaient point un raccourci pour Cathay, et puisque ceci était un exercice annuel pour eux, ils ne notaient pas leurs exploits avant l'arrivée de Jehan Denys de Honfleur et de Gamart de Rouen sur la scène en 1506. Deux ans plus tard, le capitaine Thomas Aubert de Dieppe s'est décidé à régler cette affaire. Il a dirigé son bateau, la Pensée, dans une anse propice et il y a fondé le port de Brest (en l'honneur du port breton) qui est bientôt devenu une ville de 200 maisons avec une population de mille habitants l'hiver, de trois mille l'été. Plus tard, Cartier fera mention de ce port dans son journal et on le trouvera sur les cartes principales de l'époque (Harlyenne, Cabot, Mercator, etc.)

L'histoire française de l'Amérique a donc connu les quatre chapitres suivants: celui des explorateurs, découvreurs, missionnaires, traitants, coureurs de bois et des premiers colons de Québec à la Louisiane; celui du rôle de la France pendant la Guerre de l'Indépendance; celui de la contribution française à l'expansion du Middle West, des montagnes Rocheuses, de l'Orégon et de Washington; et, enfin le grand déplacement des Canadiens-Français aux Etats-Unis, au Middle West, mais surtout en Nouvelle-Angleterre.

-A-

C'est Jacques Cartier qui, par ses trois voyages au Canada, a ouvert les portes de notre continent à la France. Un an après ses explorations au golfe du Saint-Laurent en 1534, il est revenu découvrir Hochelaga l'année suivante. Cinq ans plus tard, il a essayé d'établir une colonie au Canada, mais sans succès; d'autres expéditions du même genre en Floride ont également échoué en 1565.

Le véritable "Fondateur de la Nouvelle-France", c'est Samuel de Champlain qui a traversé l'océan Atlantique vingt fois entre 1600 et 1633. Un excellent marin, il a dessiné de merveilleuses cartes de la côte de la Nouvelle-Angleterre en 1604, 1605, 1606, alors qu'il visitait les sachems du Maine et du Massachusetts et qu'il mouillait l'ancre aux baies de Saco et de Boston ou à Plymouth - qu'il a nommé le Port-Louis quinze ans avant l'arrivée des Pilgrims.

C'est le 3 juillet, 1608, que Champlain a fondé Québec et, en 1609, qu'il est arrivé au Vermont pour laisser son nom au lac qui s'y trouve. On le voit bientôt explorer l'Ontario, se rendre en canoë à la baie Georgienne et au lac Huron en compagnie d'un jeune garçon, Etienne Brûlé; faire le portage au lac Simcoe, traverser le lac Ontario (qu'il nomme lac St.-Louis, marcher de ses rives à celles du lac Oneida (New York) et retourner pour la Noël de 1615 en Huronie où l'attend un Récollet qui l'avait accompagné au Nouveau Monde ce même été et qui y avait dit sa première messe le 12 août. Leurs hôtes amérindiens ont tellement insisté que les Français passent l'hiver parmi eux qu'ils ne sont rentrés à Québec qu'en mai.

Entre-temps, les Jésuites, dont on reconnaissait les succès intellectuels à travers l'Europe, étaient fascinés devant les compte-rendus sur les Micmacs, les Etchemins et les Abénakis que leur envoyaient leurs deux missionnaires en Acadie depuis 1611. Ayant accepté l'invitation d'aller à Québec, ils y sont arrivés en 1625. Dès 1632, le Père Jean de Bréboeuf avait traduit des oeuvres en langue huronne et le Père Massé en montagnais. Les Jésuites devaient laisser une marque profonde sur l'Amérique. Leurs Relations constituent probablement la meilleure documentation qui soit sur l'Amérindien du 17e siècle. En 1634, deux Jésuites ont accompagné Jean Nicolet un certain temps quand Champlain l'a envoyé à titre d'ambassadeur personnel auprès des Amérindiens du Michigan et du Wisconsin.

En septembre 1641, les Pères Jogues et Raymbault, qui parlaient couramment l'Algonquin, ont assisté à une Fête des Morts où ils ont rencontré les Chippewas qui les ont invités à leur rendre visite au lac Supérieur ainsi qu'aux Sioux et aux Cris. Le premier prêtre à mettre le pied sur l'Île Manhattan était nul autre que ce même Isaac Jogues qui, à cause de sa connaissance approfondie des langues amérindiennes et de son adaptation à leurs coutumes et à leurs traditions, devait être choisi, en mai 1646, pour servir d'"Ambassadeur de Paix de la France aux Cinq Nations des Iroquois", le même mois qu'il a découvert le lac du St-Sacrement (Lake George, New York) et cinq mois avant sa mort. Plusieurs Jésuites devaient périr ainsi dans un avenir rapproché.

Dans une époque de calme, 4 Jésuites et 46 colons ont établi un poste à Gannetaha (Liverpool, New York) sous la direction d'un M. Dupuis en juillet 1656. C'est en 1659 que Mgr de Laval est arrivé à Québec à titre de premier évêque, que Médart Chouart Des Groseilliers et Pierre-Esprit Radisson étaient à Forked River, et, en 1660, que le Père René Ménard fondait une mission au lac Supérieur. Louis XIV, à la mort de Mazarin, en 1661, n'avait que 23 ans, mais il s'est proclamé roi absolu. Cet événement semble avoir favorisé l'appétit insatiable du Français pour l'inconnu car une nouvelle vague d'explorations semblait se faire sentir.

En 1662, le Père Ménard a exploré une partie du lac Supérieur; en 1663, Des Groseilliers et Radisson qui s'étaient rendus auparavant à Bostor., se trouvaient maintenant à la baie d'Hudson. En 1665, Nicolas Perrot, le "Père du Wisconsin", s'établissait à Green Bay et le Père Claude Allouez (qui venait de découvrir le Mississippi) fondait une mission (à Ashland, Wisconsin) d'où il est parti, avec le Père Claude Dablon, faire le tour du lac Supérieur afin d'y établir des cartes du littoral au cours d'un voyage de deux ans. Le Père Allouez devait passer 24 ans au Wisconsin, en Illinois et au Michigan avant d'y mourir le 28 août 1689.

L'année 1668 a été très active: alors que Perrot était à Chicago, le Père Jacques Marquette fondait le Sault Ste-Marie et André Jolliet y arrivait avec Jean Péré pour étudier les gisements miniers de l'endroit et en faire un rapport à l'Intendant Jean Talon. C'est en rentrant à Québec qu'ils ont rencontré La Salle en plein lac Erié.

René-Robert Cavelier, Sieur de La Salle, qui était venu au Canada chez son frère Jean, le Sulpicien, et qui avait passé trois ans à étudier les langues amérindiennes, au point d'en connaître plusieurs, était parti avec

24 hommes en sept canoës. Parmi eux se trouvaient deux Sulpiciens, les abbés Dollier de Casson et René de Brehant de Galinée, le géographe. Sans aucun doute un des plus grands explorateurs de notre pays, La Salle a traversé le lac Erié du sud au nord, monté le Detroit jusqu'aux lacs Huron et Michigan pour se rendre à Chicago et aux fleuves Illinois et Wabash avant de rentrer à Québec.

Coup sur coup, le Père Allouez a exploré la rivière Wisconsin en 1670, le Sieur de Saint-Lusson a pris possession du Nord-Ouest en 1671, et le Père Albanel et Saint-Simon de la baie James en 1672 pour le Roi de France. En 1673, Frontenac se rendait à Cataracqui (Windsor, Ontario) et Greysolon DuLhut s'est établi parmi les Sioux du Minnesota alors que Louis Jolliet quittait Saint-Ignace en compagnie de Marquette pour explorer le Mississippi jusqu'à la rivière Arkansas.

A l'automne de 1678, La Salle commençait un trajet qui devait le conduire aux lacs Erié, Huron et Michigan, à la rivière des Illinois où il fait construire un fort qu'il appelle nostalgiquement "Crève-Coeur", le 15 janvier 1680. De là, il envoie Michel Accault, un métis, et le Père Louis Hennepin explorer le haut Mississippi en 1679. Ce même Hennepin qui laissa son nom aux chutes Saint-Antoine, à Saint-Paul, est censé avoir découvert les chutes Niagara le 8 décembre 1678 (alors que certains historiens contemporains prétendent que Champlain y était allé en 1613 avec ses guides amérindiens.)

Le voyage le plus spectaculaire de La Salle a commencé le 27 janvier 1682 quand il est parti de Chicago par l'Illinois avec 23 Français et 31 Amérindiens. Il s'est arrêté au Fort Crève-Coeur et il a donné le nom du ministre Colbert au Mississippi. Arrivé en Arkansas, il y a fait construire le Fort Prudhomme avant de poursuivre sa route jusqu'au delta et jusqu'à l'embouchure du Mississippi dans le golfe du Mexique; c'est là que, le 9 août, il a pris possession de toutes les terres qui donnaient sur le fleuve et sur ses tributaires au nom du Roi de France et de Navarre. Il est mort assassiné au Texas cinq ans plus tard.

Entre-temps, des Huguenots de La Rochelle, qui connaissaient Boston grâce à leur commerce lucratif avec la Nouvelle-Angleterre, ont commencé à immigrer au Massachusetts. Ceci ne représente pas le seul Etat où ils se rendaient puisqu'ils avaient des églises à New Paltz (New York) et même à New York, en 1683, avant la révocation de l'Edit de Nantes, le 22 octobre 1685, un évènement qui explique la présence de plusieurs autres à partir de ce moment.

Malgré l'insuccès d'une première tentative de colonisation à Frenchtown (Rhode Island), en 1685, quelques 40 Huguenots ont quitté Boston en 1688, pour fonder le village de New Oxford (Massachusetts). Plusieurs autres se sont dirigés vers les grandes villes du littoral américain pour être assimilés par les Anglais après avoir maintenu leurs églises françaises aussi longtemps que possible. Ils ont connu certaines difficultés, même de la part d'un homme comme Joseph Dudley destiné, plus tard, à devenir gouverneur du Massachusetts. Parmi les noms célèbres, on peut retenir les Beauchamp, les Baudouin de Bowdoin College, les Faneuil, donateurs du "Berceau de la Liberté", les Pierre et Auguste Jay, ancêtres de John Jay, le premier Juge-en-chef de la Cour Suprême, le couple Guillaume Le Conte et Susanne Besly qui ne s'attendait point de compter la sainte, Elizabeth Bayley Seton, et l'archevêque Bayley de Baltimore parmi leurs descendants, ou encore Gabriel Bernon qui devait armer et équiper un bateau à Boston pour la prise de Québec en 1711 sous l'amiral Walker qui regretta bien son aventure puisque mille Anglais sont morts quand plusieurs bateaux se sont trouvés au milieu des brisants du Saint-Laurent au cours d'un brouillard. Puis, que dire de l'expérience horrible de Philip English (Philippe L'Anglais) alors qu'on a accusé son épouse de sorcellerie à Salem, en 1692, pour les emprisonner tous les deux, avec cinq personnes qu'on a pendues quand les deux se sont évadés.

Cette même année, une petite Canadienne-française aurait, elle aussi, fait l'objet des manchettes: Madeleine de Verchères n'avait que 14 ans lorsque, le 22 octobre 1692, ses parents s'en étant allés travailler dans les champs en lui donnant la responsabilité de ses petits frères de 10 et de 12 ans, elle resta avec eux, un octogénaire et deux soldats épuisés. Comme les Indiens s'apprêtaient à attaquer le fort, elle a barré la porte, donné des fusils à ses frères et aux autres en leur disant de faire feu pendant qu'elle tirait du canon pour avertir les autres au loin. Elle a tenu bon huit jours de temps avant que M. de Monnerie arrive de Montréal pour leur rendre secours. Quand elle lui a remis les armes, il lui a répondu: "Mademoiselle, elles étaient entre bonnes mains."

Au milieu des difficultés qui augmentent en Nouvelle-Angleterre, Frontenac, qui venait de présider à une réunion d'ambassadeurs amérindiens des tribus de l'ouest en 1696, lance sur le continent cette famille célèbre des Le Moyne devenue maîtresse de la mer, de la baie d'Hudson aux Antilles et au golfe du Mexique où, le 27 février 1699, d'Iberville, Sauvole et Bienville,

leur frère cadet de 18 ans, ont construit le Fort Maurepas (Biloxi) là ou ils devaient, plus tard, faire la connaissance du chevalier légendaire, Henry de Tonti. C'est ce dernier qui, avec le Sieur de Vincennes, père du Fondateur de l'Indiana, pouvait accepter de servir de guide à l'abbé Saint-Cosme, quitter Michillimakinac le 14 septembre 1698, s'arrêter à Green Bay et à Chicago pour se rendre à Milwaukee le 7 octobre, à Racine le 10, à Peoria le 21 novembre et à Cahokia le 8 décembre avant de leur souhaiter l'au revoir au Cap Saint-Antoine (Grand Tower, Illinois) le 12 décembre.

Le 18e siècle commence au moment où 200 Huguenots arrivent à Jamestown, Virginia et le Père Jacques Gravier descend chez les Illinois. En 1701, Courtemanche, un coureur de bois distingué par sa culture, s'aventure chez les Sioux et signe un traité de paix avec une vingtaine de tribus amérindiennes. La Mothe-Cadillac établit un poste permanent à Detroit où de nombreux Français sont déjà passés. Charles Juchereau de Saint-Denys venait de recevoir du roi la permission d'établir des tanneries à Michillimakinac et à l'embouchure de l'Ohio. Bienville, à 22 ans, devient gouverneur à Biloxi. Et les chroniques nous rappellent que les Français épousaient les belles femmes des diverses tribus là où ils passaient.

Bienville se rend fonder la ville de Mobile en 1711, mais Cadillac vient le remplacer à titre de gouverneur en 1713 (l'année du Traité d'Utrecht par lequel la France cède l'Acadie, Terre-Neuve et la baie d'Hudson à l'Angleterre). L'arrivée de Cadillac porte Bienville à quitter l'endroit pour construire le Fort Toulouse (près de Montgomery, Alabama) en 1714. Son frère, Sainte-Hélène, meurt au cours d'une escarmouche avec les Anglais cette année-là. Le premier septembre 1715, Louis XIV meurt et laisse la France entre les mains d'un enfant: Louis XV n'a que six ans et c'est le neveu de Louis XIV, Philippe, Duc d'Orléans, qui devient le Régent jusqu'en 1722. Plusieurs Canadiens remontent dans leur pays et Bienville prolonge son séjour sur les terres noires, s'arrête à l'emplacement du Selma actuel et se rend à Natchez (Mississippi) où il construit le Fort Rosalie qu'il nomme ainsi en hommage à Mme de Pontchartrain le 3 août 1716.

L'année suivante, on rappelle Cadillac en France et Bienville à la Mobile comme premier Gouverneur de la Louisiane. C'était à une époque de famine et Bienville envoie tous les célibataires de la colonie vivre parmi les différentes tribus pour y apprendre à faire la chasse et pour apprendre et partager les coutumes de leurs hôtes. Ayant placé son frère Chatauguay à la direction des troupes et nommé son cousin, Boisbriand, commandant à la Mobile, il part lui-même avec son ingénieur Le Blond de la Tour et un groupe d'hommes pour fonder une ville qu'il appellera la Nouvelle-Orléans en l'honneur du Régent. A peine quelques mois plus tard les premiers bateaux se rendront à cet établissement et, dès le mois de mai 1718 quand y descendront l'explorateur Bernard de la Harpe et l'historien Le Page du Pratz, on sait que la Nouvelle-Orléans est destinée à devenir un des ports les plus importants du golfe du Mexique.

Cet automne-là, Pierre du Gué de Boisbriand, nommé commandant aux Illinois par Louis XV, quitte la Mobile pour se rendre près de Kaskaskia où il fait construire le premier Fort de Chartres, douze ans avant la naissance de George Washington. La France avait donc établi tout au long des grandes artères de notre pays une série de postes importants à partir de la Nouvelle-Orléans jusqu'au Fort Rosalie, le poste des Yazous (Vicksburg), le poste des Arkansas et le Fort de Chartres, le Fort Crève-Coeur, le Fort St-Louis (près de Utica, Illinois), au lac Michigan et de là jusqu'à Québec.

Comment oublier l'année 1719 à la Mobile, alors que c'est le moment où Sérigny, un autre frère de Bienville, arrive avec 250 esclaves africains. La population de la Louisiane augmente trop rapidement. Grâce à la propagande attrayante mais mensongère de John Law, 2,000 Allemands s'embarquent pour y découvrir plus de déceptions que de fortunes instantanées. D'autres colons français et juifs se joignent à eux. Un groupe de soldats suisses refuse de quitter la Mobile pour la Nouvelle-Orléans et impose à ses officiers de partir ensemble pour Charleston (South Carolina). Pour comble du malheur, l'ouragan catastrophique du 12 septembre 1722 démolit la Nouvelle-Orléans, nouvelle capitale de la Louisiane, pollue les eaux, détruit la récolte et laisse d'innombrables morts et blessés dans ses traces.

En 1725, le Père Nicolas de Beaulieu amène avec lui, à Versailles, quelques chefs de tribus dont le célèbre Chicagou des Michigames dans le but de plaider la cause des Illinois à la cour. Ses efforts portent légèrement profit car un groupe de religieuses, des Ursulines de Rouen, embarquent pour la Nouvelle-Orléans en 1727 pour y fonder une école pour jeunes filles. Un an plus tard, on y trouve 23 pensionnaires d'inscrites: 16 petites blanches et 7 petites noires, sans compter 25 étudiantes et quelques orphelines. (le couvent et l'hôpital construits en 1734 existent toujours, rue Chartres, et demeurent les plus vieux bâtiments de la région du Mississippi.)

Dr. Claire Quintal,
Directrice du Projet
Assumption College

L'EGLISE

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Texte du Dr. Paul Chassé,
Coordonnateur du Projet

L'EGLISE

L'Eglise a toujours joué un rôle important dans la société américaine. Les Puritains sont arrivés avec leurs bibles et les colons anglais ont fondé des "paroisses" qui ne sont devenues des villages ou des villes que plus tard. Les immigrants juifs ont construit des synagogues à travers le pays et les Noirs ont créé leurs "spirituals" grâce aux aspirations religieuses qu'ils ont conservées dans leur coeur depuis l'Afrique. Nos Amérindiens ont toujours cru aux divinités et leur adressent des prières rituelles depuis toujours.

Cela n'étonne donc point que les groupes ethniques soient restés fidèles à leur foi et à leurs institutions religieuses au fur et à mesure qu'ils arrivaient aux Etats-Unis. Il en était de même pour le Franco-Américain. Mieux encore, ses ancêtres ont amené leurs prêtres partout avec eux tant au cours de leurs explorations que de leur colonisation. Si le Middle West, la Louisiane et la vallée du Mississippi sont à jamais liés aux Pères Marquette, Hennepin, Allouez et Gibault et si l'histoire regorge de noms d'évêques pionniers tels que Flaget, Du Bourg, Bruté et Crétin, les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre ont, eux aussi, inscrit dans les régistres de l'histoire religieuse de l'Amérique une suite d'événements et de noms entre celui de Cheverus, le premier évêque de Boston en 1810, et ceux de Gelineau et de Gendron comme évêques de Providence et de Manchester.

Nous savons que les Français de France et de Québec avaient des contacts avec les Anglais des Colonies avant et après la Révolution américaine. Nous savons que les Canadiens qui ont lutté avec nous pour obtenir notre indépendance ont reçu des terres en guise de reconnaissance pour leurs contributions et qu'ils se sont établis de ce côté-ci de la frontière. Nous savons que ces nouveaux citoyens parlant toujours français voyageaient en Nouvelle-Angleterre et que, soit par correspondance, soit en visitant leurs parents, ils invitaient leurs amis à venir habiter notre pays.

Nous nous rappelons qu'au cours des années 1790, des prêtres qui avaient quitté la France pendant la Révolution qui y sévissait sont arrivés ici à Boston pour exercer leur ministère en anglais et en français à travers la Nouvelle-Angleterre. Et nous savons que les Canadiens-français ont commencé à immigrer dès la Guerre de 1812 entre les Etats-Unis et la Grande Bretagne et qu'il y avait déjà quelques familles établies à Woonsocket en 1814. Plusieurs Canadiens-français se sont rendus au Middle West et en Nouvelle-Angleterre après les troubles de 1837; ce nombre n'a cessé d'augmenter au cours de la Guerre de Sécession et davantage par la suite.

Puisqu'ils n'avaient ni prêtres de leur langue ni églises à eux, ils ont formé des comités et se sont adressés aux évêques pour leur demander un clergé canadien et des églises nationales. Pour insurmontable que semble la tâche, ils ont réussi à établir un réseau de 150 paroisses nationales à travers la Nouvelle-Angleterre. Et cela sans compter leurs compatriotes obligés de s'associer à quelques deux cents paroisses "mixtes" dans les endroits moins populeux.

C'est ainsi qu'un nouveau genre de paroisse voyait le jour car, les paroisses "canadiennes", de même que celles de leurs frères protestants, élisaient leurs propres marguilliers ou "syndics" qui s'occupaient des finances et laissaient aux curés de besogner aux soins spirituels et moraux du peuple. Chateaubriand a tracé ce caméo du curé français:

> Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde, qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile; sans lequel, on ne peut naître ni mourir, qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe; qui bénit ou consacre le berceau, la couche nuptiale, le lit de mort et le cerceuil; un homme que les petits s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre, que les inconnus mêmes appellent "mon père"; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur, par état...l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence; qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte; le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes: aux classes élevées par l'éducation, la science et l'élévation des sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande. Cet homme, c'est le curé.

C'est là une image bien rassurante du caractère du curé mais ces immigrants robustes exigeaient plus encore de leurs curés que ne l'implique cette description romantique. Il leur fallait un homme fort, vigoureux, en bonne santé, capable d'aller à cheval d'une mission à l'autre, même s'il lui fallait jeûner en galopant quelques vingt ou trente milles plus loin afin d'assurer la messe à un deuxième groupe de fidèles en un jour de fête.

Mieux encore, les hommes les aimaient, les femmes les respectaient et les enfants les admiraient davantage lorsqu'ils enlevaient leur soutane, ramassaient un marteau ou un pinceau et s'unissaient aux pauvres ouvriers, épuisés par leur journée de travail, qui donnaient leur temps pour aider à la construction de l'église, du presbytère, de l'école, du couvent ou d'une salle paroissiale. Voilà l'étoffe de ces prêtres-pionniers au cours des années inouïes des grandes immigrations.

Cette solution médiocre devait reparaître en arrière-plan lors d'une confrontation encore plus critique au Rhode Island en 1923 quand Mgr Hickey---qui n'avait pas eu le courage de condamner officiellement le bill raciste de Peck, de la même année, qui voulait priver les Franco-Américains de leurs droits constitutionnels de parler français dans leurs propres écoles---a annoncé qu'il lançait un appel pour souscrire un million de dollars pour ses oeuvres diocésaines, ce qui représentait un véritable impôt aux paroissiens franco-américains qui, certes, ne seraient pas ceux qui pourraient en profiter. Pis encore, l'evêque punissait et les paroisses et leur clergé qui ne contribuaient pas le montant désiré; il puisait lui-même dans leurs fonds privant ainsi ces paroisses de leurs ressources et les vouant à disparaître.

Aucune injonction épiscopale dans le passé n'avait réussi à susciter un tel courant d'indignation et de protestation en Nouvelle-Angleterre. Partout, on organise des comités. C'est le 4 avril 1924 que la Sentinelle voit le jour. Le journal condamne l'intransigeance de l'évêque, lance de violents appels à la Délégation apostolique, a recours au droit civil, puis à Rome. Les évêques locaux se sentent inquiets: ils imposent de nouvelles restrictions à leurs fidèles, en excommunient quelques-uns, punissent et exilent leur clergé et refusent de recevoir dans les Ordres de nombreux candidats franco-américains. On a écrasé la Sentinelle et il faut avouer qu'on n'a pas fait preuve de trop grande charité chrétienne dans les solutions nauséabondes qui ont mis fin à cette période d'agitation que la Crise économique est venue remplacer.

Malgré les difficultés du temps, les années Trente représentent une prolongation du zèle ardent des paroisses franco-américaines. Des prêtres compatissants, soucieux de minimiser les difficultés causées par le chômage, organisaient toutes sortes de cercles ou d'activités pour encourager jeunes et vieux à se faire valoir dans le domaine de la culture physique (les sports), de la culture générale (des pièces de théâtre, des concerts, etc.), de l'éducation (des concours, des bourses scolaires, des films, des conférences), de la vie spirituelle (des retraites pour chaque groupe, des cérémonies religieuses, etc.). Au cours de la deuxième guerre où l'on souffrait de l'absence ou de la perte de ses parents ou amis, les Franco-Américains se montraient profondément attachés à leur Eglise et à leur clergé.

Et si les bouleversements de la société américaine, les nombreux mariages avec des partenaires venant d'un autre groupe ethnique, la disparition de grands-parents parlant français, la rareté des vocations sacerdotales et religieuses, et la plaie des fermetures d'écoles paroissiales ont marqué tant les paroisses franco-américaines que les autres à travers le pays, le cardinal Humberto Medeiros, archevêque de Boston, pouvait, en novembre 1974, rendre hommage à la tenacité, au courage et au dévouement des Franco-Américains en affirmant sans équivoque que, malgré toutes les sortes de discrimination et d'injustice qu'ils avaient eu à subir de diverses sources, "ce sont les Franco-Américains qui ont contribué plus que tout autre groupe ethnique à établir et à maintenir l'Eglise en Nouvelle-Angleterre." Rome aussi a reconnu cette vérité et, tout récemment, on sacrait Msgr Amédée Proulx évêque auxiliaire du Maine, le premier Franco-Américain du Diocèse de Portland à connaître les honneurs de l'épiscopat là où les deux tiers de la population sont des Franco-Américains.

TRAVAUX

1- Tracez une carte de votre Etat et notez l'emplacement des diverses paroisses franco-américaines.
2- Quel est le lien entre le développement industriel des villes ou villages où l'on trouve des paroisses franco-américaines?
3- Comment prépareriez-vous un cinquantenaire ou un centenaire d'une de ces paroisses?
4- Préparez une courte biographie d'un des fondateurs de la paroisse voisine.
5- Consultez les journaux locaux de l'époque et présentez à votre classe un rapport oral sur la fondation d'une de ces paroisses.
6- Pouvez-vous raconter à votre classe quelques anecdotes apprises au cours de 2 ou 3 entrevues avec des personnes âgées d'une paroisse voisine; il s'agirait d'événements d'il y a 50 ans.
7- Pouvez-vous dresser une liste de paroisses d'origine française dans le Middle West? Comment celles-ci ont-elles évolué?

CHRONOLOGICAL LIST OF
FRANCO AMERICAN PARISHES
IN NEW ENGLAND

by

TABLEAU CHRONOLIGIQUE DES
PAROISSES FRANCO-AMERICAINES
EN NOUVELLE-ANGLETERRE

par

Paul P. Chassé

	Date	Name - Nom	City-Ville	Diocese-Diocèse
1	1827	Sainte Luce	Frenchville	Portland
2	1832	Saint Bruno	Van Buren	Portland
3	1851	Saint Joseph	Burlington	Burlington
4	1856	Nativité de la Sainte Vierge	Swanton	Burlington
5	1858	Notre Dame des Victoires	St. Johnsbury	Burlington
6	1867	Notre Dame de la Pitié	Pittsfield	Springfield
7	1868	Saint Joseph	Lowell	Boston
8		Précieux-Sang	Holyoke	Springfield
9	1869	Sacré-Coeur de Jésus	East Rutland	Burlington
10		Saint Coeur de Marie	West Rutland	Burlington
11		Sainte Anne	Fall River	Fall River
12		Notre Dame du Bon Conseil	West Boylston	Worcester
13		Saint François de Sales	Waterville	Portland
14	1870	Notre Dame des Canadiens	Worcester	Worcester
15		Sacré-Coeur	Webster	Worcester
16		Saints Pierre et Paul	Lewiston	Portland
17		Sainte Marie	Marlboro	Boston
18		Sainte Anne	Lawrence	Boston
19		Saint David	Madawaska	Portland
20	1871	Saint Louis de Gonzague	Nashua	Manchester
21		Saint Augustin	Manchester	Manchester
22		Notre Dame du Sacré-Coeur	North Adams	Springfield
23	1872	Notre Dame de Southbridge	Southbridge	Worcester
24		Saint Amédée	Alburg	Burlington
25		Saints Anges Gardiens	St. Albans	Burlington
26		Saint Joseph	Biddeford	Portland
27		Sacré-Coeur	New Bedford	Fall River
28		Saint Jacques	Manville	Providence
29		Sainte Marie de la Visitation	Putnam	Hartford
30		Saint Joseph	Haverhill	Boston
31		Saint François-Xavier	Winooski	Burlington
32	1873	L'Etoile de la Mer	Narragansett	Providence
33		Saint Jean-Baptiste	Suncook	Manchester
34		Saint Joseph	Springfield	Springfield
35		Saint Louis	Indian Orchard	Springfield
36		Notre Dame du Sacré-Coeur	Central Falls	Providence
37		Saint Jean-Baptiste	West Warwick	Providence
38	1874	Notre Dame de Lourdes	Fall River	Fall River
39	1875	Précieux Sang	Woonsocket	Providence
40	1877	Saint Jean-Baptiste	Warren	Providence

41	1878	Saint Joseph	Salem	Boston
42	1879	Saint Hyacinthe	Westbrook	Portland
43	1880	Saint Joseph	Old Town	Portland
44		Notre Dame des Victoires	Boston	Boston
45		Sainte Marie	Manchester	Manchester
46		Saint Charles Borrommée	Providence	Providence
47		Saint Laurent	Meriden	Hartford
48	1882	Saint Martin de Tours	Somersworth	Manchester
49	1883	Saint Rosaire	Rochester	Manchester
50	1884	Notre Dame des Sept-Douleurs	Adams	Springfield
51		Sainte Anne	Turner's Falls	Springfield
52		Sainte Anne	Waterbury	Hartford
53		Saint Rosaire	Gardner	Worcester
54		Notre Dame de l'Assomption	Millbury	Worcester
55	1886	Saint Joseph	North Grosvernordale	Norwich
56		Sainte Marie	Putnam	Norwich
57		Saint Mathieu	Fall River	Fall River
58		Sacré-Coeur	Taftville	Norwich
59		Immaculée-Conception	Fitchburg	Worcester
60	1887	Saint Jean-Baptiste	Lynn	Boston
61		Sainte Marie	Spencer	Worcester
62	1888	Saint Augustin	Augusta	Portland
63	1889	Sainte Anne	Hartford	Hartford
64		Saint Louis	New Haven	Hartford
65	1890	Saint Georges	Manchester	Manchester
66		Notre Dame du Perpétuel-Secours	Holyoke	Springfield
67		Saint Joseph	Fitchburg	Worcester
68		Saint Jean-Baptiste	Pawtucket	Providence
69		Sainte Anne	Woonsocket	Providence
70		Saint Hyacinthe	New Bedford	Fall River
71	1891	Saint Joseph	Worcester	Worcester
72		Sacré-Coeur	Laconia	Manchester
73		Sacré-Coeur	Brockton	Boston
74		Coeur Immaculé de Marie	Fairfield	Portland
75	1892	Sacré-Coeur	Concord	Manchester
76		Notre Dame de la Pitié	Cambridge	Boston
77		Saint Dominique (1901-Saint Sacrement)	Fall River	Fall River
78		Saint Ignace	Sanford	Portland
79	1893	Saint Antoine	Bridgeport	Bridgeport
80		Saint Charles Borrommée	Dover	Manchester
81		Saint Georges	Chicopee Falls	Springfield
82		Saint Nom-de-Jésus	Worcester	Worcester
83	1894	Saint Joseph	Waltham	Boston
84		Saint André	Biddeford	Portlnad
85	1895	Notre Dame de la Consolation	Pawtucket	Providence
86		Saint Antoine	New Bedford	Fall River
87	1896	Notre Dame du Perpétuel-Secours	Phoenix	Providence
88	1899	Saint Antoine de Padoue	Manchester	Manchester
89		Saint Roch	Fall River	Fall River
90	1901	Saint Louis	Auburn	Portland
91		Saints Jean & Athanase	Rumford	Portland
92	1902	Sainte Anne	Salem	Boston
93		Saint Louis de France	Lowell	Boston
94		Saint Louis de Gonzague	Newburyport	Boston
95		Sacré-Coeur	Amesbury	Boston
96	1903	Sainte Famille	Woonsocket	Providence
97		Saint Louis de Gonzague	Woonsocket	Providence
98		Saint Antoine	Burlington	Burlington

99		Sainte Marie	Willimantic	Hartford
100		Saint François d'Assise	Fitchburg	Worcester
101	1904	Saint Jacques	Taunton	Fall River
102		Sacré-Coeur	North Attleboro	Fall River
103		Notre Dame de Lourdes	Providence	Providence
104		Bon Pasteur	Linwood	Worcester
105		Saint Jean-Baptiste	Ludlow	Springfield
106		Saint Antoine	Worcester	Worcester
107	1905	Sacré-Coeur	Lawrence	Boston
108		Saint Antoine de Padoue	Shirley	Boston
109		Saint Joseph	Attleboro	Fall River
110		Immaculée Conception	Holyoke	Springfield
111	1906	Saint Mathieu	Central Falls	Providence
112		Notre Dame du Bon Secours	Easthampton	Springfield
113	1907	Notre Dame de l'Assomption	Chelsea	Boston
114		Sainte Anne	Bristol	Hartford
115		Sainte Marie	Lewiston	Portland
116		Saint Louis de France	Springfield	Springfield
117		Notre Dame de Lourdes	Lowell	Boston
118		Sainte Anne	New Bedford	Fall River
119		Notre Dame du Rosaire	New Bedford	Fall River
120	1908	Sacré-Coeur	Southbridge	Worcester
121		Saint Thomas d'Aquin	Springfield	Springfield
122	1909	L'Enfant-Jésus	Nashua	Manchester
123		Notre Dame des Victoires	Woonsocket	Providence
124		Sainte Rose de Lima	Aldenville	Springfield
125		Saint Joseph	Everett	Boston
126		Saint Stanislaus	Ipswich	Boston
127		Notre Dame du Mont Carmel	Methuen	Boston
128		Saint Joseph	New Bedford	Fall River
129		Sainte Cécile	Pawtucket	Providence
130	1911	Saint Jean l'Evangéliste	Newton	Boston
131		Sacré-Coeur de Jésus	Manchester	Manchester
132		Notre Dame	Waterville	Portland
133	1914	Saint Jean-Baptiste	Manchester	Manchester
134		Saint Edmond	Manchester	Manchester
135	1917	Saint Alphonse	Beverly	Boston
136		Saint Ange Gardien	Berlin	Manchester
137	1923	Sainte Jeanne d'Arc	Lowell	Boston
138		Sainte Famille *	Lewiston	Portland
139		Sacré-Coeur *	Auburn	Portland
140		Sainte Famille *	Sanford	Portland
141		Sainte Croix *	Lewiston	Portland
142	1926	Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	Mexico	Portland
143		Saint Jean-Baptiste	Winslow	Portland
144	1927	Sainte Thérèse	Dracut	Boston
145		Le Christ-Roi	Hudson	Boston
146		L'Assomption	Bellingham	Boston
147	1928	Notre Dame de Lourdes	Saco	Portland
148	1929	Saint Joseph	Woonsocket	Providence
149		Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	East Blackstone	Worcester
150		Sainte Jeanne d'Arc	Cumberland	Providence
151	1931	Sainte Marie	Lowell	Boston
152	1934	Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	Manchester	Manchester
153	1953	Notre Dame, Reine des Martyrs	Woonsocket	Providence
154	1953	Sainte Agathe	Woonsocket	Providence

* Bishop Walsh did not establish these as "national" parishes though they have French clergy and French schools even today.

Dr. Claire Quintal,
Directrice du Projet
Assumption College

LES ARTS ET LA LITTERATURE

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Texte du Dr. Paul Chassé,
Coordonnateur du Projet

LES ARTS ET LA LITTERATURE

Les beaux-arts et la littérature font partie de la vie culturelle des Franco-Américains depuis leur arrivée aux Etats-Unis. De même que tous les Américains n'assistent pas à l'opéra ou ne considèrent pas la reproduction d'une boîte de conserve sur un tableau comme une oeuvre d'art, il est bon de noter qu'il en est ainsi des Franco-Américains.

Remarquons, toutefois, que même si les Franco-Américains ont été économiquement défavorisés pendant plus d'un siècle - et plusieurs le sont encore - ils n'ont jamais été "dépourvus de culture". Encore une fois, le mérite en revient à leurs églises et à leurs écoles, à leur presse et à leurs sociétés.

Par exemple, des milliers d'entre eux ne se sont jamais inscrits à un cours d'orientation musicale, mais, soit à l'occasion d'une fête religieuse, soit pour un anniversaire ou une réunion paroissiale, ces mêmes milliers de personnes ont pu apprécier les Messes ou les Requiems des plus grands maîtres, à savoir: Bach, Berlioz, Charpentier, Des Prés, Franck, Gounod, Haydn, Liszt, Mozart, Palestrina, Rossini, Schubert, Verdi et Vivaldi.

Ordinairement, on présentait à son public, dans des salles combles, des programmes de trois jours où l'on affichait opéras, opérettes, concerts, drames ou comédies du dix-septième siècle, des chants folkloriques ou traditionnels, de la danse, des contes, des débats oratoires, des conférences sur tous les sujets imaginables. Et souvent, faute de place, plusieurs paroisses devaient louer un théâtre local ou un amphithéâtre municipal pour accommoder leurs auditoires. Même de nos jours, on vend les billets de la "Soirée canadienne" de Woonsocket des semaines à l'avance, de sorte qu'on trouve le guichet fermé chaque soir de la présentation.

Souvent, les noms se perdent avec le temps, mais plusieurs ont survécu aux assauts de l'histoire pour nous rappeler la contribution culturelle de ce groupe minoritaire. Lorsque nous parlons de chant ou de musique, tout le monde connaît Robert Goulet, ou Rudy Vallée qui, jusqu'à ce jour, n'oublie jamais l'accent aigu en signant son nom.

Quelques-uns se rappellent le bariton extraordinaire qu'était Conrad Thibault qui a charmé ses auditeurs radiophoniques pendant plusieurs années aux programmes Show Boat, Firestone Hour, RCA Victor Show, Carnegie Hall et The American Hour. D'autres se souviennent d'Emile Côté qui chantait avec Jessica Dragonnette, ou avec Jane Froman à la NBC, ou avec l'orchestre de Paul Whiteman.

Ceux qui savent que Bernard Piché a donné deux cents concerts à travers le Middle-West et la Nouvelle-Angleterre ne savent peut-être pas qu'on a reconnu ses talents de virtuose au piano et à l'orgue en lui octroyant la Médaille d'Or et le Grand Prix d'Europe. Et qui se souvient que le maître violoniste du jour, Chambord Giguère, avait rapporté le premier prix du Conservatoire de Bruxelles en 1901. Ou que même ses critiques les plus farouches appelaient Camille Girouard "l'Ezio Pinza de la Nouvelle-Angleterre"!

Alors que nous admirons aujourd'hui les talents de notre contemporain, le compositeur et directeur de chant, C. Alexandre Péloquin, aurions-nous oublié certains de ses prédécesseurs doués, tels que Rodolphe Pépin, Ernest Philier et Alfred Plante qui ont composé toute une variété de messes, de motets, de rapsodies, de pots-pourris, ou Adélard Harpin qui a dirigé le Philharmonic Choral Society (un choeur de presque cinq cents voix) et qui a donné des concerts avec l'Orchestre symphonique de Boston? Tous ces hommes figurent comme un hommage retentissant aux humbles organistes et directeurs de chant franco-américains à travers la Nouvelle-Angleterre qui se sont efforcés, et le font encore, de créer une atmosphère de beauté pour ce peuple sensible qui les entoure.

On aime à rappeler avec un certain orgueil que l'auteur de l'hymne national canadien, l'O CANADA, n'est nul autre que ce même Calixa Lavallée qui avait fait partie du 4e Régiment du Rhode Island pendant la Guerre de Sécession et qui était devenu directeur du Grand Opera House de New-York, avant de rentrer vivre ses dernières années et mourir à Lowell. Mais c'est avec autant de fierté qu'on répète cette fable à la Cendrillon de l'humble petite Franco-Américaine, Emma Lajeunesse, qui devait prendre le nom d'Albani avant de commencer sa carrière de cantatrice qui devait la conduire à la cour de presque tous les souverains de l'Europe même celle de la Perse. Liszt, Gounod, Brahms et Dvořák comptaient parmi ses admirateurs les plus fervents. Lorsque la reine Victoria est décédée en 1901, c'est le roi Edward VII lui-même qui a demandé à Albani (qui était devenue l'épouse du propriétaire de Covent Garden et qui habitait Londres) de chanter aux funérailles de la reine.

On trouve également plusieurs noms franco-américains et des récits de succès dans le monde du théâtre. Comment oublier ce jeune Marc Fréchette (Zabriskie Point) qui aurait pu devenir le James Dean franco-américain du cinéma, ou Frank Fontaine, cet acteur du CBS que l'on pouvait applaudir au Copacabana et au Mocambo avant qu'il devienne vedette pour MGM. Et pourquoi ne pas penser aux Painchaud du Maine et aux Pincince du Rhode Island.

Pourtant, les manchettes nous ramènent encore une fois à une jeune fille, celle-ci de Holyoke. Il s'agit d'Eva Tanguay qui est devenue une grande vedette: c'est elle qui a joué le rôle principal dans les Ziegfeld Follies de 1909 et qui était une des actrices les mieux salariées de l'Amérique en 1913. Elle est morte millionnaire. Au cours du siècle dernier, un grand nombre de personnes religieuses et laïques ont entraîné, dirigé et servi de répétiteurs pour des milliers de jeunes étudiants franco-américains, leur enseignant à chanter, à interpréter, à danser, à divertir, et à jouer de la musique instrumentale. Voilà un aspect du milieu culturel de ce groupe minoritaire.

Si on semble avoir négligé la peinture, rappelons-nous que, même selon les programmes scolaires des écoles publiques de l'époque, on apprenait moins à dessiner qu'à lire, écrire et compter. Pourtant, c'est un artiste franco-américain de Manchester, Lucien Gosselin, qui a rapporté le premier prix du Salon des Artistes Français à Paris dès 1915, et Gérard Doyon, également de Manchester, qu'on a louangé pour son exposition de 1951 à Paris. Encore qu'il y ait de nombreux artistes de la trempe d'Ida Croft qui demeurent inconnus en dehors de leur milieu malgré la qualité de leurs tableaux ou autres oeuvres d'art.

Le plus grand peintre franco-américain, c'est Lorenzo de Nevers de Central Falls. On se le rappelle surtout pour ses portraits, par exemple, ceux du roi Alfonso XIII, du président Franklin D. Roosevelt, du gouverneur Thomas E. Dewey, etc. Mais on ne saurait à peine se rendre compte de la valeur de son oeuvre sans cette petite anecdote qui nous rappelle que, un jour, de Nevers avait vendu son portrait du roi Albert pour la somme de trois cent cinquante dollars pour apprendre, plus tard, qu'on l'avait acheté à une vente à l'encan (aux enchères) pour le montant de trois cent dix mille dollars.

L'artisanat, surtout toutes sortes de travaux à l'aiguille, a toujours joué un rôle important dans la vie de la femme franco-américaine. Que de récits raconte-t-on encore de femmes réunies à domicile pour fabriquer de ces merveilleux tapis au style primitif ou pour piquer des couvre-pieds. La plupart des paroisses franco-américaines ont présenté, à un moment ou l'autre, des expositions du travail fait à la main par les femmes de la paroisse: tricot, crochet, broderie, petit-point, etc. Les hommes, par contre, semblent moins portés vers l'artisanat. N'empêche que plusieurs revues nationales et le New York Times ont rendu hommage au jeune Henri Vaillancourt de Greenville (N.H.) pour "son obsession à construire des canoës d'écorce de bouleau", façonnés de manière méticuleuse comme les faisaient les Indiens des siècles passés.

En littérature, l'auteur le plus important et le plus en vue c'est, sans aucun doute, Jean-Louis "Jack" Kérouac, le "père de la génération beat" qui exerce encore aujourd'hui une influence prépondérante sur le comportement de la jeunesse. Ce jeune Franco-Américain de Lowell, dont la réputation ne cesse de grandir malgré sa mort en 1969, ne parlait que le français avant l'âge de six ans et, dit-on, "avait un accent" alors qu'il fréquentait l'école secondaire. L'arrière-plan de son premier roman The Town and the City se situe au nord de Boston.

Tout le monde connaît Grace Metalious, l'auteur du roman scandaleux projeté à la télévision, Peyton Place, mais qui sait que ce même auteur du roman No Adam in Eden s'appelait de Repentigny avant son mariage et qu'elle habitait Manchester? Paul Théroux, auteur du roman The Great Railway Bazaar qui figure sur la liste établie par les rédacteurs du New York Times Book Review des dix meilleurs livres de l'année 1975, avoue candidement que son grand-père travaillait dans les usines de Nashua, et Will Durant, l'auteur inimitable de cette oeuvre gigantesque, Story of Civilization, se rappelle très bien avoir été un petit Franco-Américain de North Adams (Massachusetts) qui ne parlait que le français jusqu'à l'âge de onze ans.

Robert Fontaine, l'auteur du roman et de la pièce The Happy Time, est de Marlboro. Ce dramaturge de Broadway était déjà l'auteur de quelques trois cents contes et sketchs radiophoniques pour NBC avant d'accepter d'écrire pour Columbia Pictures. Emile Gauvreau, qui devait écrire My Last Million Readers et What So Proudly We Hailed, était rédacteur-en-chef du Hartford-Courant à l'âge de trente ans et c'est lui qui a fondé le premier poste de radio (WDAK) du pays qui soit affilié à un journal. C'était en 1922 et il n'avait que trente et un ans.

Avant la deuxième Guerre mondiale, la plupart des écrivains franco-américains ne publiaient qu'en français et leurs romans décrivaient les vicissitudes de l'immigrant nouvellement arrivé aux Etats-Unis. Canuck, le roman de Camille Lessard-Bissonnette, publié en 1936, a connu un grand succès parce le titre lui-même semblait représenter la première révolte culturelle des "Canadiens français" de la Nouvelle-Angleterre qui se moquaient enfin de cette épithète soi-disant péjorative qu'on leur lançait à tout propos depuis bon nombre d'années.

D'autre part, certains romanciers ont publié en anglais, tels Vivianne Lajeunesse-Parsons du Michigan dont le roman Lucien a connu la gloire d'être un best-seller pendant des semaines, au point d'exiger trois nouveaux tirages en trois mois, et dont le roman Not Without Honor a connu un très grand succès; Jacques Ducharme du Massachusetts dont les romans Delusson Family et Shadows of the Trees nous rappellent la vie franco-américaine en Nouvelle-Angleterre; Robert Cormier, l'auteur de Now and at the Hour et Take Me Where the Good Times Are; Gertrude Côté du Maine, auteur de As I Live and Die; ou Albéric Archambault du Rhode Island qui a fait paraître Mill Village.

Les poètes franco-américains s'en sont mieux tirés, et presque tous n'ont publié qu'en français. Pourtant, le premier recueil de poésie franco-américaine, les Fleurs du Printemps (1892) d'Anna-Marie Duval-Thibault, est une édition bilingue. Joseph-H. Roy a suivi l'exemple des poètes symbolistes alors que Joseph-A. Girouard et Georges Boucher se sont inspirés des poètes romantiques. La prose poétique d'Henri d'Arles est aussi délicate que la dentelle d'Alençon et les vers d'Aristide Magnan ne nous laissent point oublier le tonnerre des alexandrins de Voltaire.

Louis Dantin, peut-être le plus célèbre de nos écrivains, a introduit un certain parfum exotique dans sa poésie alors que Rosaire Dion-Lévesque reste sans doute le plus grand poète franco-américain de la Nouvelle-Angleterre. Rodolphe-Louis Hébert associe un style classique à des images contemporaines. Le rythme moderne des vers de Claire Quintal rehausse leur perspicacité psychologique, alors qu'on dit que le recul introspectif et les poursuites philosophiques de Paul-P. Chassé révèlent un symbolisme mélancolique.

Il y a, de nos jours, plusieurs jeunes qui poursuivent les Muses. Ils savent que la Beauté et la Vérité sont universelles mais ils constatent aussi l'importance de leur ethnicité et cherchent à l'incorporer dans leurs oeuvres. C'est ainsi qu'un jeune poète fera jouer le thème ethnique dans l'éloge d'un jeune drogué franco-américain qui meurt et le poète se demandera s'il y a là le symbole d'une tentative de fuir son ethnicité; un jeune organiste ajoute fièrement des cantiques de Noël français à son répertoire; un jeune peintre trouve essentiel de faire un pèlerinage au Québec pour se retremper aux sources. Et notre pays continue à se développer du point de vue culturel dans la mesure où il accepte et apprécie ces contributions multiples à notre héritage national.

TRAVAUX

1- Fouillez les journaux locaux dans le but de trouver un compte-rendu des pièces, des concerts, et/ou autres événements culturels franco-américains dans votre milieu et:

   a- Préparez un carnet de découpures pour chaque décennie;
   b- Comparez ces événements à ceux d'autres groupes ethniques.

2- Préparez une courte biographie d'un artiste (ou écrivain) local.

3- Causez avec une ou plusieurs personnes âgées qui puissent vous renseigner sur leur participation à ces activités culturelles et racontez ces souvenirs en classe dans un rapport oral.

4- Que votre classe organise une conférence publique par un artiste (ou écrivain) local.

5- Cherchez à retrouver de vieilles photos ou des pancartes de ces événements culturels pour préparer une exposition à l'école ou à la bibliothèque.

Copyright 1975

par

Paul P. Chassé

Dr. Claire Quintal,
Directrice du Projet
Assumption College

LA FAMILLE

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Texte du Dr. Paul P. Chassé,
Coordonnateur du Projet

LA FAMILLE

Pour comprendre la famille franco-américaine, il faut revenir à l'histoire, de fait, il faut remonter à l'an 1676 quand le roi de France (qui, en 1659, avait imposé le mariage obligatoire à tous les habitants de la Nouvelle-France) donnait une rente de trois cents livres à tous les parents qui avaient dix enfants légitimes ou plus. Le roi avait promis, en plus, de donner un cadeau de vingt livres à chacun de ces enfants le jour de son mariage. Nous voyons donc que la France désirait augmenter la population du Canada en encourageant les colons à avoir des familles nombreuses plutôt que par l'immigration.

L'histoire nous aide aussi à comprendre le rôle principal de chaque membre de la famille franco-américaine d'aujourd'hui. Si nous nous rappelons que les hommes étaient souvent absents de la maison pour défricher les terres, pour participer à des expéditions importantes, pour faire la guerre, ou pour établir des postes de traite de fourrure aussi loin qu'aux Grands Lacs ou dans la vallée du Mississippi, nous pourrons presque prédire les effets de cette situation.

Le rôle joué par la mère est devenu beaucoup plus important. C'est elle qui est devenue le personnage principal de la famille et elle l'est toujours depuis trois siècles. C'est elle qui est le coeur de la famille franco-américaine. Dans ses contacts de tous les jours avec ses enfants, c'est elle qui leur a donné une affection constante. C'est elle qui leur a enseigné à s'habiller, à manger, à survivre malgré les conditions très primitives de l'existence. C'est elle qui leur a enseigné l'art des bonnes manières et les principes religieux de leurs ancêtres. De la même façon qu'elle travaillait à la maison et dans les champs, elle a encouragé ses enfants, garçons et filles, à apprendre à faire les deux, eux aussi.

Le père, qui était au loin sur les terres ou dans la forêt, dans un village indien éloigné ou à la chasse, revenait à la maison avec des provisions ou de l'argent pour sa famille. C'est lui qui, selon le droit français

et les coutumes du pays, représentait l'autorité dans sa famille. C'est lui qui assurait la discipline et si cela inspirait le respect, cela inspirait parfois la crainte aussi. Dans la mesure où le gouvernement le permettait, c'était au père à prendre les décisions majeures pour la famille, telle que celle de choisir l'endroit où l'on irait s'établir et vivre, si un enfant devait poursuivre ses études et dans quel but, ou quand et avec qui ses enfants pourraient se marier.

Les parents se sont si bien adaptés à la vie nord-américaine que leurs familles sont devenues moins patriarcales que dans la mère patrie. Les femmes invitaient leurs mères devenues veuves à vivre dans leur famille ou des parents âgés cédaient leur ferme à un enfant marié qui viendrait y vivre et prendre soin d'eux.

Les besoins du temps, la distance entre la maison et les terres qu'on cultivait ou d'une ferme à l'autre ont contribué à faire parvenir les enfants à une maturité précoce et à leur enseigner la responsabilité du travail. Quelquèfois, on permettait même aux garçons d'accompagner leur père ou un oncle en expédition ou aux jeunes filles de prendre les responsabilités de la mère quand elle s'absentait. Il faut aussi tenir compte du fait que les gens mouraient beaucoup plus jeunes à cette époque-là et que les jeunes acceptaient très tôt leurs responsabilités d'adultes.

C'est ainsi que la famille est devenue créatrice de traditions et que les parents se chargeaient de transmettre ces traditions familiales à leurs enfants de génération en génération: le travail et la frugalité allaient la main dans la main de même que le respect pour les parents et pour l'autorité civile ou religieuse. Si l'éducation était importante, elle n'était pas toujours essentielle quoique les hommes de profession voyaient à l'éducation de leurs fils pour se faire remplacer par eux.

La famille est devenue un univers en soi et chaque membre se sentait responsable des autres. La dispersion de dix-huit mille Acadiens à travers

les provinces britanniques en 1755 n'a servi qu'à fortifier ce besoin de cohésion absolue chez le Canadien-français. Cette tragédie a éveillé chez le Canadien une détermination de préserver sa langue et sa foi contre tous les assauts venant de l'extérieur. La famille s'est identifiée plus intimement à la paroisse qui, à son tour, était devenue un symbole de résistance, de courage et de survie personnelle et collective.

La chute de Québec en 1759 a renforcé ce lien entre parents et enfants, entre familles et paroisses. Après avoir vécu à l'air libre pendant plus de deux siècles, la famille canadienne-française se retrouvait soudainement étrangère sur son propre continent. Mais c'est à peine si ce premier choc l'avait préparée à ce deuxième déracinement: le changement brusque de la tranquilité paisible du village à l'esclavage bruyant des villes quand la révolution industrielle a tenté un grand nombre à quitter leurs terres du Québec pour les usines de la Nouvelle-Angleterre.

Quelques familles sont venues aux Etats-Unis ensemble. D'autres ont suivi un frère aîné, deux soeurs aînées, un oncle peut-être. Elles sont venues peu nombreuses à partir de 1763, par milliers au cours de la Guerre de Sécession et plus encore par la suite. Elles ont apporté avec elles leurs valeurs culturelles, leurs traditions familiales, leurs idées sur le mariage. Le mariage selon eux devait servir à la procréation, oui, mais il devait aussi procurer aux jeunes la sécurité et la protection nécessaires pour faire face à un monde hostile. Il devait servir de serre où l'on cultiverait une morale familiale, un sens d'interdépendance, une définition de l'amour. L'amour physique était ordinairement très discret mais le Français était habitué depuis toujours à donner la main, à donner un baiser ou à embrasser quelqu'un.

Pour le nouvel immigrant l'amour familial signifiait le sacrifice personnel pour le bien-être de tous. En pratique, cela voulait peut-être dire de partager un petit appartement avec huit ou neuf autres, ou une chambre avec trois ou quatre personnes. Cela paraîtrait insupportable d'après les critères d'aujourd'hui, mais cela permettait une plus grande

intimité dans la famille, un partage de ses ambitions personnelles, de ses joies et de ses peines, de ses réussites et de ses déceptions.

Cet amour et ce partage ont enseigné à la majorité un respect mutuel pour chacun, la division des tâches, une garantie contre l'isolement ou l'ennui. Cette interdépendance a permis à plusieurs familles de résoudre certains problèmes ensemble, à table, après une longue journée de travail ou peut-être même le dimanche après-midi quand la famille recevait des amis. C'était le plus souvent à l'église et à la maison que se déterminaient les règles de conduite pour tout le monde.

Si le chômage, les salaires inférieurs, les conditions malsaines de travail et de logement, les conflits ethniques et une politique agressive d'assimilation n'ont pas réussi à ébranler la stabilité de la famille franco-américaine, la deuxième guerre mondiale a produit certains changements importants. Plusieurs jeunes ont rempli leurs fonctions de service militaire un peu partout à travers le pays et plusieurs se sont mariés à des partenaires venant de groupes ethniques différents et habitant très loin. Ces mariages inter-ethniques ont donc transformé certaines valeurs traditionnelles de la famille franco-américaine, car ils entraînaient nécessairement un abandon partiel ou total de l'usage du français à la maison. Le départ d'un fils ou d'une fille diminuait le sens de cohésion qui caractérisait si bien la famille franco-américaine.

Ce que la guerre n'a pas réussi à accomplir, l'opulence américaine a tenté de le faire, mais avec un succès limité. Si l'observation la plus déprimante de la série télévisée au PBS, "An American Family" est la remarque qu'il y a une absence de communication presque totale qui affecte toute la famille, tel n'est pas le cas pour la famille franco-américaine.

De fait, il n'est pas rare d'entendre quelqu'un dire qu'il a appris plus de psychologie de sa propre mère que de ses textes scolaires. Il se peut que ce soit le désir constant qu'a le Français pour la liberté d'expression et de vie, mais le parent franco-américain a presque par instinct

toujours su reconnaître la variété de caractère chez ses enfants et il a de même voulu développer chez eux des traits sociaux acceptables sans pour cela les stéréotyper selon un même moule. On n'a qu'à lire le livre intitulé THE TOWN AND THE CITY de Kérouac pour voir à quel point madame Martin sympathisait avec les aspirations variées de ses huit enfants, depuis Joseph le camionneur jusqu'à François qui étudiait à Harvard.

Les parents ont gardé ce sens d'adaptation et de flexibilité requis au cours de circonstances qui changent très rapidement. Ils continuent, en plus, d'enseigner la discipline personnelle et collective, la responsabilité de chacun pour ses actes, et les obligations morales envers la famille, la communauté et l'Etat. C'est un lien affectif qui unit les parents et leurs enfants, même lorsqu'il y a désaccord ou séparation.

La famille franco-américaine, comme bien d'autres, lutte pour survivre malgré tous les obstacles que lui impose la société moderne. De toutes les valeurs traditionnelles, la plus difficile à maintenir est peut-être celle de se sacrifier soi-même pour le bien-être de la famille (ce vieux principe de "la famille avant tout") plutôt que cette tendance actuelle de devenir économiquement indépendant le plus tôt possible pour ensuite fuir la famille pour une raison ou pour une autre.

L'opulence au sein de notre société industrielle a miné la famille franco-américaine plus qu'on ne l'aurait voulu. Elle est en train de perdre ses qualités tribales. Même si l'on peut encore trouver, mais très rarement, trois ou quatre générations---et parfois même cinq---qui habitent sous le même toit, les grands-parents ou les parents âgés se retrouvent rapidement dans des hospices pour vieillards. Les grandes rencontres de famille sont de plus en plus rares; limitées aux mariages et aux funérailles, on n'y invite souvent que les parents qui se sentiraient blessés qu'on n'ait point pensé à eux, au moins par politesse.

Le père perd graduellement son rôle d'autorité et la mère qui travaille a moins de temps et d'affection pour ses enfants qui, à leur tour, s'empressent de se marier sans trop se soucier de l'avis des parents. L'argent et la

voiture donnent aux jeunes une mobilité qui sépare les familles, même dans leurs loisirs ou pendant leurs vacances. Si le divorce chez les Franco-Américains n'a pas encore atteint le niveau national, il est en train de devenir plus fréquent. Les jeunes couples ont moins d'enfants et passent encore moins de temps avec ceux-ci que leurs parents passaient avec eux.

Alors que certains cherchent à résoudre leurs problèmes par l'argent et le confort matériel, plusieurs jeunes Franco-Américains veulent maintenir certaines traditions familiales. Ils étudient, travaillent à temps partiel et aident leurs parents à la maison. Et ceux qui cherchent à communiquer avec leurs parents trouvent ordinairement que cela en vaut la peine.

Les parents franco-américains croient que leurs enfants préserveront leur héritage culturel, tout en le modifiant. Après tout, n'ont-ils pas eux-mêmes apporté quelques changements aux traditions apprises de leurs parents? Et n'est-ce pas là un phénomène normal? Et s'ils ont eux-mêmes oublié plus d'une chanson française ou canadienne ayant deux ou trois cents ans, ne se peut-il pas que leurs fils ou leurs filles préfèrent qu'on trinque en anglais à leur mariage?

Les parents franco-américains peuvent parfois paraître austères et sévères, mais ils savent être joyeux, indulgents et ils peuvent comprendre leurs enfants. Ils évitent le cliché qui affirme que les enfants sont toujours en état de révolte. Par contre, leurs enfants s'en rendent compte et ne considèrent pas leurs parents exclusivement comme des agents de répression. Tout en formulant leurs traditions familiales, les parents et les enfants préfèrent tous les deux l'accommodement et la démocratie familiale à l'anarchie et à la désaffection.

Chacun fait des efforts pour empêcher le conflit des générations ou entre chaque membre de la famille car, à dire vrai, le Franco-Américain, quoi que soit son âge ou sa génération, reste toujours une personne profondément touchée par l'amour et l'affection, par la sincérité et l'intégrité personnelles, par la réciprocité et la stabilité familiales, par un idéal,

par un sens de liberté. Voilà pourquoi l'héritage culturel du Franco-Américain ne se sent pas menacé. Il sait qu'il passe en ce moment par une crise d'exigences nouvelles, de pressions additionnelles, d'engagements sérieux pour en sortir "franc, fier et fidèle" alors que nous cherchons tous à vivre heureux ensemble.

Projets

1- Préparez une psychohistoire de vos grands-parents ou d'un Franco-Américain âgé en demandant à quatre ou cinq de leurs amis de vous donner des renseignements au sujet de leur jeunesse. Vous pouvez vous servir d'un magnétophone si vous le préférez.

2- Préparez un arbre généalogique de votre famille pour voir combien de générations vous pouvez retracer. Essayez d'ajouter des détails au sujet de vos oncles et tantes.

3- Dans une série d'entrevues, visitez dix familles de votre voisinage et faites une enquête pour voir combien de garçons et de filles entre treize et dix-neuf ans travaillent soit avec leur père, soit avec leur mère. Quel âge ont-ils? Quelle sorte de travail font-ils? Pourquoi le font-ils? Et combien d'heures par semaine?

4- Dans un journal local, lisez les comptes rendus de la Cour supérieure du comté et rapportez le pourcentage annuel de divorces chez divers groupes ethniques au cours des dernières cinq ou dix années.

5- Demandez à des grands-parents franco-américains quelles traditions de famille ils voudraient voir leurs petits-enfants conserver; puis, demandez la même question à des parents et faites-en la comparaison en classe.

Copyright - Paul P. Chassé, 1975

Dr. Claire Quintal,
Directrice du Projet
Assumption College

L'ENSEIGNEMENT

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Texte du Dr. Paul P. Chassé,
Coordonnateur du Projet

L'ENSEIGNEMENT

Tout récemment, à la télévision, on jouait Little House on the Prairie. Michael Landon, le jeune héros fictif, un Anglo-Saxon, se trouve soudainement chargé de dettes. Sa jeune épouse vient à son secours: elle va jusqu'à herser leur terre alors qu'il accepte de travailler un peu partout dans le voisinage. Ses trois fillettes demandent courageusement de pouvoir aider, elles aussi. Les parents consentent de laisser leur petite fille de dix ou onze ans travailler à plein temps chez une couturière afin de gagner quelques dollars pour la famille plutôt que de continuer ses études. La petite de huit ans travaille deux fois plus fort à la maison et néglige même de faire ses devoirs quand elle n'a plus de papier pour écrire. Et la toute petite "aide" à la cuisine. Est-il étonnant que Michael s'écrie: "Quelle famille! Un homme a certainement le droit d'en être fier!"

Mais aucune lutte n'est méritoire sans une crise majeure à surmonter: la vilaine petite fille du propriétaire du magasin général se moque de cette famille pauvre et, un jour, en rentrant de son travail, Michael doit consoler sa fillette qui pleure. Il lui dit qu'elle ne doit pas avoir honte car "n'importe quel emploi est un bon emploi si un homme y travaille sérieusement." Naturellement, cette famille anglo-saxonne modèle gardait son argent en commun et, lorsque Michael a payé ses dettes, le propriétaire du magasin général s'est montré touché devant cette famille unie et il a dit à Michael que c'était lui, Michael, "l'homme le plus riche de Walnut Grove."

Dans la vie de tous les jours, ce Landon des années 1870 aurait très bien pu être un Thivierge, un Soldati, un Polychronis, un Fernandez, un Hildesheim, un Wielkopolski ou un Curran des années 1870 ou 1880 car cette histoire de Michael se rapproche de celle de plusieurs immigrants ethniques venus aux Etats-Unis à la même époque. Et comme lui, chaque époux ou père ethnique a dû être fier que tous et chacun dans sa famille contribuaient au bien-être et à la survie de cette dernière. Mais, si cela a coûté cher à l'aînée de Michael, cela a également coûté très cher à ces nombreux grands-parents

franco-américains qui, dans plusieurs cas, ont eu à sacrifier leur éducation formelle, eux aussi, afin d'obtenir pour leurs enfants et petits-enfants ces avantages qu'on associe au "mode de vie américain". Ils en ressentent maintenant les répercussions.

Quand le professeur Madeleine Giguère de l'Université du Maine a publié la statistique du niveau d'enseignement dans les "villes franco-américaines", cela a créé un véritable intérêt pour le sort des personnes âgées de ces endroits. Dans une autre étude faite au New Hampshire, Andrew Stewart, qui nous demande de ne pas sauter immédiatement à la conclusion de cause à effet, affirme qu' "il y a corrélation au New Hampshire entre les écoles ayant un grand nombre d'étudiants aux noms d'origine française et les villes où beaucoup d'adultes n'ont point terminé leur huitième année à l'école." Le sociologue Léon Bouvier de l'Université du Rhode Island confirme les données de Giguère et Stewart tout en expliquant le caractère démographique et social de ces villes où les personnes âgées continuent à habiter alors que leurs enfants diplômés de collège partent pour la banlieue. Qu'y a-t-il derrière cette pure statistique?

L'histoire nous rappelle que les cartes géographiques de Cape Cod et de la côte du Maine établies par Champlain comptent encore parmi les "meilleures" de nos jours, que les missionnaires jésuites au Canada, au Maine, dans le Middle West et à travers la Louisiane avaient rédigé des dictionnaires des langues amérindiennes, inventé une écriture hiéroglyphique pour ces langues, fondé des écoles chez de nombreuses tribus, que les Ursulines et plusieurs braves femmes avaient enseigné aux petites Françaises, aux Amérindiennes et aux Noires de par la colonie, que Québec avait ouvert son premier collège en 1668. L'histoire nous rappelle aussi que parmi les 1246 colons français au Canada en 1663, l'analphabétisme était de moitié moins élevé qu'en France et que l'âge moyen de ces colons n'était que de 20,6 ans. Mais tout ceci nous paraît tellement éloigné, surtout si l'on constate que nous en sommes à presque deux siècles avant la grande migration des Québécois venus s'établir en Nouvelle-Angleterre et au Middle West.

Et voici que l'année du bicentenaire de notre pays est aussi le centenaire de nos premières écoles franco-américaines en Nouvelle-Angleterre. Au début, les commissions scolaires de Manchester et de Biddeford avaient autorisé l'ouverture des écoles publiques en été pour permettre à des volontaires franco-américains d'enseigner aux enfants. Plus tard, on avait continué cet enseignement dans le soubassement des églises paroissiales. Mais chaque paroisse voulait construire sa propre école afin d'assurer une véritable éducation bilingue et biculturelle à tous les jeunes.

Après l'ouverture de l'école de Putnam, Connecticut, par les religieuses en 1875, des écoles franco-américaines ont commencé à pulluler un peu partout, de New Bedford à Lewiston et de Burlington à Waterbury et bien au-delà de ce rectangle. Dès 1910, il y avait déjà cent trente-trois écoles franco-américaines en Nouvelle-Angleterre, sans compter les académies, les écoles commerciales, les pensionnats et les orphelinats.

Ces premières écoles, comme celles qui allaient suivre, avaient comme but primordial de préparer de nouveaux citoyens américains capables de reconnaître et d'accepter leurs responsabilités civiques tout en maintenant leur héritage culturel, ce qui voulait dire la foi, la langue et les traditions de leurs ancêtres. On enseignait en français les cours se rapportant à leur héritage ethnique et tous les autres cours en anglais. C'est ainsi qu'un élève passait une journée véritablement bilingue et que l'école poursuivait ses objectifs biculturels.

Toutefois, il ne faut pas croire que tout ceci s'est accompli sans avoir à surmonter d'innombrables obstacles car l'enseignement orienté vers les minorités ethniques connaissait de nombreux adversaires. Les deux adversaires les plus faciles à reconnaître étaient la hiérarchie irlando-américaine et le gouvernement américain lui-même, que ce soit au niveau local, régional ou fédéral. Dans le Maine, un évêque hostile refusait aux parents franco-américains le droit de fonder des écoles à leurs propres frais; pis, ce même évêque a fermé l'école de Skowhegan en 1908. Il a cherché à faire partir les religieuses de Biddeford en 1909 et il a même fermé l'orphelinat franco-américain dans cette même ville.

La fin de la première Grande Guerre ne fut point une période de réconciliation entre les différents groupes ethniques dans notre pays. Alors que les "Daughters of the American Revolution"et la"National League of Women Voters" menaient une campagne acharnée contre les minorités ethniques pour "américaniser" tous ces "étrangers", le New York Times cherchait à faire supprimer la presse ethnique en proposant au gouvernement de refuser les droits de poste aux éditeurs. Le Connecticut a voulu imiter le Nebraska en créant un bill d'"américanisation". Le Massachusetts a voulu passer un bill qui réduirait l'enseignement de toute langue étrangère à une heure par jour tant dans les écoles privées que publiques. Le Vermont, le Rhode Island, le Michigan, l'Iowa et l'Ohio se trouvaient aux prises avec les mêmes difficultés. Mais les Franco-américains, encouragés par leur clergé et un leadership laïc actif, ont protesté vigoureusement contre cette abrogation de leurs droits. Il a fallu cinq ans et le courage d'un jeune professeur luthérien qui s'opposa ouvertement à cette loi injuste du Nebraska pour que la Cour suprême des Etats-Unis déclare qu'il est inconstitutionnel d'empêcher une école privée d'enseigner dans une langue étrangère.

Aussitôt connue cette décision, les conseils paroissiaux ont cherché à établir de nouvelles écoles ethniques mais les évêques ont décidé, eux, de consolider ces dernières pour créer un système d'écoles régionales multi-ethniques qui deviendraient par le fait même unilingues et uniculturelles. Cette supercherie a fait naître une opposition et un mépris de la part de nombreux catholiques pour les auteurs d'une telle politique: de nombreux Polonais ont quitté l'Eglise pour fonder la leur; on a excommunié plusieurs Franco-américains et on a humilié publiquement certains membres du clergé.

"Il faut sauver nos écoles." Voilà le cri de ralliement de milliers de Franco-américains qui ne se rendaient plus à Washington ou à leurs Capitoles respectifs mais qui se réunissaient partout à travers la Nouvelle-Angleterre pour subventionner les démarches légales auprès des autorités civiles et religieuses dans le but de maintenir leurs écoles à eux où l'on enseignerait les valeurs de leur culture ethnique tout en préparant des citoyens pour demain.

Les Franco-américains se révoltaient contre l'obligation de voir des milliers de leurs enfants obligés d'assister à l'école là où non seulement ils n'apprendraient ni leur langue ni leur propre histoire mais à des écoles où l'on punissait leurs enfants s'ils osaient parler français dans la cour et où les professeurs et certains étudiants se moquaient d'eux parce qu'ils étaient d'une autre origine ethnique. La hiérarchie américaine semble avoir été beaucoup moins tolérante que la Cour suprême au cours de cette lutte pénible pour la survie ethnique par le moyen des écoles bilingues et bi-culturelles.

Néanmoins, des religieux et religieuses, des professeurs laïcs ont pu continuer à enseigner dans les écoles franco-américaines pendant la crise économique des années 30 et, plus tard encore pour former de futurs professionnels, des chefs de file, et un laïcat responsable. Toutefois, les années de paix et de prospérité qui ont suivi la deuxième Grande Guerre allaient être suivies d'une période difficile pour les écoles franco-américaines. Un sondage pris au hasard de trente-trois écoles paroissiales au sein de trois diocèses du Massachusetts nous révèle qu'un tiers des écoles a fermé ses portes entre 1956 et 1972 et qu'il y a une baisse de cinquante pour-cent d'inscriptions chez les élèves. A cause du coût de la vie, aggravé par la rareté des vocations religieuses, on prédit la fermeture de plusieurs autres écoles paroissiales ethniques au cours de cette troisième étape qui paraît encore plus grave que les deux premières.

Franchement, ceci est tragique, surtout si l'on examine les résultats de l'examen Iowa Basic Skills Test que l'Etat du Rhode Island a fait subir à ses élèves en 1973 pour ensuite louer publiquement le progrès de l'élève de quatrième dans les écoles privées. C'est même plus ironique si l'on sait que les éducateurs et le monde des affaires ne mettent point en doute le mérite des diplômes de ces écoles. Et c'est peut-être plus désastreux si on se rappelle que ce même département gouvernemental qui, il y a un demi-siècle, qualifiait d'analphabètes de nombreux Franco-américains qui pourtant savaient lire et écrire le français, annonçait tout récemment qu'il y a dans notre pays "vingt-six millions d'Américains (qui) ne savent

pas lire assez d'anglais pour recevoir leur permis de conduire ou pour remplir une formule de demande d'emploi" même lorsque certains parmi eux détiennent un véritable diplôme de huitième ou de douzième.

Peut-être qu'à l'avenir on pourrait exiger des dirigeants du Adult Education Act de 1966 qu'ils fournissent aux Franco-américains âgés qui ont sacrifié leur éducation pour leurs enfants, l'occasion d'obtenir leur diplôme secondaire en français comme on l'offre déjà en espagnol et en portugais, et comme on devrait le faire pour les autres groupes ethniques aussi. Et, tout en rendant ce service aux personnes âgées, pourquoi ne pas chercher à faire ressortir les valeurs ethniques dans un ou plusieurs cours de culture au sein des structures académiques qui existent déjà, dans le but de donner à chaque étudiant ou étudiante la joie et la fierté d'être l'Américain qu'il ou elle est?

Travaux

1. Essayez de rencontrer les trois générations de cinq familles dans votre ville ou village et comparez le niveau d'enseignement formel de chacune. S'il y a plusieurs familles franco-américaines chez vous, cherchez à faire une comparaison avec d'autres groupes.

2. Ordinairement, les journaux publient la liste de tous les diplômés à tous les niveaux (élémentaire, secondaire et collège) à la fin de l'année scolaire. Consultez les journaux des années 1926, 1936, 1946, 1956, 1966, 1976 à la bibliothèque et dites-nous ce que vous avez pu y découvrir au sujet des étudiants ayant un nom français. Ou un nom italien, etc.

3. Préparez un questionnaire assez bref que vous pourriez poser à un Franco-américain et à un non-Franco qui ont réussi dans la vie; cherchez à apprendre ce qui les a motivés, influencés, ou inspirés: pourquoi se sont-ils dirigés dans cette voie? Quelles ont été leurs difficultés prévues ou imprévues au cours de leurs études préparatoires? Expliquez vos conclusions en classe au cours d'un rapport oral.

4. Si vous vous serviez du sondage au hasard comme modèle, pourriez-vous préparer un tableau semblable pour les écoles franco-américaines de votre comté? Et si vous travaillez en équipe, pourriez-vous dresser un tel tableau pour tout l'Etat?

5. Que peut faire votre classe et que fera votre classe pour que les autorités à Washington pourvoient à la préparation d'un diplôme secondaire en français pour les Franco-américains âgés de votre ville ou village ou Etat?

Copyright - Paul-P. Chassé, 1975

SONDAGE AU HASARD DE 33 ECOLES FRANCO-AMERICAINES DANS 3 DIOCESES DU MASSACHUSETTS

par

Paul-P. Chassé

#*	1939	1956	1972	DIOCESE
8	815	676	fermée 1971	S (Springfield)
14	306	194	fermée 1958	W (Worcester)
22	523	230	fermée 1969	S
23	711	827	161	W
53	955	693	654	W
66	370	342	291	S
67	1359	941	528	W
71	690	398	fermée 1970	W
76	691	456	117	B (Boston)
81	385	350	260	S
82	710	647	366	W
83	515	400	fermée 1970	B
93	1178	937	598	B
95	581	183	249	B + augmentation depuis '56
100	458	407	fermée 1971	W
104	358	233	290	W
105	260	348	311	S
106	230	47	fermée 1959	W
107	809	871	656	B
108	171	181	fermée 1969	B
110	590	332	fermée 1971	S
112	310	301	190	S
113	234	227	215	B
117	406	355	131	B
120	466	247	220	W
124	748	709	674	S
125	123	145	fermée 1968	B
126	100	198	26	B
127	262 (?)	351	246	B
130	160	273	199	B
144	fondée '49	195	273	B + augmentation depuis '56
146	fondée '56	235	480	B + augmentation depuis '56
151	80	46	fermée 1961	B
	15554	14095	7135	

Notes:

* = l'ordre chronologique des paroisses qui est donné dans le texte sur l'Eglise.
Onze écoles ont été fermées = 33%.
Les inscriptions ont baissé de plus de 50% entre 1956 et 1972.

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

LA JEUNESSE

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

LA JEUNESSE

Les jeunes Franco-américains diffèrent-ils des autres jeunes de notre pays? Comme tous les autres, ils portent des jeans s'ils en ont l'envie ou ils s'endimanchent pour aller au bal. Comme la plupart des jeunes qui travaillent après les heures de classe, ou qui travaillent l'été, ils s'apportent à manger si cela est nécessaire. Comme plusieurs de leurs compagnons, ils aiment écouter les chansons de John Denver. Et si vous regardez des photos officielles de diplômés en toge et en mortier, il vous serait très difficile de les distinguer des autres jeunes Américains.

Néanmoins, les jeunes sont là, "inaltérables dans leurs instincts principaux", comme le disait Tocqueville. Le général de Gaulle ajoute cette explication: l'histoire crée un lien tellement puissant qu'elle nous unit à nos ancêtres et elle nous rend responsables de nos descendants. Aujourd'hui, les sociologues nous parlent de "traits nationaux permanents", c'est-à-dire, des traits qui se perpétuent dans un groupe ethnique même après la disparition d'une génération ou de l'autre.

Un de ces traits chez le Franco-américain, c'est son sens de l'héroïsme. Au New Hampshire, par exemple, on donne un banquet annuel pour rendre hommage aux citoyens de l'Etat qui ont risqué leur vie pour sauver une autre personne de la mort. Il arrive très souvent que plus d'un tiers de ces "héros" soient franco-américains: comme Richard Champy, Denis Pelletier, Henri Bergeron, Denis Mayo, ou Roger Carrier dont l'épouse a accepté les honneurs posthumes qu'on offrait à son mari qui s'était noyé en sauvant la vie d'un enfant.

Il n'est pas rare de lire un article qui nous informe d'une cérémonie au niveau local comme celle de Nashua où l'on a rendu hommage à trois jeunes Franco-américains, René Pelletier, dix-neuf ans, Ronald Brousseau, vingt ans, et Raymond Noël, vingt-et-un ans, pour avoir "démontré un véritable souci humanitaire pour un concitoyen en agissant très courageusement." Ailleurs, les rédacteurs signalent le courage et l'héroïsme de Lucien Ménard de Blackstone qui est venu au secours de deux femmes en train de se faire voler.

Un autre groupe de jeunes Franco-américains dont on parle dans les manchettes des journaux sont les athlètes. En ce qui concerne les garçons, les sports semblent leur offrir une de ces rares occasions de monter l'échelle sociale

avec plus de facilité. Leur succès dans les sports professionnels semble leur seul moyen d'atteindre les promesses du "rêve américain" et de réussir à obtenir un poste important ou à commander un salaire élevé. Des centaines de Franco-américains ont boxé au cours de leur jeunesse dans l'espoir de se faire reconnaître. Certains sont devenus célèbres. Un de ces champions des années vingt s'appelait Ovila Chapdelaine de Holyoke, mais on le connaissait comme Jack Delaney. Aujourd'hui, c'est Paul Poirier, un étudiant de dix-sept ans, un poids-moyen de New Bedford, qui cherche les mêmes gloires et reçoit la louange des manchettes.

Le base-ball semble avoir toujours intéressé le jeune Franco-américain. Léo Dandurand n'avait que douze ans quand il est devenu membre de l'équipe du Collège Saint-Viateur, à Bourbonnais, en 1901. A treize ans, il avait déjà commencé sa carrière de journaliste au Kankakee Daily Republican. Ce même collège où l'archevêque Fulton J. Sheen avait étudié dans sa jeunesse avait une équipe de base-ball dont les élèves de 1926 s'appelaient Arseneau, Grenier, Houde, Loiselle, Marcotte, Martin, Messier, Richard, Sénécal et Zace. L'entraîneur s'appelait Arseneau et le père Surprenant en était le directeur.

En Nouvelle-Angleterre où plusieurs Franco-américains faisaient partie des nombreuses équipes et où plusieurs institutions comme celle du Mont Saint-Charles gardent des photos-souvenirs de leurs équipes du passé, il faut retenir deux noms. Le plus important est celui de Napoléon Lajoie qui est né à Woonsocket le cinq septembre 1875. A vingt ans, soit en 1896, il a gagné le titre de meilleur frappeur de la Nouvelle-Angleterre. En 1901, alors qu'il jouait avec la Ligue américaine, c'est lui qui a battu tous les records de frappe en une seule saison avec la moyenne de ,422 que personne n'a encore pu surpasser. En 1902, il est devenu membre des "Indians" de Cleveland et, depuis 1937, il figure au Baseball Hall of Fame comme "le gardien du deuxième but le plus gracieux et le plus efficace de son époque."

Le mieux connu de nos jours, c'est Léo Durocher de Springfield. En 1926, alors qu'il n'avait que dix-neuf ans, le Hartford Club l'a troqué aux "Giants" de New York contre deux joueurs de la ligue mineure et cent soixante-mille dollars. Il est devenu le meilleur short stop défensif des ligues majeures. Aujourd'hui, on le considère comme un des meilleurs gérants de base-ball. Dans le New York Times, Pete Reiser l'appelle "le plus grand homme de base-ball que j'aie connu en presque quarante ans de ma vie."

Si l'on essayait de dresser une liste des joueurs de hockey franco-américains ou canadiens français, cela serait interminable. Tout le monde connaît Bernard Geoffrion, membre du Hall of Fame et entraîneur des "Flames" d'Atlanta, Roger Vachon des "Kings", Jean Ratelle des "Rangers" de New York et Bernard Parent des "Flyers" de Philadelphie. Tout le monde sait que Guy Lafleur, qui s'est entraîné par lui-même, est devenu "la meilleure aile droite de la Ligue Nationale de Hockey". Mais est-ce que cela signifie que ces joueurs sont reconnus à leur juste valeur? Denis Potvin, membre à vingt-deux ans des "Islanders" de New York, candidat au trophée Norris à titre de la meilleure défense de la LNH, un homme dont les exploits méritent quatre photos dans une même édition du New York Times, n'a obtenu que le grand silence des spectateurs et cette manchette ironique: "Pas d'acclamations pour Potvin." Il faudrait souligner ici le succès du jeune Danny Bolduc de Waterville, Maine qui est rentré du Sault-Sainte-Marie, au Michigan, avec le prix du "joueur le plus méritoire" d'un tournoi national de très jeunes équipiers; plus tard il allait mériter l'honneur de jouer pour l'équipe américaine aux Olympiades de l'hiver 1976 à Innsbruck.

Il y a d'autres athlètes franco-américains dont il est bon de rappeler le renom national ou international. Steve Préfontaine en est un. Petit garçon, il a appris à parler français avant même d'apprendre l'anglais. Il venait de la petite ville de Coos Bay, en Orégon. C'est lui qui est reconnu comme le meilleur coureur de l'Amérique après avoir remporté la victoire des courses NCAA de trois milles, quatre ans de suite et le championnat du cross-country trois ans de suite. En 1972, il est arrivé le quatrième aux jeux Olympiques de Munich. Il est mort à l'âge de vingt-quatre ans, comme James Dean, à la suite d'un accident de voiture.

Alors que les garçons devenaient athlètes ou que des hommes comme René Gagnon de Manchester, Arthur Ouellette de Tilton ou Roger Bessette de North Smithfield méritaient des honneurs militaires, les jeunes filles excellaient dans d'autres domaines. Encore une fois, il serait fastidieux de dresser une liste allant des deux soeurs Brazeau de Pawtucket, qui sont allées étudier à Paris au début du siècle pour rentrer chez elles l'une comme concertiste et l'autre comme professeur de langues, jusqu'à Louise Bourgault de West Warwick qui revient d'un séjour de deux ans comme experte en matière de télévision éducative en Côte d'Ivoire et de Claire Desrosiers de Fall River qui est encore au Gabon où elle enseigne. Comme ces dernières, plusieurs

jeunes diplômés franco-américains qui parlent encore français au foyer s'associent au Corps de la Paix pour rendre service dans les pays francophones du Tiers-Monde.

On reste toujours surpris devant la variété d'endroits où l'on retrouve des noms franco-américains. C'est le docteur Joseph Paquet de Portland, Orégon qui est le médecin personnel du juge Douglas de la Cour suprême. C'était le frère William Gagnon de Dover, New Hampshire qui était le directeur du plus grand hôpital de réfugiés au Vietnam avant la chute de Saigon. C'est le général George S. Blanchard qui est commandant de l'armée américaine en Europe.

La jeunesse est pourtant plus qu'une poursuite de héros culturels ou politiques. La jeunesse est le moment de la découverte de soi-même, celui d'une prise de conscience du monde qui l'entoure, celui d'un engagement personnel pour l'avenir. Et les jeunes Franco-américains ont à envisager tous ces mêmes problèmes, eux aussi.

Un journal nous rappelait récemment la tragédie d'un jeune garçon de dix-huit ans, un finissant à l'école secondaire. Quand ses parents ont divorcé, il a "profité de sa nouvelle liberté (et il s'est) fait arrêter par la police." On l'a placé dix-huit mois dans une résidence pour les inadaptés sociaux plutôt que de l'envoyer en prison. A la suite d'un accident de voiture, le voici paralysé de la poitrine aux pieds. Ce jeune homme affirme maintenant avoir retrouvé une attitude positive et il dit qu'il veut accepter les responsabilités de sa vie. Il compte s'inscrire au collège, se spécialiser en français et devenir interprète.

Une jeune fille de famille semblable n'a pas été si chanceuse. Elle aussi a obtenu le succès des manchettes après avoir quitté le foyer pour se libérer des exigences de ses parents. Ces manchettes nous ont appris qu'elle était devenue membre de la famille Charles Manson et qu'elle avait participé aux meurtres Tate-LaBianca.

Il est évident que les jeunes Franco-américains sont aussi exposés que les autres aux revues, journaux, ou programmes de télévision qui semblent exalter la violence, le plaisir, l'égoïsme, les données permissives de notre société, le narcissisme du culte de la jeunesse, et même la stimulation sexuelle. C'est à l'honneur de la jeunesse que la plupart résistent à ces appels.

Chez les Franco-américains, les parents, les professeurs et les prêtres cherchent à donner à leurs enfants, élèves ou paroissiens les valeurs qui leur permettront d'accepter les défis de la vie. Les parents dont les normes de comportement sont sincères et constantes savent comprendre et diriger leurs enfants. Les jeunes qui sont sincères et honnêtes partagent leurs problèmes avec leurs aînés. La pression des pairs est très puissante mais les jeunes peuvent inviter leurs pairs à venir chez eux et à connaître la chaleur et la cordialité que l'on trouve dans un véritable foyer franco-américain.

Ensemble, les jeunes et leurs aînés peuvent s'entraider et partager leur bonheur. Dans une telle ambiance, on apprend à connaître ses émotions, à ne pas en avoir peur, et à les maîtriser. Ensemble, les jeunes et leurs aînés apprennent à discuter la valeur d'un lien, d'un engagement, de l'amour, du mariage, de sa propre vie comme fils, fille ou parent, d'un idéal, d'une carrière, d'un emploi.

Comme le jeune David Cantin l'exprimait dans son discours de finissant à la White Mountains Regional High School, "la loi universelle qui veut qu'on récolte ce que l'on sème plane sur nous tous. Nous récolterons dans cette vie ce que nous aurons semé. C'est à nous de répandre les semences du succès. L'avenir est à nous; ce que l'avenir nous offre dépend de nous."

PROJETS

1. Préparez une composition qui expliquerait comment vous croyez que vos origines ethniques ont contribué à former votre personnalité.

2. Au cours d'une discussion en classe, cherchez à évaluer les contributions des divers groupes ethniques à la vie sportive professionnelle de notre pays. Faites la part des avantages et des désavantages à envisager chez l'athlète qui se prépare un avenir.

3. Quel a été le pourcentage de chaque groupe ethnique pour les équipes de garçons et de jeunes filles dans votre école au cours des dix dernières années?

4. Au cours d'un débat formel en classe, discutez le pour et le contre d'une prise de conscience de la réalité ethnique d'après votre expérience.

5. Prétendez que vous êtes conférencier à un congrès ethnique dans votre état et préparez un discours de dix minutes sur les contributions de votre groupe ethnique à votre région.

6. Demandez à deux dames âgées et à deux hommes âgés à quel point leur ethnicité leur a donné des joies ou des chagrins quand ils étaient jeunes. De quelle manière leurs réponses vous rappellent-elles vos propres sentiments? Soyez prêts à expliquer vos observations en classe.

7. Préparez un festival ethnique à l'école et invitez des personnes de chaque génération de chaque groupe ethnique de votre ville ou village à y participer.

Copyright

Paul P. Chassé

1975

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

LES SOCIETES

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

LES SOCIETES

Les sociétés, cercles, associations et organisations franco-américaines sont nés dès le début de l'immigration des Canadiens français aux Etats-Unis. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que les deux premières sociétés du genre ont été fondées la même année, en 1848. La Société La Fayette se trouvait dans le Middle West, à Detroit, Michigan et la Société Jacques-Cartier en Nouvelle-Angleterre, à Saint-Albans, Vermont.

Le but de chacune des sociétés fondées changeait avec le temps. Partout où les Canadiens français s'établissaient, on fondait des sociétés pour rendre service aux nouveaux-arrivés. On voulait aussi donner à ses membres l'occasion de poursuivre leurs intérêts culturels et sociaux dans leur propre langue. Puis, on cherchait à s'entraider en cas de chômage, de maladie ou de mort. En somme, c'est l'altruisme qui motivait les fondateurs.

A mesure que de nouveaux besoins se faisaient sentir, les sociétés acceptaient de nouvelles responsabilités. Elles servaient souvent d'intermédiaires auprès d'un évêque pour lui demander la permission de fonder une paroisse ou de construire une église ou une école où l'on parlerait français. Elles encourageaient la fondation de journaux publiés en français et fournissaient des listes d'abonnés. Avec le temps, certaines de ces sociétés deviendraient de grandes compagnies d'assurances et d'autres disparaîtraient pour toujours.

S'il est vrai qu'on reconnaît "une vie ayant un but", aux activités dont elle est remplie, il faut conclure que les sociétés franco-américaines avaient certainement un ou plusieurs buts car elles étaient très actives soit à Bourbonnais, à Detroit, à Faribault et à Muskegon au Middle West soit à Berlin, à Biddeford, à Central Falls et à New Bedford en Nouvelle-Angleterre. Chacune à sa façon voulait imiter un aspect de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal que Ludger Duvernay avait fondée en 1834, quatre ans avant son arrivée au Vermont.

La première Société Saint-Jean-Baptiste aux Etats-Unis n'a pourtant pas été fondée par Duvernay, mais par Gabriel Franchère en 1850, et non pas au Vermont mais dans la ville de New York où il y avait encore plus d'immigrants

canadiens français qu'à Burlington. Il a fallu attendre neuf ans avant qu'on fonde cette société à Burlington, mais cela a accéléré le mouvement de fondation. On a fondé une Société Saint-Jean-Baptiste à Oswego, New York en 1860, une à Plattsburg en 1863, une à Springfield et une autre à Pittsfield, Massachusetts en 1864, et une autre à Meriden, Connecticut en 1865.

Le grand nombre de sociétés indépendantes a créé de nouveaux besoins, entre autres, celui d'organiser des congrès nationaux et/ou régionaux pour affirmer l'unité de leurs buts et pour montrer leur force collective. Le premier de ces congrès franco-américains a eu lieu à New York en 1865. Tous les délégués étaient du même avis: chaque société doit viser le bien-être des immigrants canadiens français, fournir un lieu de rendez-vous pour les activités sociales, culturelles et religieuses du groupe, demander des prêtres de leur langue et chercher à fonder des paroisses. Ils ont dû réussir car on a fondé la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Troy (New York) cette même année et deux nouvelles sociétés en 1866, celle de Saint-Albans et celle de Chicago.

A cette époque, les Franco-américains du Middle West et de l'Est étaient très unis. Ils avaient beaucoup de choses en commun puisque leurs parents et leurs amis déménageaient d'une région à l'autre aussi facilement qu'un touriste moderne. Un poète comme Louis Fréchette pouvait s'exiler à Chicago en 1866 et plus tard donner des conférences en Nouvelle-Angleterre. Un homme politique comme Médéric Lanctôt, qui s'était opposé à Georges-Etienne Cartier au Canada, pouvait voyager à travers les deux régions en 1867 et parler devant la Société de l'Indépendance de Detroit comme devant l'Ordre des Dix de New York; ces deux sociétés favorisaient l'indépendance du Canada. Un éditeur comme Jean-Baptiste Paradis de Sainte-Anne-de-Kankakee pouvait quitter Minneapolis en 1867 pour fonder le Public Canadien à New York, y prêcher la fédération de toutes les sociétés franco-américaines aux Etats-Unis, et repartir pour Saint-Paul pour y fonder l'Etoile du Nord (qui est la devise de l'Etat) en 1874.

Paradis a rappelé au public ce que plusieurs pensaient depuis longtemps: l'union fait la force. Ses éditoriaux affirmaient que les immigrants canadiens français du Middle West et de l'Est "nourrissaient les mêmes désirs" et que les sociétés devraient s'unir tout en gardant leur autonomie. Il disait que toutes ces sociétés qui partagent un même but auraient une meilleure chance de survivre si elles faisaient partie d'une confédération. Plusieurs organisations d'intérêt

local ne duraient pas longtemps, mais il y en avait toujours d'autres pour les remplacer. Les éditoriaux de Paradis ont sans doute contribué à la décision de tenir le cinquième congrès (appelé "Convention") à Detroit en 1869. C'est à ce congrès que Charles Moussette a proposé une constitution pour la confédération de toutes les sociétés mutualistes franco-américaines qui serait connue sous le nom d'Union canadienne de Secours mutuel. Plusieurs sociétés du Maine jusqu'au Michigan ont ratifié et accepté cette constitution.

Une autre organisation qui a joué un rôle important dans la vie franco-américaine est celle de l'Institut Canadien Français que l'on trouvait partout. Celui de Biddeford date de 1868. Le programme de l'Institut de Lowell du onze octobre 1869 annonçait ses "Jours de classe" ainsi:

> "Lecture Française, Lundi soir, 7 heures. Ecriture et Calcul, Mercredi soir, 7 heures. Lecture Anglaise et Dialogue, Jeudi soir, 7 heures. Rendons-nous tous à l'heure. N.B. Aimons-nous les uns les autres, Dieu nous le commande. Protégeons-nous les uns les autres, la charité nous y oblige. Aidons-nous tous dans le besoin.--- Ne rougissons jamais de notre langue et de notre religion. Respectons-nous tous en frères. Respectons nos professeurs, notre salle et nos lois."

Toutes les sociétés franco-américaines célèbrent le vingt-quatre juin comme la fête nationale de tous les francophones du continent. En 1869, même avant le centenaire de notre pays, les orateurs de circonstance à ces fêtes rappelaient aux immigrants qu'ils devaient se montrer fiers d'être descendants des plus fidèles alliés des Etats-Unis puisque c'était la France qui avait aidé les Etats-Unis au cours de la Guerre de l'Indépendance. A Worcester, cette année-là, on portait deux immenses drapeaux, l'américain et le français, dans les rues au cours d'un immense défilé auquel participaient toutes les sociétés de la région. Les deux drapeaux avaient été fabriqués à la main par des religieuses canadiennes françaises qui enseignaient dans cette ville.

En 1870, on a fondé de nouvelles Sociétés Saint-Jean-Baptiste dans quatre Etats; une de celles-ci se trouvait à Chippewa Falls, Wisconsin. En 1871, on a fondé l'Union canadienne française à Minneapolis et la Société Saint-Louis de Fond-du-Lac. Il y avait maintenant quarante sociétés qui faisaient partie de la confédération. On ne s'occupait pas seulement de secours mutuel sous forme d'assurances, on tenait aussi à prévoir aux autres besoins du groupe ethnique. On demandait aux membres d'être fidèles et actifs, de célébrer la Saint-Jean-Baptiste comme fête patronale de toutes les sociétés, et de participer

à tous les congrès nationaux. C'est dans le but d'affirmer ces valeurs morales que la délégation du New York s'est absentée du congrès national de 1872 car elle voulait protester contre l'importance qu'on semblait donner à l'assurance au détriment des services sociaux et culturels. Toutefois, c'est à ce même congrès qu'on a formulé les principes de l'assurance-maladie.

Deux événements de grande importance qui ont eu lieu simultanément en 1874 ont rapproché les Franco-américains à la fois les uns des autres et de leurs parents et amis canadiens. Les deux événements ont eu lieu en même temps. On préparait de grandes démonstrations pour fêter, à Montréal, le quarantième anniversaire de la Société Saint-Jean-Baptiste le vingt-quatre juin. Des centaines de Franco-américains avaient écrit à leurs parents ou amis du Québec pour leur dire qu'ils se rendraient à Montréal pour ces fêtes. Les compagnies de chemin de fer américaines et canadiennes avaient promis des tarifs réduits pour tous les groupes allant à Montréal. Six cents personnes y sont allées de Fall River et des milliers de la Nouvelle-Angleterre et du Middle West. Le succès formidable de cette célébration a servi de catalyseur pour les vagues de Canadiens français qui allaient quitter leurs provinces pour les usines de la Nouvelle-Angleterre et pour les grandes terres du Middle West au cours du prochain quart de siècle.

Toutefois, à peine quelques jours avant les fêtes, le Métis Louis Riel, qui avait protesté contre les injustices du gouvernement canadien à l'égard des Canadiens français et des Amérindiens de l'Ouest, avait dû se réfugier chez les Franco-américains de Saint-Paul. Cela a eu un effet foudroyant chez tout le monde.

Les francophones aux Etats-Unis voulaient qu'on approuve, au cours des fêtes à Montréal, une résolution de louange pour les efforts de Riel alors que ceux du Canada trouvaient cela imprudent et dangereux. Riel, même après avoir été banni du Parlement canadien en 1875, a fait quelques voyages entre le Middle West et la Nouvelle-Angleterre, dans le but de remercier tous les groupements franco-américains pour leur appui. Quand on l'a pendu en 1885, les francophones et les Amérindiens des deux côtés de la frontière ont pleuré ensemble la mort de cet homme destiné à devenir, un siècle plus tard, un héros national qui figurerait sur un timbre du gouvernement canadien.

On a fondé toutes sortes de cercles: des cercles littéraires, sociaux, religieux ou athlétiques dans le but de répondre aux besoins de tous. Des Clubs de Raquetteurs organisaient des concours régionaux dès 1880 alors que les cercles littéraires présentaient des pièces dramatiques, des concours oratoires ou des soirées poétiques. Les sociétés paroissiales organisaient toutes sortes d'activités. Un "guide franco-américain" de 1891 indique que les cercles et les sociétés avaient augmenté de quatre-vingts pour-cent depuis 1887 mais qu'il n'y avait eu augmentation des membres que de dix pour-cent.

La raison pour ceci c'est peut-être parce que les sociétés ethniques se sentaient menacées par nul autre que le cardinal Gibbons et les évêques réunis à Baltimore en 1889. Ceux-ci avaient exprimé l'intention d'abolir tous les nationalismes dans l'Eglise en décrétant dans une de leurs résolutions que toutes les associations nationales (ethniques) devaient cesser d'exister chez les catholiques aux Etats-Unis. En 1891, les Germano-américains ont été les premiers à réagir contre cette intrusion dans leur vie sociale. Les Franco-américains ont préféré éviter toute confrontation directe avec les évêques irlando-américains puisque l'inscription dans leurs sociétés augmentaient sans cesse.

Mieux encore, Honoré Mercier s'est rendu à Boston et à Providence à l'été de 1893. Il y a suggéré la fondation d'une société qui n'embrasserait pas seulement les Franco-américains des Etats-Unis mais tous les francophones du monde entier. En 1894, comme premier geste pour appuyer le principe d'une confédération nationale, toutes les sociétés franco-américaines des Illinois et du Michigan se sont associées à l'ACFA (Association de Secours mutuel des Canadiens-Français-Américains).

C'est en 1896 qu'est née l'Association Canado-Américaine à Manchester d'un groupe de petites sociétés du New Hampshire. Il ne s'agissait plus ici de maintenir son autonomie; il était question d'une véritable incorporation. Même si on vendait de l'assurance-vie, on avait promis de réserver un certain montant des revenus pour encourager les oeuvres culturelles franco-américaines. Cette société est devenue une des plus grandes de son genre. Plus tard, elle a incorporé les Forestiers Franco-Américains qui s'étaient séparés des Forestiers irlandais parce que ceux-ci interdisaient l'usage de toutes langues étrangères à leurs réunions.

En 1897, la Société des Artisans de Montréal a ouvert des succursales en Nouvelle-Angleterre pour offrir aux Franco-américains l'option d'une nouvelle organisation sociale plutôt que d'avoir à souffrir d'une politique assimilatrice s'ils s'associaient à un groupe ne parlant pas français.

C'est en 1899 que tous les Cercles Jacques-Cartier du Rhode Island se sont fédérés et d'autre part que la Société Historique Franco-Américaine est née à Boston. C'est au cours de cette même année, à une assemblée de cent trois délégués de cinq Etats réunis à Holyoke que Félix Gatineau de Southbridge a proposé la fédération de toutes les Sociétés Saint-Jean-Baptiste en une seule Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. Cette réunion à Holyoke a marqué l'histoire ethnique franco-américaine, car cette dernière année du siècle est celle de la séparation amicale mais désastreuse des francophones de l'Est et de ceux du Middle West. C'était en 1888 que Hugo Dubuque avait parlé d'"invulnérabilité" pour les francophones des Etats-Unis à la condition de rester unis; maintenant, il ne pouvait que prédire les obstacles qui menaceraient les groupes séparés dans leurs nouvelles entreprises.

En Nouvelle-Angleterre, l'Union Saint-Jean-Baptiste (comme on l'appelle maintenant) a reçu sa charte légale comme société mutuelle d'assurances le sept mai 1900. La société s'engageait dans un programme d'assurance-maladie et d'assurance-vie. Ses chefs acceptaient une responsabilité morale et sociale envers les membres et ils promettaient de maintenir une "fondation scolaire" pour aider les étudiants. Leur devise n'a pas changé; elle voue "la Culture française au service de Dieu et de la Patrie."

L'Union Saint-Jean-Baptiste est aujourd'hui la plus grande société franco-américaine aux Etats-Unis. En 1975, elle a un acquis de quatre-vingt-six millions de dollars. Elle a fait le don de la Maison Française au Collège de l'Assomption et elle maintient un programme très généreux de bourses scolaires. Comme société bilingue, elle est fidèle à sa promesse de faire ressortir les contributions françaises à l'Amérique. L'Association Canado-Américaine et l'Union Saint-Jean-Baptiste consacrent toutes les deux une partie de leurs revenus pour maintenir les bibliothèques Adélard Lambert à Manchester et Major Mallet à Woonsocket.

Il faudrait aussi noter l'existence de certains autres groupes. Un des plus remarquables est le Club Marquette fondé à Woonsocket par un groupe de professionnels en 1933. On a compté jusqu'à douze cents membres dans ce cercle qui a exercé une grande influence dans les milieux civiques, culturels et politiques. Son équipe de hockey semi-professionnelle a remporté les championnats du Rhode Island et de la Nouvelle-Angleterre en 1938-39. Sa Caisse populaire, fondée en 1944, compte parmi les vingt plus importantes des trois mille trois cents à travers le pays. Un autre groupe très actif est le Club Le Foyer de Pawtucket, Rhode Island. Organisé en 1936, il compte maintenant douze cents membres de toutes les générations.

La Fédération Féminine Franco-Américaine qui a été fondée en 1951 comprend quatorze mille femmes à travers la Nouvelle-Angleterre. La Fédération cherche à promouvoir l'usage de la langue française et la diffusion de la culture, et française et canadienne, surtout dans les familles, comme l'exige sa devise: Protégera nos foyers et nos droits. Le Bulletin, publié par la Fédération quatre fois par an, donne une vue d'ensemble des multiples projets des membres de cette organisation. La Fédération a, par exemple, depuis plusieurs années, organisé des concours oraux pour les étudiants à travers la Nouvelle-Angleterre ainsi qu'un grand voyage culturel par année pour que ses membres puissent visiter les hauts lieux de la civilisation.

Une société trop souvent oubliée dans l'histoire des Franco-américains est celle des Dames de Sainte-Anne qui, depuis plus d'un siècle, a réuni des centaines de femmes qui se sont dévouées avec un désintéressement exemplaire dans chacune de leurs paroisses nationales. Chaque organisation paroissiale reste autonome mais les membres se comptent dans les milliers.

Comme c'est le cas chez les autres groupes ethniques, plusieurs de ces sociétés ou organisations sont devenues bilingues. Créées d'abord pour résister à l'assimilation, elles maintiennent toujours une ambiance culturelle française tout en s'adaptant aux exigences du temps et aux demandes des jeunes. Très peu d'entre elles organisent des campagnes pour attirer de nouveaux membres, mais celles qui le font restent surprises devant les résultats positifs de leurs efforts.

Copyright
Paul P. Chassé
1975

SOCIETES

PROJETS

1. Comme projet de groupe, faites une enquête dans votre ville ou village et préparez une liste des associations, cercles, organisations ou sociétés qui y existent. Expliquez leurs buts en classe.

2. Soit par le moyen d'entrevues avec des personnes âgées, soit en consultant les régistres paroissiaux ou votre bibliothécaire, renseignez-vous sur toutes les différentes organisations franco-américaines de votre milieu et préparez un petit livret où vous pourriez décrire leurs activités.

3. Faites une enquête dans votre ville ou village pour y découvrir toutes les associations, organisations ou sociétés ethniques. Qu'ont-elles en commun? Quelles en sont les différences principales? Expliquez les résultats de vos recherches au cours d'une présentation orale de cinq minutes.

4. Puisque nous disons qu'une société "répond à un besoin", interviewez deux personnes âgées, deux personnes d'âge moyen et deux jeunes, des deux sexes. Demandez-leur comment les sociétés auxquelles elles appartiennent répondent à leurs besoins personnels et quelles sont leurs contributions personnelles à ces sociétés. Faites le bilan et présentez-le à un comité qui préparera une carte pour le "babillard" de la salle de classe.

5. Supposons que vous vouliez organiser une société ethnique pour les jeunes d'aujourd'hui. Comment l'appelleriez-vous? Que voudriez-vous accomplir par cette société? Quelles contributions personnelles y apporteriez-vous? Quelle en serait la Constitution? Vous pouvez préparer ce travail seul ou en groupe.

APPENDICE

(Une liste de 18 Conventions Nationales Franco-Américaines)

1865...New York, New York
1866...New York, New York
1867...Troy, New York
1868...Springfield, Massachusetts
1869...Detroit, Michigan
1870...Saint Albans, Vermont
1871...Worcester, Massachusetts
1872...Chicago, Illinois
1873...Biddeford, Maine
1874...New York, New York
1875...Glens Falls, New York
1876...Holyoke, Massachusetts
1878...Troy, New York
1879...Boston, Massachusetts
1880...Northampton, Massachusetts
1881...Lawrence, Massachusetts
1888...Nashua, New Hampshire
1893...Chicago, Illinois

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

LA VIE ECONOMIQUE

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

LA VIE ECONOMIQUE

L'abbé Andrew Greeley, sociologue de Chicago, a surpris plusieurs lecteurs quand il a publié les résultats d'une enquête qu'il avait préparée pour le National Opinion Research Center. En parlant de la moyenne la plus élevée du revenu familial aux Etats-Unis, cette étude nous apprend que ce sont les Juifs qui gagnent le salaire le plus élevé du pays, que les salaires des groupes ethniques catholiques leur sont inférieurs, et que le salaire des protestants d'origine anglaise n'arrive qu'en troisième place. Ailleurs, dans une entrevue, l'abbé Greeley a ajouté cette précision: "Oui, mais il y a un groupe catholique, un petit groupe, les catholiques d'origine française, dont le salaire est encore plus bas. A leur suite viennent les protestants allemands, scandinaves et irlandais."

Quel a été le rôle économique du Franco-américain aux Etats-Unis? En général, selon Robert Rumilly, auteur de l'Histoire des Franco-Américains, le Franco-américain fait partie de la classe ouvrière. Toutefois, ajoute-t-il, on compte parmi eux un grand nombre d'hommes et de femmes appartenant aux professions libérales.

Nous comptons un certain nombre d'Américains d'ascendance française qui sont venus directement de France, tel le huguenot Pierre Samuel Dupont qui est arrivé à Newport le Jour de l'An en 1800. C'est sa famille qui a fondé un des plus grands empires industriels de notre pays. Mais la grande majorité des Franco-américains de la Nouvelle-Angleterre et du Middle West viennent du Canada, un pays agricole dont Jacques Cartier avait déjà parlé en 1535 lorsqu'il apprenait aux Français que les Hurons avaient planté du maïs près des villages de Hochelaga et de Stadacona avant son arrivée au Nouveau-Monde.

Pendant le régime français, le Canada était renommé pour la traite des fourrures. Il y a de nombreux contes et récits qui nous rappellent les rencontres, les concours, les liens, les associations et les amitiés entre les coureurs de bois et les Amérindiens à cette époque. Cependant, depuis les rives du Saint-Laurent jusqu'aux Grands-Lacs, les Français produisaient du blé et exportaient du bois. En 1807, à peine quelques années après la chute de Québec et la défaite de Cornwallis à Yorktown, le Canada

avait exporté plus d'un million de boisseaux de blé. Il y a une distinction à faire ici: autrefois, le Canadien pouvait aspirer à faire un profit légitime en vendant ses produits en France, mais c'étaient maintenant les exportateurs et les importateurs anglais qui profitaient de ce marché depuis la présence des troupes anglaises au Canada.

Bientôt, on pouvait trouver des familles canadiennes françaises un peu partout en Nouvelle-Angleterre comme les Proulx à Woonsocket en 1814, les Marois à Southbridge en 1832 et les Dorval à Millbury en 1834. Robert Heilbroner, professeur à la New School for Social Research de New York nous apprend que "dès les années 1840, les agents des usines de coton cherchaient à recruter des ouvriers dans les régions éloignées du New York et au Canada." Ce recrutement, de même que les lettres encourageantes qu'envoyaient les immigrants canadiens à leurs familles au Canada, expliquent la présence d'un si grand nombre de Franco-américains aux Etats-Unis avant la Guerre de Sécession. John B. Brebner ajoute que "quarante mille Canadiens français ont servi sous le drapeau nordiste au cours de la Guerre de Sécession et un grand nombre parmi eux habitaient déjà les Etats-Unis." Après la guerre, plusieurs de ces anciens combattants sont demeurés en Nouvelle-Angleterre et au Middle West où il y avait déjà des groupements d'immigrants canadiens français.

Au Québec, les terres s'étaient appauvries, faute d'engrais, et elles perdaient de l'ampleur à mesure qu'on les divisait en héritage. Les jeunes se laissaient persuader par les discours des agents recruteurs et ils quittaient le foyer paternel pour les villes industrielles des Etats-Unis où ils invitaient leurs familles à les rejoindre plus tard.

Ces vagues d'immigrants canadiens français n'ont pas suscité les mêmes réactions partout. Les propriétaires d'usines les considéraient dociles et industrieux. Le clergé les trouvait fidèles, économes pour eux-mêmes et fort généreux lorsqu'il s'agissait de construire des églises et des écoles. Avec un salaire maximum de deux dollars et demi par jour, moins de douze cents immigrants avaient réussi à économiser dix-sept mille dollars pour payer l'église qu'ils ont aidé à construire à Southbridge en 1870.

On les a appelés des "renards" (strikebreakers) quand le futur millionnaire

George Van Dyke a gagné ses premiers dix mille dollars en faisant travailler sa propre équipe dans l'usine d'un autre homme dont les ouvriers étaient en grève à Lancaster. On a trouvé son geste "héroïque". En 1879, les Yankees et les Irlandais lapidaient les immigrants canadiens français à mesure qu'ils descendaient des trains. En 1881, on les appelait les "Chinois de l'Est" car on disait qu'ils n'avaient aucun respect pour les institutions civiques, politiques et scolaires de notre pays.

En 1888, le Providence Journal écrivait qu'ils valaient à peine mieux que des esclaves. Dans un article généralement sympathique, Edward Farrer écrivait dans le Forum de 1897 que si les Canadiens français avaient réussi à explorer l'Ouest et le Nord-Ouest américains, cela était dû à leur "mentalité de vagabondage"; à ceci il ajoute que c'est ainsi qu'ils "ont engendré une race de métis". On a bien critiqué l'attitude de ces immigrants lors de la grève à Fall River au cours de ce même hiver.

En 1900, alors qu'ils formaient un tiers de la population ouvrière en Nouvelle-Angleterre, on les accusait de pousser leurs enfants dans les usines et de refuser de les faire instruire. On oubliait sans doute qu'en 1831 presque la moitié des huit mille cinq cents ouvriers du Rhode Island se composait d'enfants de moins de douze ans. Mieux encore, le Report of the Immigration Commission de 1905 révèle qu'au moment où les enfants des Canadiens français contribuaient un tiers du revenu familial, les enfants de familles irlandaises contribuaient quarante-cinq pour-cent du même revenu.

Philip T. Silvia, auteur de The Spindle City (la ville de Fall Fiver), rapporte que le Franco-américain de 1911 n'avait pas accès aux postes les mieux rémunérés car on ne les donnait qu'aux Anglais et aux Irlandais. Alors qu'on les accusait de ne pas se mêler aux autres groupes, on a su les blâmer pour le succès éclatant de la grève de Lawrence en 1912 alors que douze groupes ethniques se sont unis pour former un comité multi-ethnique afin d'exiger de meilleures conditions de travail pour l'ouvrier qui ne gagnait que de neuf à vingt cents l'heure au cours d'une semaine de cinquante-six heures de travail.

En 1934, au cours d'une grève à Woonsocket, la police s'est montrée tellement zélée qu'elle a tué les jeunes Jude Courtemanche, dix-neuf ans, et Léon Rouette,

dix-huit ans, en plus d'en avoir blessé plusieurs autres. Les capitaines John Crowley et John Seaver n'avaient reçu que de légères blessures. Il n'est pas surprenant que les Franco-américains se sont vivement intéressés aux syndicats et qu'ils en sont devenus les présidents, tels Antonio England de New Bedford, président du Synthetic Yarn Workers' Union et vice-président du Textile Workers' Union of America, Louis-Israel Martel de Manchester, président du Carpenters' Union of America (AFL) ou William Bélanger qui est né à Newmarket, New Hampshire et qui a travaillé à Pawtucket, Rhode Island et à Milwaukee, Wisconsin avant de devenir président du Massachusetts CIO et de publier quelques articles dans le New York Times.

Adolphe Robert a résumé la condition ouvrière du Franco-américain de 1936 quand il écrivait que, en public, on le traite avec politesse pour obtenir son vote, qu'on le méprise en particulier, et qu'on le recherche pour la qualité de son travail et pour son argent. Quarante ans plus tard, Michael Novak pouvait dire la même chose en posant la question autrement: malgré ses diplômes, son travail et son expérience, le Franco-américain peut-il avoir accès aux postes de direction les plus élevés dans l'industrie? "Au haut de l'échelle, il n'y a pas de 'melting pot'", nous dit Novak, en ajoutant que "typiquement, les groupes ethniques n'ont pas plus de représentants symboliques que les noirs" à la direction des grandes fondations ou comme membres de la faculté des grandes universités privées.

Les recherches de l'abbé Greeley confirment celles de Novak car l'abbé affirme qu'on "ignore ou repousse" les membres des groupes ethniques lorsqu'il s'agit de promotions importantes. "Un diplômé d'université souffre davantage de cette forme de discrimination....c'est en montant l'échelle que cela empire." Il y a peut-être une seule exception à cette règle et c'est dans le domaine du base-ball. Deux Franco-américains ont chacun détenu un des seize postes de direction en même temps: Louis Boudreau de Harvey, Illinois qui dirigeait les Boston Red Sox et Léo Durocher de Springfield, Massachusetts qui dirigeait les New York Giants.

Au New Hampshire, quand on publie un article sur les industries locales, le lecteur peut y trouver des photos d'ouvriers ou de bûcherons mais très rarement celle d'un Franco-américain qui soit directeur d'usine. Au niveau gouvernemental, on nie officiellement toute forme de discrimination mais

on peut remarquer que Normand Champagne de Manchester est "l'assistant" du directeur du Bureau de santé et de bien-être social, que le Dr. Robert Brunelle de Somersworth est "l'assistant" du directeur du Bureau d'éducation, que le juge Edouard Lampron de Nashua est "membre" de la Cour suprême... et même que le "guide" au capitole à Concord est un Franco-américain qui détient une maîtrise-ès-arts en français de Middlebury. Dans le Maine, Emilien Levesque, le directeur du Bureau de travail est le seul à détenir un tel poste dans l'Etat. Au Rhode Island, il n'y en a pas un seul. Que dire des autres Etats?

Malgré tous les préjugés et toutes les formes de discrimination que nous connaissons, les Etats-Unis demeurent le plus grand pays où il est possible de réussir. Les Franco-américains peuvent étaler leurs succès, eux aussi, à partir du difficile jusqu'à l'incroyable. Prenons, par exemple, le jeune Frédéric Dumaine qui a quitté l'école à onze ans pour aider sa mère devenue veuve. Il avait accepté un emploi de commis dans un magasin de Dedham, Massachusetts pour quatre dollars par semaine. Il avait décidé d'économiser la moitié de son salaire. Non seulement est-il devenu président de plusieurs compagnies, telles la Eastern Steamship Company, la Mack Motor Truck Company, et la New York and New Haven Railroad, mais à sa mort il a laissé une succession de quatre-vingt dix millions de dollars.

Au début du siècle, c'est l'incroyable histoire des grands industriels français qui attire notre attention. Les Lepoutre, les Tiberghien, les Dusurmont et les Prouvost sont venus de France établir des usines de laine à Woonsocket. Ce qu'ils ont contribué à la prospérité et à la fierté collectives des Franco-américains de l'endroit reste légendaire et unique dans l'histoire industrielle de la Nouvelle-Angleterre.

Il y a aussi le récit de Philippe Lemay de Manchester. Quand il était petit, sa mère ne gagnait que douze dollars par semaine à l'Amoskeag et elle devait en remettre la moitié à la compagnie pour son loyer. Elle l'a encouragé à poursuivre ses études et à terminer son baccalauréat. Il a travaillé comme commis dans une épicerie; après avoir fait des économies, il a réussi à acheter d'autres épiceries et à les vendre éventuellement pour un million. Roméo Champagne de Manchester était également commis dans une épicerie; à force d'économie, il est devenu propriétaire d'une chaîne de supermarchés.

Les revues McCall's et Better Homes and Gardens l'ont félicité pour la qualité de son travail. Il était millionnaire, lorsqu'il a pris sa retraite. Arthur Moreau de Manchester a fait ses débuts dans la quincaillerie de son père; il l'a convertie en l'établissement le plus grand du genre au nord de Boston. En 1933, au cours de la Crise économique, il a réussi à obtenir cinq millions de dollars de ses associés afin de sauver la ville d'une catastrophe économique. The March of Time a tourné un film sur ce succès éclatant.

Les Franco-américains ont toujours aimé la voiture, certains pour l'admirer, tel Arthur Goyette qui a ouvert un des meilleurs musées de voitures anciennes du pays à Peterborough, New Hampshire, d'autres pour l'améliorer. Henri Pinard, né au Canada et arrivé à Manchester à sept ans, a fondé la North End Welding and Radiator Repair Company dans un vieux garage. Il a inventé et obtenu son brevet d'invention pour le "Rust-Kleen" qui empêche la rouille de congestionner les radiateurs de voiture. Il a aussi inventé un garde-essence, un maître-cylindre qui tolère un poids de trois mille livres par frein, et un essieu double qui permet d'ajouter deux roues supplémentaires à l'arrière des camions. Les frères Edward et Robert La Force de Rutland, Vermont, cherchent à perfectionner un moteur à combustion interne alors que Léo Perron de Rochester, New Hampshire a inventé un système de moteur à air pour voitures.

Tout le monde sait que Jean Garand, né au Canada et immigrant à Springfield, Massachusetts, a perfectionné la carabine Garand que l'on considère comme une des grandes inventions de notre pays. Mais qui sait que c'est Harold Labombarde de Nashua, New Hampshire qui a inventé une machine pour la fabrication des boîtes de carton, une autre pour les coller, une troisième pour faire des enveloppes, et une autre pour cirer du papier et fabriquer des boîtes à lait? Ce jeune homme, diplômé de Saint-Louis de Gonzague, de Nashua High School et de Worcester Polytechnic Institute avait vendu du grain et du foin avec son père avant de fonder la "International Box Company". La "United States Patent Office" de Washington l'a déclaré un des dix inventeurs contemporains les plus importants de notre pays. Roméo Gosselin, né au Canada et autodidacte, avait perdu ses parents avant même de déménager à Lewiston, Maine à l'âge de dix-neuf ans. C'est là qu'il s'est trouvé de l'emploi où il travaillait dans une usine de coton. Il est aujourd'hui directeur de la Roger Sherman Company de Hartford, Connecticut et il a breveté trente-sept de ses inventions. Autre succès exceptionnel en affaires: l'usine Modern Woodcrafts Inc. établie par Gerald L. Pelletier de West Hartford,

Connecticut. Cette firme fabrique et installe l'ameublement de grands magasins à travers le pays. En 1975 M. Pelletier fut élu président international des Clubs Richelieu, qui sont pour les francophones ce que le Rotary est pour les anglophones.

Il y en a encore plusieurs qui ont bien réussi dans le domaine des affaires. Prenons, par exemple, Robert Péloquin de Fall River. Il avait fait partie du service d'intelligence dans la marine et il avait été à l'emploi du Département de la justice à Washington avant de devenir président de l'"International Intelligence, Incorporated", une corporation qui se spécialise en matière de sécurité industrielle. Maître Eugène Dupré a quitté Brockton, Massachusetts pour devenir le directeur régional de la "Bank of America" à Los Angeles. John Saint Germain de Manchester a reçu un diplôme en "marketing" avant d'ouvrir son agence immobilière et il est le seul courtier du Rhode Island à détenir un certificat du "National Institute of Real Estate Brokers". La chaîne de quincailleries Aubuchon est un exemple extraordinaire d'une entreprise fondée et menée par des Franco-américains. Les frères William-E. et Jean-B. ont ouvert une première quincaillerie à Fitchburg en 1908. Aujourd'hui la compagnie compte 113 magasins en Nouvelle Angleterre et dans l'Etat de New York, avec les bureaux centraux et entrepôts situés à Westminster, Massachusetts. La compagnie demeure sous la direction des Aubuchon de la seconde génération: William-E. Aubuchon fils en est le président, le vice-président est Peter-J. Aubuchon, le secrétaire est Bernard-W. Aubuchon, le trésorier et directeur du personnel est Marcus Moran fils, dont la mère est la fille de William-E. Aubuchon père. Archibald LeMieux était jusqu'à sa mort à 98 ans directeur de la Wright Machine Corporation de Worcester. Il s'est toujours intéressé à la culture et à l'enseignement franco-américains. Joseph-P. Duchaîne de New Bedford a su faire de sa petite boulangerie une vaste entreprise où il a réussi des nouvelles méthodes de production et de "marketing". Son succès lui a valu le poste de président de Quality Bakers of America Cooperative Inc. et une renommée internationale. Depuis sa mort en 1961, son fils Paul le remplace. Paul-H. D'Amours et son frère Gérald dirigent une chaîne de supermarchés dans l'ouest du Massachusetts. Frédérick Hébert a fondé la confiserie Hebert Candies; aujourd'hui ses fils dirigent un ensemble

de ces magasins à travers la contrée. Maurice-W. SanSouci, jadis prisonnier au Japon pendant la seconde guerre mondiale, a dirigé plusieurs fabriques de dentellerie au Connecticut jusqu'à sa mort récente. Puis il y a encore les Gaudreau, l'équipe Normand-Genest-Côté, boulangers à Manchester, Albert Surprenant, dans l'industrie des plastiques au Massachusetts et au New Hampshire, et plusieurs autres qui se rendirent célèbres en Nouvelle-Angleterre dans le monde des affaires.

LA VIE ECONOMIQUE

PROJETS

1. Rendez-vous aux bureaux d'emploi de votre comté et de votre état. Demandez si ces agences connaissent une ou plusieurs villes où l'on embauche des ouvriers pour le Comprehensive Employment and Training Act (C.E.T.A.) ... le projet fédéral de travail le plus important depuis la Crise économique. Combien de Franco-américains y participent? Préparez un rapport qui indiquerait quelles communautés les embauchent, pour quels postes et à quels salaires (entre $5.500 et $10.000 par année).

2. Préparez un débat sur le thème suivant: "Pour obtenir l'intégration des groupes ethniques dans les milieux ouvriers, il faudrait donner certaines préférences à ces groupes minoritaires."

3. Comme travail collectif, préparez un questionnaire en quatre ou cinq parties sur le sujet suivant: "Lequel des deux systèmes est le plus juste, celui de l'Affirmative Action et du contingentement (quotas) ou le principe de l'avancement à l'ancienneté et selon les mérites de son travail?" Une fois le questionnaire terminé, chaque élève devrait faire un sondage auprès de cinq personnes âgées et cinq personnes de moins de vingt-cinq ans avant d'avoir une discussion en classe. Une fois la discussion terminée, il serait bon de classifier tous vos renseignements et de comparer l'opinion des élèves en classe avec celles exprimées par les personnes de la ville au cours de votre sondage.

4. Les journaux, tel l'Union Leader de Manchester, publient parfois le salaire de tous les employés de la ville, du comté et de l'Etat. Faites la liste des salaires des Franco-américains ou des membres de votre groupe ethnique. Quel est leur salaire moyen par rapport à celui des autres employés et quel est le pourcentage d'employés que représentent les noms que vous avez obtenus?

5. Consultez votre bibliothèque et préparez une liste de toutes les personnes qui détiennent les postes les plus importants dans le secteur public (gouvernement) pour la Nouvelle-Angleterre ou pour ces six Etats du Middle West: Illinois, Indiana, Michigan, Minnesota, Missouri et Wisconsin. Préparez un rapport écrit sur les conclusions de vos recherches.

6. Au cours d'un trimestre ou d'un semestre, préparez un carnet de découpures où vous collerez toutes les découpures de journal que vous trouverez ayant trait aux Franco-américains ou à un autre groupe ethnique de votre choix afin de partager vos observations avec votre classe au cours d'une présentation orale de trois minutes.

Copyright

Paul P. Chassé

1975

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

LA POLITIQUE

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

LA POLITIQUE

La politique a toujours intéressé le Franco-américain. De fait, la présence française en Amérique s'explique par la politique. La France ne voulait pas abandonner le nouveau continent à l'Espagne, au Portugal et à l'Angleterre. Elle a donc envoyé ses propres bateaux dans notre hémisphère.

Ce sont des considérations politiques associées aux différends religieux qui sont responsables pour l'arrivée des huguenots en Amérique; plus tard, elles expliqueront la dispersion des Acadiens dans nos colonies. Quelques soldats français qui avaient combattu sous les ordres de Rochambeau ont décidé de rester aux Etats-Unis. Lorsque les aristocrates ont dû fuir leur pays pendant la Révolution française, plusieurs se sont réfugiés ici. Après le Soulèvement de 1837, plusieurs Québécois sont venus habiter le Vermont et le New York.

Mais, même si tous ces hommes, femmes et enfants sont venus aux Etats-Unis, cela ne veut pas dire qu'ils avaient abandonné leur penchant pour la politique. Au contraire. Puisqu'ils se croyaient en état de sécurité parmi nous, ils se sentaient plus libres d'exprimer leurs opinions politiques sans avoir à craindre des représailles, et ils le faisaient. Par exemple, lorsqu'on a créé la Confédération canadienne en 1867, les immigrants d'ici discutaient les mérites d'un Canada "indépendant". En 1885, quand Louis Riel a été pendu au Canada, toute la communauté franco-américaine depuis Saint-Paul, Minnesota jusqu'à Lewiston, Maine a protesté avec vigueur.

A mesure que les immigrants devenaient des citoyens américains, ils s'intéressaient à notre politique nationale. Plus tard, quand les immigrants sont arrivés par milliers, la "politique ethnique" est née. Les journaux franco-américains épousaient la politique des partis démocrate ou républicain. Parfois, et cela dépendait du sujet en question ou du point de vue du propriétaire, un journal pouvait tout aussi bien abandonner un parti politique pour l'autre, comme dans le cas de l'Opinion Publique de Worcester en 1899.

Le Franco-américain s'est immédiatement intéressé à la politique locale et à la politique fédérale. En 1789, Elias Boudinot a été élu représentant du New Jersey au Congrès. En 1818, Pierre Ménard est devenu le premier

Lieutenant-Gouverneur de l'Illinois. En 1845, Joseph Cyr a été le premier Franco-américain à faire partie de la Législature du Maine. En 1852, Joseph Rolette et Antoine Gingras ont été élus les premiers représentants de North Dakota à la première réunion législative à Saint-Paul. Dans les années 1860, Zéphérin Demeules a deux fois représenté le 29e District à la Législature du Minnesota. En 1873, Charles Fontaine est devenu représentant du Vermont au Congrès et Louis-Vital Bogy, sénateur du Missouri à Washington.

En 1888, Hugo Dubuque, le petit-neveu du fondateur de Dubuque, Iowa et jeune immigrant à Fall River qui a reçu son diplôme en droit de Boston University en 1877, a été élu à la Législature du Massachusetts de 1888 à 1898. En 1904, Théodore Beaudet, un homme à grand succès de Minneapolis, est devenu chef du bureau d'immigration pour les Etats-Unis à Vancouver. En 1906, Eugène Belisle de Worcester est allé à Limoges à titre de Consul américain en France.

Comme vous pouvez le constater, les Franco-américains ont toujours aimé la politique. Mais cela ne veut pas dire que tout le monde en était content. En 1889, le Forum et une revue de Boston, The American, ont mis leurs lecteurs en garde contre cette "race" qui ose obtenir le droit de vote et qui ose envahir les Législatures d'Etat au point d'obtenir assez de pouvoir pour mater les "vrais" Américains. En 1890, le Commercial Advertiser de New York est allé plus loin: il affirmait que la Nouvelle-Angleterre était perdue car si les Anglais avaient gagné la bataille des Plaines d'Abraham, les femmes de la race de Montcalm avaient su se venger par leurs fils qui avaient envahi notre pays.

Que signifie le mot "politique" pour le Franco-américain de nos jours? Surtout quand on prétend que le vote ethnique est très important aux elections; surtout quand les manchettes annoncent des "victoires ethniques" dans divers Etats; et surtout à une époque où l'on semble avoir si peu confiance dans le gouvernement? C'est que la politique représente encore pour plusieurs personnes un défi, une aventure, une réalisation. C'est aussi que la politique représente un moyen de rendre service, de se dévouer à une cause, d'aider sa ville, son pays. Le Franco-américain partage avec tout le monde ces ambitions personnelles et cet amour désintéressé du prochain.

Que faut-il faire pour devenir un homme politique dans les années 1970? Selon Herbert Muller, auteur d'une biographie d'Adlai Stevenson, il n'est pas donné à tout le monde de réussir en politique. Pour lui, la richesse est presque absolument nécessaire. Comme pour appuyer ce point de vue, un directeur de campagne électorale a déclaré tout récemment que "les pauvres ne devraient pas pouvoir présenter leurs candidatures" puisque cela coûte trop cher et que les gens s'endettent si facilement.

Quelle sorte de personne faut-il être pour devenir un candidat à succès? Il faut être de haut parage. Mais qui décide des mérites de son origine? Aujourd'hui, les groupes ethniques peuvent quand même exercer une certaine influence dans ce domaine. Mais il y a encore de nombreux préjugés qui jouent un rôle trop décisif ici et qui empêchent assez souvent le choix de tel ou tel candidat simplement à cause de ses origines ethniques.

Il faut aussi avoir été étudiant aux "bonnes institutions". De fait, vingt-huit sénateurs américains sont diplômés des universités "Ivy League". Il nous faut surtout remarquer ici l'importance que l'on donne à une bonne éducation. De nombreux sénateurs ont reçu leurs diplômes des universités d'Etat ou de nombreuses institutions privées, mais ils sont diplômés!

En plus de ces conditions, il faut avoir étudié "ce qui en vaut la peine"... ce qui signifie qu'il faut recevoir une éducation structurée et non pas simplement suivre des cours qui plaisent. Puis, si quelqu'un vise un poste élevé, il lui faudra, après son diplôme, s'associer à un bureau distingué, se trouver un poste à Washington et rentrer chez lui pour présenter sa candidature. Après cela, il est toujours possible de dire à son public qu'il votera pour un candidat ayant un merveilleux dossier.

Dans un pays où plus d'un demi-million de personnes par année présentent leur candidature à un poste quelconque, est-il difficile pour un Franco-américain ou pour un autre candidat ayant un nom ethnique d'être élu? Plus ou moins. Mais il faudrait que sa famille soit conditionnée au fait politique et qu'elle partage avec lui ses discussions sur les affaires d'intérêt local et national. De plus, un étudiant sérieux et résolu peut obtenir des bourses plus facilement aujourd'hui pour se spécialiser en une ou deux disciplines et recevoir son diplôme d'un collège privé ou d'une université d'Etat.

Un étudiant doit développer très jeune cette facilité de comprendre un événement. Il doit nourrir cette qualité en lui. Puis, il lui faut savoir placer l'événement dans sa perspective historique. En plus de cela, l'étudiant doit apprendre l'auto-critique, il doit être tolérant, il doit avoir un but précis dans la vie. Enfin, il doit être conscient du rôle important qu'il jouera s'il est élu au poste pour lequel il se présente.

Il serait bon de retenir ces détails au sujet de quelques personnages franco-américains qui sont connus d'un bout à l'autre du pays. Le sénateur Mike Gravel de l'Alaska, natif du Massachusetts, a été chauffeur de taxi à New York. Le représentant du Rhode Island au Congrès, Fernand Saint Germain, a reçu son baccalauréat d'un collège privé à affiliation religieuse dans son Etat. Le représentant du New Hampshire au Congrès, Norman d'Amours, pratiquait le droit dans le bureau de son oncle.

Si on étudie la composition des personnalités politiques locales, on peut s'apercevoir par la variété de leur préparation ou de leurs occupations qu'on peut adapter les exigences de M. Muller à son propre milieu. Le représentant à la Législature du Maine, Mme Georgette Bérubé, est une femme de maison fort occupée, une mère de famille dévouée et une épouse heureuse. Au Rhode Island, le sénateur Albert Vaslet est un homme d'affaires et le sénateur Wilfrid Godin est professeur à l'école secondaire. Le représentant à la Législature du Massachusetts, Donat Laplante, père de onze enfants, est contrôleur des contributions pour le village de Bellingham. Arthur G. Porelle, fils, le maire de Somersworth, New Hampshire est employé aux usines General Electric.

Est-ce qu'une personne d'origine ethnique minoritaire peut être élue sans difficulté? Chris Spirou, législateur de son Etat, disait dans sa conférence sur "La diversité culturelle au New Hampshire" que "la participation des minorités dans la vie politique du New Hampshire est plus imaginaire que réelle. Pendant plus de cent dix ans, la Constitution du New Hampshire interdisait à tout groupe ethnique minoritaire de détenir un poste par voie d'élection." Ce qui veut dire qu'une telle personne a toujours à lutter, même une fois élue. Mais cela en vaut la peine. Notre premier devoir, comme jeunes étudiants, c'est de prendre davantage conscience de la réalité politique. Quand à peine quarante pour-cent des citoyens capables de voter

s'occupent de le faire et quand des milliers de personnes qualifiées ne s'occupent pas de s'inscrire pour voter, cela veut dire que, comme peuple, nous sommes prêts à laisser élire n'importe qui, bon ou mauvais, à un poste.

On dit que les Juifs ont une grande influence sur la politique américaine. Ce sont eux les meilleurs votants au pays. A New York, par exemple, ils déposent presque la moitié des votes dans les élections "primaires" démocrates. Sur le plan national, même s'ils ne représentent que trois pour-cent de la population, ils sont responsables de quatre pour-cent des bulletins déposés. Ce sont les Polonais-américains qui ont la réputation de suivre de plus près les Juifs dans le domaine de la responsabilité de l'électorat. Où en sont les Franco-américains maintenant et quel rang détiendront-ils au siècle prochain?

S'il est vrai que les groupes ethniques minoritaires se sentent souvent bafoués tant par les administrateurs que par les officiers élus à tous les niveaux, il est vrai aussi qu'ils pourraient améliorer leur sort si seulement ils se donnaient la peine de devenir plus actifs en politique. Le rédacteur inquiet d'un journal de la Nouvelle-Angleterre notait récemment l'absence de personnalités franco-américaines sur la scène politique en se posant la question suivante: "Où sont les Fleurs d'antan?"

C'est une question sérieuse. Le Rhode Island est-il le seul Etat à pouvoir élire des gouverneurs franco-américains? Le Wisconsin a-t-il cessé d'élire des hommes comme les gouverneurs La Follette? Pourtant, en 1881, Joseph-E. Marier avait pu, à lui seul, organiser quarante-cinq clubs démocrates parmi les Franco-américains du Massachusetts. En 1908, les républicains avaient élu Aram Pothier gouverneur du Rhode Island. En 1924, les deux candidats, démocrate et républicain, pour le poste de gouverneur du Rhode Island étaient franco-américains.

Le succès en politique pour les groupes ethniques exige certaines qualités. Il faut de l'audace, certes, mais il faut que le groupe soit uni aussi. On reproche souvent aux groupes ethniques minoritaires de former trop de cliques, de ne pas savoir se choisir de véritables chefs, de vouloir se singulariser individuellement pour obtenir plus de votes pour soi que pour le groupe lui-même. Même si les statisticiens peuvent se référer à la

lutte Pothier-Toupin de 1924 au Rhode Island comme un exemple extraordinaire de démocratie dans l'histoire de la politique ethnique de notre pays---et c'est là un cas unique où deux hommes du même groupe ethnique minoritaire ont été reconnus comme les candidats officiels de chaque parti pour le poste de gouverneur d'un Etat---une telle concurrence ne sert qu'à désunir le groupe.

Plusieurs Franco-américains ont atteint le niveau économique de la classe moyenne dans notre pays. Cela a parfois eu le mauvais effet de les éloigner de toute action ou de tout engagement politique. Les groupes ethniques croient parfois n'avoir plus à s'occuper de politique s'ils ont atteint un certain niveau de confort matériel. Ils oublient que leurs responsabilités politiques ne prennent pas fin le jour où l'on a atteint ses ambitions particulières.

Les étudiants savent cela instinctivement. Plusieurs vont jusqu'à rejeter les valeurs matérialistes à la mode. Plusieurs voudraient mettre fin à l'injustice que l'on retrouve dans notre pays et ailleurs dans le monde. S'il est vrai qu'un futur votant évalue les candidats politiques d'après les impressions reçues dans sa jeunesse, les étudiants devraient donc chercher à accomplir deux choses: ils devraient d'abord se préparer sérieusement et intelligemment en s'engageant dans une véritable participation à la vie politique de leur milieu; puis ils devraient s'interroger sur le rôle actif et significatif qu'ils joueront à l'avenir dans la vie politique de notre pays.

TRAVAUX

1. Pour voir si vous avez certaines connaissances de base en politique, que la classe dresse une liste de tous les postes dans votre ville, comté et Etat où vous pourriez être élus. Comme deuxième exercice, apposez à chacun de ces postes le nom de la personne qui le détient actuellement. Quel aurait été votre note si vous aviez fait ce travail par vous-même?

2. Au cours de notre histoire nationale, cent huit Juifs ont été élus gouverneurs, représentants au Congrès ou sénateurs des Etats-Unis. Combien y a-t-il de personnes de votre groupe ethnique qui ont été élues à ces postes?

3. Etudiez les rapports des élections de votre ville ou village au cours des cinq dernières années. Quelle en a été l'orientation ethnique à l'égard de certains candidats?

4. Votre bibliothèque locale garde des journaux ou des rapports officiels de l'Etat qui nous renseignent sur le vote des sénateurs et des membres de la législature. Choisissez à l'avance quelques lois qui vous intéressent. Essayez de voir comment les membres des groupes minoritaires ont voté dans chaque cas. Au cours d'un débat formel en classe, essayez de présenter une explication acceptable pour le point de vue que vous soutiendrez.

5. Cherchez à demander une entrevue avec deux Franco-américains élus à un poste politique au niveau de l'Etat. Demandez-leur pourquoi ils s'étaient engagés dans la voie de la politique et pourquoi ils ont cessé de faire de la politique. Présentez vos renseignements dans une composition.

6. Préparez une "Histoire politique des Franco-américains de ma ville ou de mon Etat" (ou d'un autre groupe ethnique.)

7. Comme travail collectif, organisez une Soirée politique où vous inviterez le public. Choisissez des personnes de quatre ou cinq origines ethniques différentes qui auraient détenu un poste politique quelconque. Demandez-leur comment leurs contributions ont rendu service au public. Cherchez à déterminer si ces candidatures sont liées au pourcentage du nombre de personnes qui avaient voté (ou négligé de voter) à ce moment-là.

Copyright

Paul P. Chassé

1975

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

LE PROBLEME DE L'ASSIMILATION

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

LE PROBLEME DE L'ASSIMILATION

En 1972, la Saturday Review a publié un article sur l'enseignement bilingue aux Etats-Unis. Pour illustration on avait reproduit un tableau de Roy Carruthers. Il s'agissait d'une institutrice immense et menaçante qui était assise près d'un drapeau américain. Sur son bureau se trouvait la pomme traditionnelle près d'une affiche qui proclamait: ICI ON NE PARLE QUE L'ANGLAIS.

Pour plusieurs immigrants ou pour leurs enfants ou leurs petits-enfants, ce tableau a suscité de nombreux souvenirs, peut-être ceux d'une enfance tronquée, d'un âge mûr amoindri, ou peut-être même un sentiment d'angoisse et de trahison à l'âge d'or d'une vie en train de disparaître avant d'avoir pu connaître les joies du "rêve américain".

Le tout a commencé quand les officiers de l'immigration ne pouvant écrire correctement le nom des nouveaux-arrivés, griffonnaient "Pelky" pour Pelletier, "Jarvis" pour Gervais, et même "Mawney" pour Le Moyne, comme on peut le voir sur une plaque historique de 1933 au Rhode Island où l'on voulait commémorer l'arrivée des huguenots à Frenchtown en 1686.

D'autres immigrants ont cru bon de traduire leur nom du français à l'anglais, tels Drapeau-Flagg, Roy-King, Létourneau-Blackbird, Larivière-Rivers. Certains noms ont connu une modification partielle, grâce à une ressemblance de sons ou d'épellation, tels Mathieu-Matthews, Boishébert-Babeer, Mailloux-Mayo, Tétreault-Tatro; d'autres noms ont connu une corruption totale tels Giguère-Higgins, Jacques-York, Grondin-Growder. C'est ainsi qu'un lauréat Pulitzer comme l'artiste dramatique Eddie Dowling du Rhode Island pouvait mourir "un succès américain" à l'âge de quatre-vingt-un ans sans que son public sache qu'il était le quatorzième de dix-sept enfants de la famille Goucher.

Cette attitude de faire passer les groupes ethniques par le "creuset américain" s'est perpétuée dans les écoles publiques et les écoles confessionnelles non-francos. A travers la Nouvelle-Angleterre, le Middle West et la Louisiane, il y a des milliers de Franco-américains qui se souviennent d'avoir été frappés, punis ou gardés après la classe pour avoir parlé français dans

la cour d'école. D'autres se rappellent avoir été giflés par leur institutrice pour avoir parlé anglais avec un accent français. D'autres encore se souviennent n'avoir pu recevoir la permission de se rendre aux cabinets d'aisances tout simplement parce qu'ils ne pouvaient le demander dans un anglais impeccable.

Plusieurs autres se rappellent avoir été profondément humiliés par leurs institutrices qui leur disaient: "speak white", ce qui révélait leur mépris pour le Franco-américain et pour l'Américain noir. Il n'est pas surprenant que Jack Kérouac, romancier franco-américain, dans son premier succès littéraire, On the Road, exprimait le désir d'être noir, Mexicain de Denver, ou un pauvre Japonais surmené plutôt que d'être ce qu'il était, "un blanc", franco-américain désillusionné qui n'avait jamais souhaité autre chose pour lui-même que ces inaccessibles promesses que l'Amérique assure aux blancs.

Les enseignants et les administrateurs ne se sont point arrêtés là. Ils ont continué à écraser ces milliers d'enfants innocents par leur fausse droiture perverse et hypocrite. Ils se moquaient des traditions de leurs petites victimes: ils trouvaient ridicule de ne pas manger de viande le vendredi, d'arriver en retard pour avoir assisté à la messe un jour de fête d'obligation. Ils se moquaient d'eux parce qu'ils parlaient leur langue maternelle.

Des professeurs unilingues ou des professeurs de français dont la langue était trop difforme tant par sa structure que par une mauvaise prononciation pour que les jeunes immigrants franco-américains puissent la comprendre disaient à leurs élèves qu'ils parlaient "un français inculte", qu'ils avaient "un accent canadien", qu'ils devraient apprendre "le français de Paris", que le français qu'ils apprenaient à l'école paroissiale était inférieur à celui qu'on enseignait à l'école publique. Certaines institutrices enlevaient des points à un jeune qui avait changé d'école et qui se servait d'une règle de grammaire trop avancée parce que "la classe n'avait pas encore étudié cette règle" ou parce qu'elles ne la connaissaient même pas.

Jeffrey W. Kobrick de Harvard a décrit ce "mépris à peine voilé de la langue d'un enfant (comme) faisant partie d'un plus grand dédain pour l'enfant lui-même et pour la culture qu'il représente." Cette attitude de la part des professeurs, que les traditions franco-américaines portaient à respecter

et à obéir, a créé chez certains enfants un profond sentiment d'auto-dépréciation, voire même la haine de soi. Cette attitude a créé des tensions imprévisibles dans certaines familles; elle a aliéné certains jeunes. Elle en a poussé d'autres à rejeter leur langue, à abandonner leur groupe ethnique, à changer leur nom, à chercher à recommencer une vie nouvelle ailleurs pour poursuivre plus tard cette hantise de l'identification ethnique qui amène avec elle une plus grande anxiété.

L'étudiant franco-américain ne parle pas plus "le français de Paris" que ne le parlent les Français de Marseilles, de Châteaulin ou de Montbéliard en France. Le français de la Belgique, du Sénégal ou de l'Algérie a ses particularités mais ce sont ces pays qui ont donné au monde les Maeterlinck, les Senghor et les Camus. Tous les sons que l'on entend dans le parler franco-américain se reproduisent en quelque part en France à tous les jours. Un professeur américain qui ne comprendrait pas certains régionalismes locaux devraient chercher à les connaître avant de rendre un étudiant mal à l'aise. Par contre, un professeur qui ne corrigerait pas les erreurs de structure ou le vocabulaire de ses élèves franco-américains sous prétexte d'avoir l'esprit large rendrait un mauvais service à ces étudiants. Un professeur habile acceptera certaines nuances; il respectera le plan culturel de ses élèves et il cherchera à les rendre fiers de leur langue et de leur culture.

Ce n'est pas prétendre faire de l'élitisme que de châtier sa langue: cela est absolument nécessaire si l'on veut communiquer avec les autres. Un étudiant d'origine ethnique ne doit pas excuser un parler fautif sous prétexte de dire comme Anthony Burgess: "Ameringlish isn't Britglish", pas plus qu'un professeur doit viser à "l'américanisation" de ses élèves au prix de l'ethnocide.

Pour ceux qui sont portés à remplacer "les valeurs ethniques" par notre "supériorité" américaine, il ne serait pas mauvais de se rappeler qu'un agent de police de la Floride affirmait que la criminalité juvénile chez les Cubains est en augmentation directement proportionnelle à "l'américanisation" des parents. Il ajoute que "c'est là un aspect de notre culture que nous voudrions bien les voir ne pas assimiler." On a fait des observations semblables pour les Asiatiques de Los Angeles et pour les Chicanos du Texas. Il est donc évident que les liens traditionnels de la famille jouent un rôle

prépondérant dans la formation de notre personnalité et les parents franco-américains ont maintenu ce point de vue depuis plus d'un siècle.

Les craintes de se voir assimiler ne sont pas nouvelles pour le Franco-américain. Depuis 1911 que certains alarmistes prédisent qu'on ne parlerait plus français d'ici un quart de siècle, soit en Nouvelle-Angleterre soit au Middle West. On a toutefois fait remarquer que, pour survivre, on ne doit pas seulement parler sa langue à l'église ou à l'école, mais qu'il faut la parler dans la famille.

De nombreuses forces externes ont ébréché les défenses du château fort franco-américain. On a dit que des milliers de Franco-américains avaient perdu leur ethnicité parce qu'ils ne parlaient plus français, ou parce qu'ils ne participaient pas aux activités du groupe par crainte d'être reconnus comme des "étrangers". Malgré tout cela, on parle encore français. Et des villes comme Caribou et Madawaska affirment qu'environ cinquante pour-cent de leurs élèves sont de langue française. Toutefois, des sondages indiquent que ces mêmes élèves souffrent actuellement d'un complexe d'infériorité culturelle induit par un "établissement" insensible à leurs besoins.

On cherche maintenant à faire renaître une fierté culturelle chez l'étudiant américain d'origine ethnique. Les textes d'histoire américaine commencent enfin à inclure certaines références se rapportant aux exploits des non-Anglos. Mais il y a beaucoup à faire. On continue d'associer les programmes d'éducation bilingue à ceux qu'on destine "aux pauvres" et ceci froisse les Franco-américains et la majorité des autres groupes ethniques. HEW vient de déclarer, par exemple, que les Italo-américains ne représentent pas une minorité capable de recevoir un octroi pour l'enseignement bilingue. Une telle attitude ne semble pas correspondre à la philosophie ou à l'engagement de poursuivre les données d'un pluralisme culturel exprimées au cours de notre année bicentenaire.

De résister à l'assimilation est tout aussi franco-américain que l'est la tourtière. John Gunther, auteur d'Inside USA, n'a jamais pardonné aux Franco-américains de vouloir maintenir leur culture française. Il les a qualifiés de groupe minoritaire "le plus tenace" et "unique (...) à travers le pays" parce qu'il "tient avec le pire entêtement et la pire obstination

à son propre folklore, à ses traditions et à sa langue." A cette époque où l'on accepte plus facilement ses origines ethniques et où l'on ressent partout un activisme culturel, le Franco-américain accepte à nouveau les responsabilités de son sort. Inhabitué qu'il est de s'apitoyer sur son propre sort ou de s'arrêter à de fausses introspections, il accepte les engagements du moment et il cherche de nouvelles solutions qui l'assureraient de sa place dans ce "rêve américain".

Les Irlando-américains ont donné aux autres groupes ethniques minoritaires aux Etats-Unis un des exemples les plus frappants de vitalité culturelle à la suite des obstacles qu'ils ont eu à surmonter. Comme peuple, ils ont perdu leur langue. Mais ils ont su maintenir une conscience nationale en se rattachant avec ferveur à leur pays d'origine. Chaque année, des centaines de Franco-américains de la Nouvelle-Angleterre partent en lune de miel pour le Québec ou l'Acadie et des milliers s'y rendent comme touristes. Plusieurs étudiants vont passer l'été en France et bon nombre de diplômés donnent une année ou deux de leur vie au service du tiers-monde francophone. Il y a encore des familles du Middle West qui retournent à Montréal ou qui reçoivent leur parenté québécoise chez eux au cours des vacances.

Ainsi, le Franco-américain perpétue en lui ces qualités innées du "voyageur" intrépide qui se trouvait chez lui partout à travers notre continent et qui ne se sentait jamais isolé de la grande famille française de France, de Québec, de Michillimakinac ou de Sainte-Geneviève.

Les Franco-américains se croient presque "autochtones" aux Etats-Unis puisque plusieurs d'entre eux sont de la quatorzième ou de la seizième génération à avoir parcouru ce continent. Certains parmi eux se sont associés d'assez près aux Amérindiens au cours des trois siècles derniers, et d'autres aussi récemment que cette année, tel Babe Mousseau de Burrillville qui est parti enseigner chez les Apaches de San Carlos (Arizona) à leur invitation. Certaines tribus amérindiennes gardent fièrement leur nom français, telles les Nez-Percé, les Gros-Ventre, les Pieds-Noirs et les Brûlés. Même des Amérindiens légendaires comme le fils de Sacagawea, Jean-Baptiste Charbonneau, nous rappellent les liens intimes qui unissaient les Français et les premiers habitants de ce continent.

Pour la plupart, les Franco-américains ont reçu une formation catholique et cela veut dire qu'ils ont appris à accepter la responsabilité personnelle de leurs actions. Jusqu'à présent, et en dépit d'une préparation académique séculière, ce n'est que l'exception qui blâme "la société" pour tous les maux qui nous affligent, un peu à la Rousseau du dix-huitième siècle.

Cela explique en partie pourquoi le Franco-américain réagit avec sévérité devant une autorité injuste, qu'elle soit civile ou religieuse, car il ne considère pas que "le système" soit responsable de ces injustices mais plutôt les personnes qui l'ont créé et qui le maintiennent en vigueur. Par contre, ceci sert parfois à déterminer sa propre agressivité, son apathie ou son comportement psychotique car, lorsque les Franco-américains croient leur groupe menacé injustement, cela engendre parfois un retrait culturel qui engourdit leurs facultés ou qui mine leurs énergies.

Les Franco-américains, comme leurs ancêtres, aiment bien à faire de la philosophie. Les nouveaux chefs laïcs apprennent des vieux sages de leur race, ces prêtres âgés en train de disparaître, que l'optimisme doit rester une des vertus capitales de tout bon chef. Ils apprennent également de ces maîtres du passé que l'intégration à la vie américaine n'impose pas le renoncement à sa langue ou à sa culture. Mais ils savent aussi que plusieurs sociologues de nos jours maintiennent que "le bilinguisme est pour une population l'étape d'une mutation entre deux unilinguismes." Si ce principe s'applique avec assurance aux petits-fils des immigrants, soit que les sociologues doivent faire une révision de leur théorie soit que John Gunther ait trouvé l'exception à cet énoncé car il y a toujours des milliers de Franco-américains qui parlent français dans notre pays.

TRAVAUX

1. Avec l'aide de votre professeur ou d'une personne âgée dans votre ville ou village, pouvez-vous faire la liste de cinq noms venant de trois groupes ethniques différents qu'on aurait changés?

2. Si tous les membres de la classe peuvent faire un sondage, chaque étudiant devrait interviewer deux personnes de chaque génération et nous dire ce qu'elles pensent de changer son nom.

3. Cherchez à rencontrer une personne âgée et demandez-lui de vous raconter si, dans sa jeunesse, elle a souffert à cause de sa langue. Préparez une composition de deux pages que vous pourriez lire en classe.

4. Les jeunes de votre école s'intéressent-ils à parler la langue de leurs ancêtres? Préparez un débat où vous discuterez le pour et le contre de maintenir sa langue.

5. Dans une composition bien organisée, racontez votre pensée la plus profonde et vos convictions personnelles à l'égard de la langue et de la culture pour une personne d'origine ethnique.

6. Dans une conférence-éclair, racontez aux membres de votre classe ce que vous avez pu observer des attitudes culturelles des Franco-américains et comment celles-ci se comparent à celles des autres groupes ethniques que vous connaissez.

7. Préparez une liste de critères qui feraient ressortir les contributions culturelles à la communauté par une personne âgée. Organisez une "journée ethnique" et choisissez un Franco-américain âgé et une personne âgée des autres groupes ethniques qui répondraient à vos critères. Au cours de cette fête ethnique, présentez à chaque gagnant un certificat de distinction pour leurs contributions.

Copyright

Paul P. Chassé

1975

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

PRESSE, RADIO, TELEVISION

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

PRESSE, RADIO, TELEVISION

L'"Establishment" vient finalement de poser un geste en faveur de la presse franco-américaine. Wilfrid Beaulieu, rédacteur-propriétaire du Travailleur, a reçu un doctorat honorifique en Journalisme de l'Université du New Hampshire, l'unique institution publique ou confessionnelle du pays à daigner accorder cet honneur à un écrivain franco-américain de la Nouvelle-Angleterre dont l'oeuvre est d'expression française.

Les journaux franco-américains, comme les sociétés et les paroisses, sont nés partout et à mesure qu'un groupe d'immigrants de langue française s'établissait aux Etats-Unis. Plus de deux cents ont connu le jour d'un bout à l'autre du pays. Le Courrier de Boston a paru en 1789 dès après la Révolution américaine. Le Moniteur de la Louisiane est né à la Nouvelle-Orléans en 1794. La Detroit Gazette a commencé à publier une colonne française en 1817. Les Acadiens qui ont quitté le Maryland pour la Louisiane après la Révolution américaine ont publié la Gazette des Attakapas à Saint-Martinville en 1824. Le Franco-Californien qui est né comme hebdomadaire en 1852 est devenu quotidien trente-quatre ans plus tard. Les immigrants canadiens français avaient leurs propres journaux à Boston, à Burlington, à Chicago et à Détroit avant la Guerre de Sécession.

Il serait bon de noter ici que depuis leur arrivée sur ce continent, les Francophones se sont toujours montrés sympathiques au concept de la multi-ethnicité. Nous savons que les missionnaires avaient rédigé des dictionnaires de langues amérindiennes et qu'ils avaient même traduit des livres français dans ces langues diverses. Mais savions-nous que les Franco-américains avaient publié non seulement des journaux bilingues mais même des journaux trilingues? C'est en Louisiane que l'Abeille de 1827 a pris le nom de L'Abeille, The Bee, La Abeja en 1829. Et c'est à Cleveland que le Journal des Boulangers de 1885 paraissait en français, en anglais et en allemand.

Au dix-neuvième siècle, le premier journal à paraître en français en Nouvelle-Angleterre est le Patriote de Burlington en 1838. Les deux fondateurs s'appelaient Ludger Duvernay, qui avait fondé la Société Saint-Jean-Baptiste à Montréal en 1834, et Georges-Etienne Cartier, qui devait devenir un des Pères de la Confédération canadienne en 1867. Au Middle West, ce sont

Edouard-N. Lacroix et M.-A. Gérardin qui, la même année, ont fondé l'Ami de la Jeunesse à Détroit.

Le fait qu'il y avait des journaux de langue française dans des villes et villages aussi divers et éloignés les uns des autres comme Saint-Paul, Minneapolis, Duluth, Lake Linden, Muskegon, Bay City, Marquette, Bourbonnais, Kankakee et Marinette au Middle West ou Lynn, Salem, Lawrence, Taunton, Norwich, Van Buren et Somersworth, sans mentionner les journaux parus dans tous les grands centres industriels de la Nouvelle-Angleterre, nous permet de constater une réalité irréfutable malgré tout ce que pouvaient prétendre les statistiques gouvernementales de l'époque: les Franco-américains étaient des lecteurs acharnés.

A Woonsocket, Rhode Island, par exemple, où il y avait à peine trois cents familles francophones en 1875, il y avait déjà trois journaux, le Courrier du Rhode Island, le Courrier Canadien et le Réveil. Ces trois journaux paraissaient en même temps, l'année même où l'on fondait la première paroisse franco-américaine de cette ville. De fait, c'est également cette année-là que mademoiselle Virginie Authier a commencé à publier la première revue pour dames à Cohoes, New York, le Journal des Dames. American International College de Springfield, Massachusetts, une institution protestante fondée en 1885 à Lowell "pour l'instruction des Franco-Canadiens de la région", a commencé à publier le Citoyen Franco-Américain en 1891. Ce journal fut distribué à travers la Nouvelle-Angleterre.

Les Franco-américains ne s'intéressaient pas seulement aux faits divers, tels la naissance, le mariage, les succès ou la mort d'un ami ou d'un voisin. Ils aimaient la politique, la poésie et la fiction. Les premiers romans franco-américains ont connu d'abord la popularité du roman-fleuve dans les quotidiens ou les hebdomadaires avant de paraître en volumes.

Des carrières politiques ont dû leur vie ou leur mort à la presse franco-américaine. Les lecteurs n'avaient pas l'esprit de clocher autant qu'on serait porté à croire. Ils s'intéressaient passionnément à la politique locale; les programmes des candidats étaient vantés ou critiqués selon les sympathies démocrates ou républicaines du propriétaire du journal. Ces journaux présentaient les candidats présidentiels à leurs lecteurs avec tellement d'ardeur que Cleveland,

devenu le vingt-deuxième et le vingt-quatrième président des Etats-Unis, a même cru bon de récompenser certains rédacteurs franco-américains par un poste consulaire à l'étranger ou par un poste fédéral au pays, en récompense de leur appui. Il en a été de même pour Harrison, McKinley, Roosevelt et Taft qui néanmoins favorisaient la loi du Civil Service de 1883 tout en permettant quelques exceptions.

La politique canadienne attirait aussi l'attention des Franco-américains, qu'il s'agisse du mouvement d'annexation ou d'un cas d'injustice envers l'Amérindien des prairies ou des relations anglo-françaises en Europe en autant que cela pouvait affecter le Canada et le Québec.

Si un historien se spécialisant en matières ethniques ou sociales désirait préparer un travail sur la vie quotidienne de l'immigrant canadien français, il lui faudrait absolument se documenter à l'aide de ces journaux qui révèlent, à leur manière, chaque nouvelle étape de leur vie aux Etats-Unis. C'est par ces journaux qu'il apprendrait à connaître le courage de ces immigrants francophones, leurs luttes contre les obstacles les plus cruels, leur ténacité, la fidélité à leurs traditions culturelles, la joie de vivre de ce peuple apparenté aux voyageurs qui chantaient en ramant sur le fleuve Saint-Laurent, sur les Grands-Lacs et sur le Mississippi.

Les journaux franco-américains gardaient leurs lecteurs au courant des conditions ouvrières un peu partout. Ils appuyaient les campagnes de naturalisation, ils encourageaient leurs lecteurs à s'acheter une maison, à voter, à présenter leur candidature à un poste quel qu'il soit. Ils se faisaient le porte-parole de leurs lecteurs en demandant un clergé parlant français, des paroisses ethniques, des écoles paroissiales, des bibliothèques, des clubs, des organisations, toutes sortes de sociétés franco-américaines.

Ces journaux ont lutté vigoureusement contre toute pression assimilatrice, civile ou religieuse. En 1881, la presse s'est soulevée contre le colonel Carroll-D. Wright, qui avait calomnié l'ouvrier franco-américain dans son Labor Statistics Report pour le Massachusetts. En 1922, ces mêmes journaux s'en sont pris au Providence Journal pour avoir soutenu le principe inconstitutionnel qui privait les Franco-américains du droit d'enseigner le français dans leurs propres écoles.

De plus, les journaux franco-américains se proclamaient défenseurs de la famille, de l'Eglise, et des traditions culturelles du groupe. Ils défendaient ces valeurs d'un commun accord nonobstant leurs querelles d'occasion. Un aspect intéressant, c'est que ces journaux présentaient à leur public de merveilleux "documentaires". Par exemple, le premier août 1911, sous la direction de Wilfrid-J. Lessard, l'Avenir National a publié un numéro spécial sur l'histoire des établissements industriels dans la métropole franco-américaine qu'était devenue Manchester. On offrait ordinairement ces numéros spéciaux à l'occasion de l'anniversaire d'une paroisse, d'une école, d'une société ou d'un journal... ou pour la fête de Saint-Jean-Baptiste.

C'est en 1875---l'année où Beaugrand a publié le premier roman franco-américain, Jeanne la Fileuse, dans le Républicain de Boston et de Fall River---que les rédacteurs franco-américains se sont réunis la toute première fois pour parler de leurs buts communs. Le premier congrès des journalistes a eu lieu à Worcester à l'automne de 1887; toute la Nouvelle-Angleterre et l'Etat de New York y étaient représentés. On y a créé une association professionnelle et on a choisi Avila Bourbonnière pour éditer et publier le premier Guide français de la Nouvelle-Angleterre, oeuvre que continuerait plus tard Albert-A. Bélanger.

Une des critiques les plus sévères que les jeunes dirigeants franco-américains adressent aux directeurs anglo-saxons des média, c'est qu'il semble y avoir une politique déterminée et débilitante de la part de ces derniers de cacher à leur public les succès des Franco-américains. Ceci paraît d'autant plus étrange qu'on ait pu, au cours de plus de cent ans, écrire largement et négativement sur la vie franco-américaine. Comment se fait-il qu'on ne trouve plus rien à dire d'un groupe ethnique bilingue maintenant devenu le cinquième du pays par sa population? Serait-ce que l'"Establishment" boude tellement le succès d'un groupe minoritaire qu'il préfère ne pas en parler plutôt que de reconnaître ses mérites?

Ce fait, comme celui d'une absence quasi-totale de reporters, de rédacteurs ou de directeurs Franco-américains dans les équipes des grands journaux, souligne la singularité du Boston Transcript qui avait envoyé Yvonne Lemaître à Paris en 1911 comme journaliste attitrée! Même si plusieurs jeunes Franco-américains se spécialisent en journalisme à l'université et se trouvent

bientôt chômeurs, ils ne sont pas les seuls à souffrir de cette forme de discrimination. L'abbé Andrew Greeley, le sociologue, rapportait récemment les plaintes des Polonais-américains du fait que les journaux dénaturent les nouvelles à leur sujet, et que la télévision refuse d'embaucher leurs enfants. Il écrivait dans Psychology Today que "les chefs polonais sont constamment outrés par le fanatisme des média." N'en serait-il pas ainsi pour d'autres groupes ethniques?

Le Woonsocket Call et le Lewiston Sun sont peut-être les deux journaux de la Nouvelle-Angleterre qui donnent le plus de nouvelles franco-américaines à leurs lecteurs. Yankee Magazine vient de publier un hommage aux Franco-américains à l'occasion du bicentenaire. Avec une manchette tricolore, cet article intitulé "Vive la différence" reste unique au sein de la masse de quotidiens, d'hebdomadaires ou de mensuels à paraître en Nouvelle-Angleterre et au Middle West.

Aujourd'hui, Wilfrid Beaulieu est le dernier rédacteur à plein temps et le dernier éditeur professionnel à publier un journal franco-américain au pays, "le dernier des Mohicans français", comme il dit en souriant. Il est le dernier d'une longue liste de polémistes distingués tels Ferdinand Gagnon, Benjamin Lenthier, Jean-Georges LeBoutillier, Godfroy de Tonnancour, J.-L.-K. Laflamme, L.-A Biron, Philippe-Armand Lajoie, Antoine Clément et bien d'autres. L'Union Saint-Jean-Baptiste et l'Association Canado-Américaine ont commencé à microfilmer les collections de journaux ethniques qu'ils ont gardées précieusement dans leurs voûtes depuis des années. Mais peut-être devraient-ils augmenter leurs budgets ou demander des octrois des grandes fondations nationales afin de mener ce projet à bonne fin le plus tôt possible. Sinon, on risque de voir ces vieux journaux fragiles s'effriter. Plus on retarde la préservation des journaux ethniques par l'entremise du micro-film, plus on peut dire que "l'histoire se perd".

Le journalisme électronique n'est pas plus sympathique. Il y a quelques postes de radio dans les grands centres francophones où l'on peut entendre un programme hebdomadaire en français, mais ce sont des programmes pour amuser beaucoup plus que pour informer le public. Les annonceurs se dépêchent de faire le plus possible de réclame commerciale entre deux disques de musique du Québec ou de France. Le professeur Paul-P. Chassé a préparé

trois séries de programmes télévisés en français, l'Heure fauve, aux studios du New Hampshire Network, grâce à des octrois de la Rockefeller Foundation. Ces programmes ont paru à travers la Nouvelle-Angleterre au cours des années soixante et soixante-dix.

Depuis quelques années le "Maine Public Broadcasting Network" présente un programme appelé "La Machine Magique" visant les écoliers de l'Etat; il projette aussi actuellement sur le petit écran une série appelée "La Bonne Aventure", produite par l'équipe du Projet FACTS (Franco-American Children's Television Series) et destinée aux jeunes enfants de 3 à 7 ans. Son but est d'inspirer un peu de fierté aux très jeunes Franco-américains et de permettre aux enfants des autres groupes ethniques de se renseigner sur la culture de cette minorité. Le poste WCBB du Maine présente un programme sous forme d'interviews intitulé "Fenêtre Ouverte". Paul Paré de Lewiston en est l'animateur. On a pu y entendre récemment Charlotte Michaud, la toute première Franco-américaine à devenir reporter pour un journal de langue anglaise à Lewiston au cours des années trente. La télévision d'Etat au R.I. croit apaiser une population francophone qui représente vingt-cinq pour-cent de la totalité de l'Etat avec sa demi-heure mensuelle intitulée Chez Nos Gens alors qu'on devrait quadrupler ce programme! La "Cable Television" a répété certains de ses programmes sur les Franco-américains au cours d'une série sur les héritages ethniques en Nouvelle-Angleterre. Les téléspectateurs se sont montrés tellement intéressés qu'il faudrait augmenter la série par de nouvelles présentations. PBS de Boston fait paraître de bons films français; on y a aussi préparé un programme spécial sur les Franco-américains pour le bicentenaire. Ce n'est pas beaucoup et on peut se demander si Chicago n'est pas mieux servi que la Nouvelle-Angleterre lorsqu'il s'agit de programmes français à la télévision.

Il faut dire que le journalisme franco-américain tire à sa fin: il ne reste que quatre mensuels et un rapport historique annuel à paraître en français en Nouvelle-Angleterre; il y a un journal et une revue trimestriels, mais les deux sont maintenant bilingues. A New York, le groupement français publie France-Amérique. Les professeurs d'écoles secondaires s'évertuent parfois à faire paraître un petit journal qui ne dure pas très longtemps. La seule chose qui reste à faire pour le Franco-américain, c'est de s'abonner à une publication québécoise ou française ou de se rendre à la bibliothèque municipale où il trouvera rarement un livre, une revue, ou un journal qui

le concerne. C'est ainsi que les jeunes Franco-américains qui ne peuvent pas se payer le luxe d'un tel abonnement venant de l'étranger sont en train de devenir culturellement dépossédés et qu'ils devront bientôt accepter l'interprétation de leur propre culture par l'intermédiaire d'un manuel de classe.

TRAVAUX

1. Que la classe se rende à la bibliothèque municipale ou à celle de l'école pour faire un inventaire de tout ce que vous pouvez trouver sur les Français d'Amérique. Préparez collectivement une bibliographie complète. (Vous pourriez la reproduire pour l'offrir aux bibliothèques locales ou voisines.)

2. Demandez à des personnes âgées et parcourez le voisinage pour voir si vous pouvez dénicher de vieilles collections de journaux ou de livres que vous pourriez apporter à la bibliothèque municipale pour qu'on les y conserve.

3. Choisissez un sujet qui vous intéresse très particulièrement. Que chaque étudiant lise tous les numéros du journal local d'une année ... et faites le recul aussi loin que possible. Dites à la classe ce que vous avez découvert concernant l'attitude des rédacteurs vis-à-vis des immigrants et de leurs descendants minoritaires.

4. Comme travail de groupe, préparez un récit historique de 40 à 50 pages sur les Franco-américains de votre ville ou village. Renseignez-vous auprès des personnes âgées qui peuvent vous donner toutes sortes de détails intéressants sur l'éducation, les sociétés, la politique, et ainsi de suite. S'il est possible de le faire, préparez une édition bilingue pour vos bibliothèques locales ou régionales.

5. Là où cela est possible, invitez un directeur de programme français à la radio ou à la télévision à venir donner une conférence à votre classe.

6. Ecrivez à votre poste de radio préféré ou à un poste de télévision d'Etat et demandez-leur de pouvoir assister à la production d'un de leurs programmes français.

Copyright

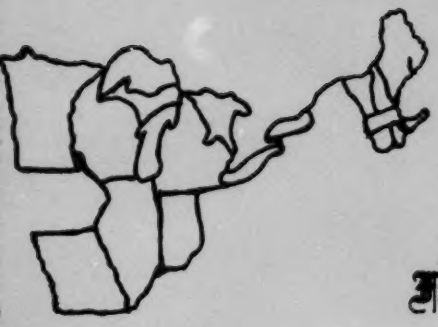
Paul P. Chassé

1975

COMPLETE SET OF ENGLISH UNITS

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

EDUCATION



Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

E D U C A T I O N

A recent episode of the "family" television program Little House on the Prairie featured the fictitious Michael Landon, a young Anglo who suddenly found himself heavily in debt. To the rescue came his loving wife who even harrowed the ground while he worked at odd jobs in the neighborhood and their three affectionate and courageous daughters who also begged to help. Both parents consented to let the ten or eleven year old accept full time employment with a seamstress rather than continue her schooling in order to earn money for the family. The eight year old doubled her home chores after school and even neglected her homework for lack of writing paper. And the pre-school daughter "helped" with the housework. It is no wonder that Michael exclaimed: "What a family! It sure can make a man proud!"

No struggle is worthwhile without a major crisis to overcome: the nasty daughter of the general store proprietor made fun of this poor family and Michael had to console his offended daughter when he returned home from work one day. He tells her that there is nothing to be ashamed of, since "any job is a good job if a man works hard at it." Naturally, this model Anglo family pooled its resources and, as Michael paid off his debt, the reimbursed store owner who was impressed by the family solidarity, observed that Michael was "the richest man in Walnut Grove."

In real life, this Landon of the 1870's could have been a Thivierge, a Soldati, a Polychronis, a Fernandez, a Hildesheim, a Wielkopolski or a Curran of the 1870's and 1880's for Michael's is a story similar to that of many ethnic immigrants in the United States. And, like him, each ethnic must have been proud that everyone in the family contributed something to its welfare and survival. But, if the price was high for Michael's eldest daughter, it was equally costly for many of today's Franco-American grandparents who, in a great many instances, also had to forego a formal education in order to provide their children and grandchildren with the advantages

of the "American way of life." The repercussions of such sacrifices are actually being felt by these elderly.

When University of Maine Professor Madeleine Giguère published statistical data indicating the educational level within "Franco-American cities", it helped create a genuine concern for the elderly of these areas. In another study for New Hampshire, Andrew Stewart who cautioned against "the assumption of causal relationship", stated that "there is a correlation in New Hampshire between school districts with a high percentage of students with French surnames and towns with a high percentage of adults with less than an eighth grade education." University of Rhode Island sociologist Léon Bouvier's findings confirmed those of Giguère and Stewart as he explained the demographic and social characteristics of these communities where the elderly remain in the urban areas and their college-educated offspring move to the suburbs. What stands behind these cold statistics?

History tells us that Champlain's charts of Cape Cod and of the Maine coast are still among "the best" today, that Jesuit missionaries in Canada, Maine, the Middle West, and the Louisiana territory compiled dictionaries of a variety of Indian languages, invented hieroglyphic characters for these languages, established schools among the Indian nations, that Ursuline nuns and dedicated women became pioneer teachers for French, Indian and Black girls throughout the colonies, that Québec had its first college in 1668. History also informs us that, in 1663, for the 1246 French settlers in Canada, the level of illiteracy in Québec was fifty percent lower than that in France... and that the average age of these "colons" was only 20.6 years. But all this seems very remote since it took place about two centuries prior to the beginning of the massive migration from Québec to New England and the Middle West.

It so happens that the year of our country's bicentennial is also the centennial of the first Franco-American parochial schools in New England. At first, the Manchester and Biddeford public schools had agreed to remain open in the summer for young French immigrant children who were taught by

volunteers from within the French community. Later, classes were held in church basements. But every parish wanted to build its own school to provide all of its youngsters with a genuinely bilingual-bicultural education.

After the nuns opened a school in Putnam, Connecticut, in 1875, "French schools" mushroomed everywhere, from New Bedford to Lewiston to Burlington to Waterbury and well beyond that rectangle. By 1910, there were already one hundred and thirty-three Franco-American schools in New England, and this did not include the academies, business institutes, boarding schools or orphanages.

These early schools like those which were opened within succeeding years had as their primary goal the education of a functional American citizen who would be capable of recognizing and accepting his civic responsibilities. But along with this primary objective was that of the transmission of the Franco-American cultural heritage: this implied the faith, the language and the traditions of their forefathers. Classes were held in French for subjects relating to their ethnic heritage while all others were in English. In this manner, a student's day was thoroughly bilingual as the schools maintained their bicultural objectives.

However, this was not accomplished without overcoming incredible obstacles for there were many opponents of ethnically oriented education. Its two outstanding adversaries were the Irish-American hierarchy and the American government itself, be it local, state or federal. In Maine, a hostile bishop not only denied French parents the right to open French schools in certain French communities but he even closed a school in Skowhegan in 1908, sought to disperse French teaching nuns in Biddeford in 1909 and then closed the French orphanage in that city.

The end of World War I did not prove to be a period of reconciliation within our country. While the Daughters of the American Revolution and the National League of Women Voters campaigned strenuously to "Americanize" all these

"foreigners", the New York Times sought to suppress the ethnic press of those "hyphenated Americans" by advocating the refusal of postal privileges to its publishers. Connecticut then tried to pass an "Americanization" bill similar to Nebraska's, and Massachusetts tried to pass a bill limiting all instruction in a foreign language to one hour a day in private as well as in public schools. Vermont, Rhode Island, Michigan, Iowa and Ohio were all having similar difficulties. Franco-Americans, guided by their clergy and lay leaders, vigorously protested such abrogation of their rights. It took five years and the courage of a young Lutheran teacher from Nebraska who defied such an unjust law, for the Supreme Court to declare that it is unconstitutional to prevent teaching in a foreign language in private schools.

As soon as this decision was handed down, parish committees sought to establish additional ethnic schools. But the Irish bishops decided to consolidate these parish schools so as to create a multi-ethnic "regional" school system which would now by that very fact become unilingual and unicultural. This deceitful device met with resentful opposition from many Catholic ethnic groups: many Polish-Americans seceded from the Church and founded their own independent national church; several Franco-Americans were excommunicated and their clergy publicly humiliated.

"Save our Schools" became the rallying cry of thousands upon thousands as they gathered no longer at State Capitols or in Washington but in cities and towns throughout New England to finance legal appeals in civil and religious courts in order to maintain their very costly school system which taught their children the values of their cultural past and how it should be integrated into a functional present and future. Franco-Americans resented the fact that thousands of their children were forced to attend schools where not only would they not be able to learn their own language and become familiar with their own history, but where they would often be punished for daring to speak French in the school yard or where their ethnic background would be labelled as a handicap by their teachers or fellow students. The American hierarchy appears to have been much less tolerant than was the Supreme Court throughout this difficult struggle for ethnic survival through bilingual-bicultural schools.

Nevertheless, nuns, brothers and lay teachers were eventually permitted to continue staffing Franco-American schools throughout the depression years and thereafter in order to prepare future professionals, civic leaders and a responsible laity. However, the years which followed the peace and prosperity enjoyed by our country after World War II were to be succeeded by a difficult period which affected the Franco-American school network in an adverse manner. A random survey of thirty-three parishes in three Massachusetts dioceses indicates that one third of these schools closed between 1956 and 1972 and that there has been a decrease of fifty per cent in student enrollment. Predictions are more dire as the private ethnic parochial school seems to be facing a third and more serious assault brought on by inflation aggravated by the decline in religious vocations.

This is particularly tragic in light of the 1973 Iowa Basic Skills Test administered by the State of Rhode Island which showed the high proficiency level of fourth graders in private schools. It may be even more ironic since the credibility of diplomas issued by these schools is not put in doubt either by educators or by the business community. And it may be that much more disastrous when the same governmental agencies who, fifty years ago, considered many Franco-Americans who could read and write French fluently as official illiterates now declare that our country has "twenty-six million Americans (who) do not understand enough written English to pass a driver's test or fill out a job application" even though some of them hold official American high school or elementary school diplomas.

A project for the future is to see that the Adult Education Act of 1966 provide high school equivalency education and diplomas in French and other languages as well as in Spanish and Portuguese for those elderly who sacrificed their education for the welfare of their children. And, just as these courses should be provided for the elderly, ethnic values should be stressed in cultural units or courses within existing academic structures in order to foster in every American student the pride each one should feel at being the boy or girl, the young man or young woman he or she is.

Activities

1. Try to interview three generations of five families within your community and compare the levels of formal education for each one. If there is a large segment of Franco-Americans in your community, try to make a relative comparative study with other families.

2. Newspapers usually publish lists of elementary, secondary and college graduates each year. As you scan these lists for the years 1926, 1936, 1946, 1956, 1966 and 1976, what are your findings concerning students with French surnames? Or other ethnic groups?

3. Prepare a brief questionnaire that you can use for discussion with a Franco-American and a non-Franco-American who have become professionally successful and see if you can identify their motives, stimulation and/or inspiration for seeking to achieve that particular goal. Inquire into the difficulties foreseen and unforeseen throughout their period of formal academic training. Explain your findings to the class in an oral report.

4. If you used the random sampling of parochial schools as a model, could you prepare a similar chart for all the Franco-American schools of a given county in your state? If you did this as a team, what are your overall findings for your entire state?

5. What can your class do and what will it do to obtain high school equivalency diplomas in French for elderly Franco-Americans of your town, city, or state?

Copyright - Paul-P. Chassé, 1975

RANDOM SAMPLING OF 33 FRANCO-AMERICAN SCHOOLS IN 3 DIOCESES OF MASSACHUSETTS

by

Paul-P. Chassé

#*	1939	1956	1972	DIOCESE
8	815	676	closed 1971	S (Springfield)
14	306	194	closed 1958	W (Worcester)
22	523	230	closed 1969	S
23	711	827	161	W
53	955	693	654	W
66	370	342	291	S
67	1359	941	528	W
71	690	398	closed 1970	W
76	691	456	117	B (Boston)
81	385	350	260	S
82	710	647	366	W
83	515	400	closed 1970	B
93	1178	937	598	B
95	581	183	249	B + increase over 1956
100	458	407	closed 1971	W
104	358	233	290	W
105	260	348	311	S
106	230	47	closed 1959	W
107	809	871	656	B
108	171	181	closed 1969	B
110	590	332	closed 1971	S
112	310	301	190	S
113	234	227	215	B
117	406	355	131	B
120	466	247	220	W
124	748	709	674	S
125	123	145	closed 1968	B
126	100	198	26	B
127	262 (?)	351	246	B
130	160	273	199	B
144	opened '49	195	273	B + increase over 1956
146	opened '56	235	480	B + increase over 1956
151	80	46	closed 1961	B
	15554	14095	7135	

Notes:

* = the chronological order of parishes in the unit on the Church.
Eleven schools were closed = 33%.
Student enrollment decreased by more than 50% between 1956 and 1972.

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

THE FAMILY

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

THE FAMILY

To understand the Franco-American family, it is necessary to go back into history, in fact, to the year 1676 when the King of France (who had imposed obligatory marriage on all inhabitants of New France in 1659) provided an annual income of 300 pounds to all parents having ten or more legitimate children and promised twenty pounds to each of these children the day they would marry. Thus we know that France intended to increase the population of Canada by encouraging large families rather than by promoting immigration.

History is also very helpful in understanding the basic roles of behavior within today's Franco-American family. If we remember that the men were frequently absent from home to perform such tasks as that of clearing the land, of participating in important expeditions, of waging war, or of establishing fur trading posts as far west as the Great Lakes region and the Mississippi River valley, we can practically predict several results.

The role played by the mother increased greatly. She became the central figure of the family and has remained so for three centuries. She was and is still today the heart of the family. In her daily contacts with her children, she gave them constant affection. She taught them how to dress, how to eat, how to survive under very primitive conditions. She showed them good manners and gave them religious principles to follow. As she worked in the home and on the land, so she encouraged the boys and the girls to learn to do both.

The father who was away in the fields or the woods, in distant Indian villages or seeking game returned home with provisions for the family. He was, by French law and culture, the symbol of authority in the family. He was the family disciplinarian who inspired respect and sometimes fear. To the degree the government allowed it, it was his responsibility to make major family decisions, such as where the family would settle and live, whether a child would pursue his/her studies and why, or when and whom the children were to marry.

In adapting to life in North America, women gradually played a more important role in family living. Consequently, families became less patriarchal than in the mother country. Women brought their widowed mothers to live with them or older couples yielded their farms to a married child who would henceforth care for them.

The needs of the times, the distance separating home from farm land or farm from farm taught the teen-ager to mature early, to work responsibly. Sometimes in this process, boys were allowed to join their fathers or uncles on expeditions and girls were allowed to assume some of their mother's responsibilities when she had to be away. We must also take into account that people lived much shorter lives then and that young people fell into a role of responsibility at a very early age.

The family thus became a creator of traditions and parents transmitted these family traditions to their children from generation to generation: hard work and thrift went hand in hand, as did respect for one's parents and for authority, be it civil or religious. Education was important but not always essential, though professional men would educate their sons to replace them.

The family became a universe of its own, with each member feeling an allegiance to all. The dispersion of 18,000 Acadian settlers in 1755 among other British provinces only served to reinforce this need of absolute cohesion. This tragedy awakened the French Canadian's determination to preserve his language and his religion against all external forces. The family identified very strongly with its parish as it became a symbol of resistance and of courage as well as of individual and collective survival.

The fall of Québec in 1759 strengthened this bond between parents and children, between family and parish. After more than two centuries of living in wide open spaces, the French-Canadian family suddenly found itself a stranger on its own continent. This first shock hardly prepared them for the second uprooting: the abrupt change from the quiet freedom of rural living to the aggressive enslavement of cities as the industrial revolution beckoned them to leave their farms in Québec for the factories of New England.

Some families came to the United States together. Others followed an older brother, two older sisters, an uncle perhaps. They came in a trickle as far back as 1763 but in thousands during the Civil War and more thereafter. And with them they brought their cultural values, their family traditions, their concept of what marriage should be: a means of procreation, yes, but also a means of providing security and protection for the young against a hostile world, an institution to develop moral principles, interdependence, and a better understanding of what love is. Physical love was usually very discreet though the French had always been accustomed to kissing, embracing or shaking hands.

For the newly arrived immigrant family, love implied personal sacrifice for the welfare of all. In practice, it often meant sharing a small apartment with eight or nine others, a room with three or four people. It may have been inconvenient by today's standards, but it provided for greater closeness within the family, a more intimate sharing of one's hopes and desires, joys or sorrows, accomplishments or disappointments.

This love and sharing spawned greater mutual respect for each one's individuality, a division of chores, a guarantee against isolation and loneliness, an interdependency which helped resolve many family problems through group decisions at mealtime after a hard day's work or on Sunday afternoons when families and friends gathered to enjoy each other's company. Group norms were most frequently established at church or in the home.

If unemployment and low salaries, poor working and living conditions, ethnic conflicts and an aggressive policy of assimilation failed to destroy the stability of the Franco-American family, World War II brought about the first significant changes. With many children in the service throughout the country and many of them eventually marrying outside their ethnic group, values changed accordingly within the families affected. Family traditions were modified, language fluency decreased and the cohesiveness of the family diminished with the sons or daughters moving away.

What the war failed to accomplish, American affluence attempted, but with only moderate success. If the most depressing reality of the PBS series "An American Family" is recorded as the "communication brownout" afflicting the entire family, such is not the case in the Franco-American family. In fact, it is not rare for someone to state that he has learned more psychology from his mother at home than from textbooks. It may be this strong desire the French have for individual freedom and expression, but Franco-American parents have almost instinctively been able to recognize the variety of characters in their children and they still try to develop socially desirable traits without stereotyping their children into one mold. One has only to read Kérouac's THE TOWN AND THE CITY to see how Madame Martin allowed for individual differences stretching from the truck driver to the ivy league intellectual among her eight children.

The parents' sense of adaptability and their flexibility in rapidly changing circumstances are as strong as their teachings on individual and group discipline, personal responsibility for one's actions and moral obligations to the family and to the community and the state. It is an affective bond that links parents and children together, even when there is disagreement or even separation.

The Franco-American family is, like many others, struggling to survive against all the encroachments of modern society. Of certain traditional values, the most difficult to maintain is probably that of the individual sacrificing himself or herself for the family (the "blood is thicker than water" motto) rather than yielding to the contemporary urge to achieve economic independence and to desert the family as soon as one can, for whatever reason.

Affluence within our industrialized society has brought about a deeper undermining of the Franco-American family than was expected. The Franco-American family is rapidly losing its tribal qualities. Though one can still rarely but occasionally find three and four, and even five generations under the same roof, grandparents or elderly parents are soon relegated to homes for the aged. Frequent family gatherings are scarce and are practically

limited to weddings and funerals, and many of these are presently reduced to the barest minimum required to abide by the strictest code of family courtesy.

Fathers are losing ground as authority figures and working mothers have less time to shower affection upon their children who, in turn, tend to marry with less and less consideration for family approval. With the unlimited mobility money and cars give young people, families spend less and less leisure time together and even their vacations apart. Divorce rates among Franco-American families have not yet reached the national scale but they are increasing. Young couples have fewer children and spend even less time with these than their parents spent with them.

While some seek a solution to their problems in material wealth and comfort, many Franco-American teen-agers still try to maintain some family traditions: many attend school or college, work at part-time jobs, and try to help with chores at home. And those who try to maintain communication lines open with their parents have mostly found the effort rewarding.

By and large, Franco-American parents still believe that their children will preserve their cultural heritage though it will be modified. After all, did they not somewhat alter many traditions they inherited from their own parents and doesn't each generation? And if they have forgotten many a French or Canadian song that was centuries old, might not sons or daughters prefer a toast in English rather than in French at their wedding?

Franco-American parents sometimes appear to be stern and severe; yet they can be most joyful, tolerant and understanding. They avoid the stereotype which states that children are constantly in a state of rebellion. And their children sense this and do not consider them exclusively as agents of repression. Within their family traditions, both prefer compromise and democracy to anarchy and loneliness.

Attempts are constantly made to bridge the gaps between each and every member of the family because the Franco-American is still fundamentally a person easily moved by love and affection, by sincerity and integrity, by reciprocity and stability, by idealism and freedom, regardless of age or generation. That is why the cultural heritage of the Franco-American is not truly threatened. It is merely being revitalized as it is re-evaluated in the light of new demands, additional pressures and undying commitments in our pursuit of happiness.

PROJECTS

1- Prepare a psychohistory of your grandparents or of an older Franco-American by asking four or five of their friends to give you information about them when they were young people. If you prefer to use a tape recorder, you may do so.

2- Prepare a genealogigal tree and see how many generations in your family you can trace. Try to include supplementary information on your aunts and uncles and their families for a more complete picture.

3- Interview ten families in your neighborhood to inquire as to how many sons and daughters in the 13 to 19 year old bracket do some kind of work with their father or mother respectively. What are their ages, what work is involved, why do they do it, and how many hours a week do they spend at it?

4- Check your local papers for the County Superior Court reports on divorces in the last ten years and report on the general yearly increase and the percentages of each ethnic group.

5- Ask Franco-American grandparents what family traditions they would like to have their grandchildren uphold; then ask Franco-American parents the same question and report your findings to the class.

Copyright - Paul P. Chassé, 1975

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

ARTS AND LITERATURE

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.,
Project Coordinator

ARTS AND LITERATURE

The world of fine arts and literature has been a part of Franco-American culture since the arrival of French Canadian immigrants in the United States. Not all Americans attend the opera or poetry readings nor do all Americans equate the painting of a can of soup on a canvas to a work of art. So it is with Franco-Americans.

It is noteworthy, however, that though Franco-Americans were economically disadvantaged for more than a century...and many still are, they were not "culturally deprived". Great credit for this is due, once again, to their churches and schools, to their press and their societies.

For example, thousands upon thousands were never enrolled in "music appreciation courses", yet, on religious holidays as well as on special occasions like anniversaries or parish gatherings, early generations of Franco-Americans attended Masses or Requiems by such a variety of great masters as Bach, Berlioz, Charpentier, Des Prés, Franck, Gounod, Haydn, Liszt, Mozart, Palestrina, Rossini, Schubert, Verdi and Vivaldi.

Parish halls throughout New England were filled to overflowing, usually for three nights in a row, to attend operas, operettas, concerts, seventeenth century tragedies or comedies, traditional folklore singing, dancing and story-telling, oratorical debates, lectures on as broad a spectrum of topics as can be imagined. And, for lack of space, many a parish was forced to rent a local theater or a town or city hall to accommodate its audiences. And even today, the Woonsocket annual "Soirée canadienne" is sold out weeks in advance.

Though most names are lost in the shuffle of history, it is from this very context of a culturally inclined minority that several reputations have survived. In the field of music, we all know the magic voice of Robert Goulet, or that of Rudy Vallée who, to this day, never signs his name without adding the "accent aigu."

Some of us still remember that extraordinary baritone, Conrad Thibault, who charmed radio audiences for years on such programs as Show Boat, Firestone Hour, RCA Victor Show, Carnegie Hall, and the American Hour. Others may recall Emile Côté who sang with Jessica Dragonnette, or with Jane Froman on NBC, or with Paul Whiteman's orchestra.

Some who may be aware of Bernard Piché's 200 radio concerts in the Middle West and in New England may not know that he won the Médaille d'Or and the Grand Prix d'Europe for his versatility at the piano and the organ. And who remembers that Chambord Giguère, the master violinist of his day, had won the first prize of the Conservatoire de Bruxelles in 1901. Or that Camille Girouard was called "the Ezio Pinza of New England" even by the most severe critics.

As we appreciate the talents of C. Alexander Peloquin, the contemporary composer and choir director, so should we call to mind some of his exceptionally gifted predecessors such as Rodolphe Pépin, Ernest Philier and Alfred Plante who composed a variety of Masses and motets, rhapsodies and pots-pourris, or Adélard Harpin who directed the Philharmonic Choral Society (with nearly 500 voices) and gave concerts with the Boston Symphony Orchestra. All these men emerge as a tribute to the numerous humble Franco-American church organists and choir directors throughout New England who endeavored, and still do, to create beauty about them for a constantly appreciative audience.

We recall with pride that the Canadian National Anthem, O CANADA, was composed by Calixa Lavallée who had served with the Rhode Island 4th Regiment during the Civil War prior to becoming the director of the Grand Opera House in New York City and then returning to Lowell until his death. It is with equal pride that we repeat the Cinderella-like tale of the humble little Emma Lajeunesse who later took the stage name of Albani before embarking upon a singing career that was to bring her to almost every court of Europe, even to that of Persia. Liszt, Brahms, Dvořák and Gounod were among her most devoted admirers and, when Queen Victoria died in 1901, it was King Edward VII who personally asked Albani (who had married the owner of Covent Garden and was living in London) to sing at the Queen's funeral.

The theater is also replete with names and success stories. Who can forget the youthful Marc Fréchette (Zabriskie Point) who could have become the Franco-American James Dean, or Frank Fontaine, the CBS actor who was a feature atrraction at the Copacabana, and the Mocambo before becoming an MGM star. Or the local Painchauds in Maine or the Pincinces in RI. And again, the headlines lead to yet another young woman, this one from Holyoke, Eva Tanguay, who rose to the summit of stardom, played the leading role in the Ziegfeld Follies of 1909, became one of the highest paid actresses in America by 1913 and died a millionaire. In the past century, hundreds of religious and laypersons

coached, rehearsed and directed thousands of young Franco-American students and taught them to sing, to act, to dance, to entertain, and to play musical instruments. Such is one aspect of the cultural background of this minority group.

If painting seems to have been more neglected, let us remember that "art" generally did not share equally with the three R's in the elementary and secondary public school curricula of the times either. Yet, such men as Lucien Gosselin of Manchester won the first prize in Paris at the 1915 Salon des Artistes Français and Gérard Doyon, also of Manchester, won wide acclaim with his 1951 exposition in Paris. Still, there are dozens of virtually unknown Ida Crofts whose paintings and other art works are known only at the local level. The outstanding Franco-American artist, however, remains Lorenzo de Nevers of Central Falls who is best known for his portraits: King Alfonso XIII, F.D.R., Thomas E. Dewey, etc. What is little realized is the quality of his work as it is revealed in this anecdote about his portrait of King Albert of Belgium which he had sold for some $350. only to learn that it was later purchased at auction for $310,000.

Crafts, expecially needlework of all sorts have always played a prominent role in the societal living of Franco-American women. There are countless instances of women who gathered together to hook attractive rugs or to quilt bedspreads. And most Franco-American parishes have sponsored, at one time or another, a fair or an exhibition featuring the knitting, quilting, crocheting, embroidery, petit point, etc. of their women members. Men, on the other hand, seem to have been less involved in handicraft. Yet, many national magazines and the New York Times have praised Greenville (N.H.)'s Henri Vaillancourt for "his obsession with building birch-bark canoes", painstakingly fashioned in the same way they were built by the Indians centuries ago.

In the field of literature, unquestionably the most exciting national figure remains Lowell's Jack Kerouac, better known as the Father of the Beat Generation, and certainly one of the most influential forces affecting youthful behavioral patterns today. And this young Franco-American, whose sun is still rising despite his death in 1969, spoke French before he learned to speak English at the age of six and still "had an accent" while in high school. His first novel, The Town and the City, is set in northeastern Massachusetts.

Everyone knows Grace Metalious, as the author of the "succès à scandale" television series Peyton Place but who knows that the author of No Adam in Eden was a de Repentigny from Manchester prior to her marriage? Paul Theroux (The Great Railway Bazaar, chosen one of the ten best books of 1975 by the editors of the New York Times Book Review), does not hesitate to say that his grandfather was a millworker in Nashua, and Will Durant, the indomitable author of the monumental Story of Civilization, was a little Franco-American boy from North Adams (Mass.) who spoke only French up to the age of 11.

Robert Fontaine, the author of the novel and Broadway play, The Happy Time, is from Marlboro. He had also written some 300 short stories and radio sketches for NBC before becoming a staff writer for Columbia Pictures. And it was Emile Gauvreau, later the author of My Last Million Readers and What So Proudly We Hailed, who, at 30, was already the editor of the Hartford-Courant, and who founded the first radio station (WDAK) in the country to be linked to a newspaper. This was in 1922 and he was 31.

Most Franco-American authors wrote in French prior to World War II. The majority of these novels describe the vicissitudes of emigrant life in America. Camille Lessard-Bissonnette's 1936 novel Canuck had much success in light of the fact that this was the first overt act of cultural rebellion in that the title was intended to ridicule the ethnic epithet flaunted at "French Canadians" in New England for decades.

On the other hand, some novelists published in English, such as Michigan's Viviane Lajeunesse-Parsons whose Lucien was on the best seller list for weeks and warranted three reprints within three months, and whose Not Without Honor was highly successful, and Massachusetts' Jacques Ducharme whose Delusson Family and Shadows of the Trees reflect Franco-American life in New England, as do Robert Cormier's Now and at the Hour and Take Me Where the Good Times Are, or As I Live and Die by Gertrude Côté of Maine, or Mill Village by Albéric Archambault of R.I.

Poets fared better and nearly all wrote almost exclusively in French. Yet, the first collection of Franco-American verse, Fleurs du Printemps (1892), by Anna-Marie Duval-Thibault included poems in both languages. Joseph H. Roy most closely aligned himself to the Symbolists while Joseph A. Girouard and Georges Boucher can be classified as romantic poets. Henri d'Arles' poetic prose is as delicate as Alençon lace while Aristide Magnan thunders about in true Voltairian fashion. Louis Dantin, perhaps the dominant figure in our literary circles, brought a certain exotic flavor to his verse while Rosaire Dion-Lévesque is unquestionably the French poet-laureate of New England. Rodolphe Louis Hébert retains a classical

approach to contemporary imagery. The modern cadences of Claire Quintal's poems accentuate her incisive psychological insights while Paul P. Chassé's introspective aloofness and philosophical gleanings have been called wistful and symbolistic.

There is today a growing number of young men and women pursuing the Muses. Though they realize the universality of Beauty and Truth, they are becoming aware of their ethnicity and they seek to incorporate it within their art. Thus, a budding poet will eulogize a young Franco-American whose drug-related death might reflect an attempt to sever his ethnic ties, a youthful organist will insist upon including French carols in his Christmas concert, and a young painter will consider it essential to make a pilgrimage to Québec to seek background traditional ethnic inspiration. And our nation continues to grow culturally as it accepts and appreciates these various contributions to our national heritage.

ACTIVITIES

1- Scan the local papers for reviews of plays, concerts, and/or other cultural events by Franco-Americans within your community and:
   a- Prepare a scrapbook for each decade;
   b- Compare these to similar offerings by other ethnic groups.

2- Prepare a biographical sketch of a local artist.

3- Interview an elderly person (or persons) who participated in cultural activities and seek to record his/her reminiscences for an oral report in class.

4- Invite a local Franco-American artist to give a lecture sponsored by your class.

5- See if you can locate old photos and posters of artistic events for a school or library exhibition.

Copyright 1975
Paul P. Chassé

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

CHURCH

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

THE CHURCH

The Church has always played a dominant role in American society. The Puritans arrived with their Bibles and English settlers established "parishes" before these became towns or were incorporated as cities. Jewish immigrants founded synagogues throughout the country and the Blacks developed their "spirituals" from the religious yearnings they brought with them from Africa. Our native American Indians have always believed in the divinities and have held periodic rites of prayer since time immemorial.

It is not surprising, therefore, that white ethnics have remained faithful to their own religious beliefs and institutions as they immigrated to our country. The Franco American was no different. Quite the contrary, his ancestors brought their priests with them wherever they explored and settled. If the Middle West and the Louisiana-Mississippi River Valley areas are forever linked to such names as Fathers Marquette, Hennepin, Allouez and Gibault and if history is replete with the names of frontier bishops such as Flaget, DuBourg, Bruté and Crétin, New England Franco Americans, too, have inscribed within the records of the religious history of America a host of events and names between that of Cheverus as first Bishop of Boston in 1810 and those of Gelineau and Gendron as Bishops of Providence and Manchester today.

We know that the French of France and of Québec had contacts with the colonists prior to and after the American Revolution. We know that some French Canadians who participated in our struggle for independence were granted tracts of land in recognition of their contributions to our cause and eventually settled within our borders. We know, also, that these French-speaking fellow-citizens travelled within New England and that, either through correspondence or upon visiting relatives, they urged their acquaintances to come South.

We remember that the priests fleeing the French Revolution and arriving in Boston ministered in English and in French to Catholics and Protestants in every New England state in the 1790's. And we know that French Canadians began immigrating at the time of the War of 1812 between the United States and Great Britain, and that there were already several families established as far south as the Woonsocket area by 1814. Several immigrated to the Middle West and to New England after the 1837 uprising. Their number grew considerably during the Civil War and increased even more thereafter.

Since they were ministered to by a non-French clergy in non-French churches, they formed committees and petitioned bishops to grant them both a native clergy and national parishes. As insurmountable as the task was, they succeeded in organizing a network of some 150 national parishes throughout New England; these, of course, did not include the large amount of fellow-immigrants living in less densely populated areas who were forced to belong to some 200 mixed parishes.

And so it was that a new type of parish was allowed to exist for a given time since French parishes, quite like those of their Protestant brethren, had a duly-elected lay governing body which was personally responsible for the financial affairs of the church with the priest having as his major duties that of the spiritual and moral welfare of his flock. Chateaubriand sketched this definition of the French "curé":

> There is a man in each parish who is himself without a family yet belongs to each family; he is the witness to, counselor and administrator of one's most solemn civil acts. Without him one can neither be born nor die for he welcomes us upon leaving our mother's womb and leaves us not until the final day: it is he who blesses our cradle, our marriage and death-bed, and our bier; a man whom children love, respect and fear, whom even strangers call "Father". It is to him that the faithful reveal their innermost secrets and before him that they shed their saddest tears for this man, by the very nature of his position, is a consolator. He serves as an intermediary between the wealthy and the deprived; he sees the rich and the poor come to his door, the one to leave an anonymous offering, the other to receive it without shame. This man is classless yet is part of every caste. Because of his education, his knowledge and the inspiring teachings of his philanthropic faith he belongs to the loftiest. This man is the local parish priest.

This, of course, was but one aspect of the curé's personality for those hardy immigrants were much more demanding of their clergy than this description romantically implies. In most cases, they had to be strong, sturdy, healthy men capable of riding horseback from one mission to another, sometimes fasting for hours while galloping some 20 to 30 miles away to assure a second group of hearing Mass on a given holy day.

Better still, they were all the more loved by the men, respected by the women, and admired by the children when they removed their cassocks, picked up a hammer or a paint brush, and joined forces with these exhausted laborers who, after a day's work, would donate their time to work at the construction of their parish church, rectory, school, convent or social center. Such was the stuff French Canadian pioneer priests were made of during those incredible years of mass immigration.

The "curé" was considered a sage and his office hours were commensurate with the needs of his people: twenty-four hours a day, for his home was not merely a residence for the clergy, it was practically the annex to the town or city hall

since one and all would flock to the rectory seeking information on everything: the procedures to follow to become naturalized American citizens, career orientation, medical advice, marriage counseling, the risks and advantages of purchasing a home and/or of subsidizing their children's college education.

Today, most of these services are available from a variety of federal, state or local agencies. Consequently, the priest's role has been somewhat reduced and his obligations center more upon "activities" and "social involvement" which consume much of his time at committee, board or group meetings, seminars or workshops more so than was the case with his predecessors.

In the course of their stormy struggle for ethnic religious survival, Franco Americans suffered in many instances untold mental and moral anguish due to numerous pressures brought against them by the presiding clergy: these went so far as refusing to baptize their children, to allow them to attend Mass inside non-French churches, to give them the Sacraments or to bury their dead; the uncompromising stand against allowing them to hear the Word of God preached in French; the segregation imposed upon them whereby if permitted to receive Communion, they had to wait in line and be served last; French priests being censured for having preached in French and laymen excommunicated for having attended their Mass; all of these humiliations were no less known to the Franco Americans of New England than to the Black Catholics of the South.

These---and others---served as background for two major crises which were eventually to test the souls of men as seriously as had the Civil War. The first occurred in the spring of 1911 when Maine Franco American parishioners rejected Bishop Walsh's Corporate Sole System granting ownership to the Bishop of any and all the Catholic property within his diocese. When they contested his legal rights (not the dogmas of faith) in a civil court of law, he censured them and deprived them of their religious rights. Rome reacted almost indifferently since the American episcopate was divided on this issue which, half a century later, Cardinal Cushing would declare financially unsound.

The imperfect solution of this case was eventually to resurface as an even more scatheful confrontation in Rhode Island in 1923 when, without having the courage to condemn the racist Peck Educational Bill of 1923 which deprived the state's Franco Americans of their constitutional rights to use French within their own schools, Bishop Hickey announced a three-year fund raising drive which amounted to a one million dollar levy on parishes for the support of diocesan institutions which would provide little, if any, services to their Franco American contributors. Worse, the Bishop even penalized parishes and clergymen for not subscribing the

allotted amounts by removing the balance from the parish treasury, thereby dispossessing them of their own means of personal and collective survival.

No episcopal dictum had as yet occasioned such a universal outburst of outrage and protestation throughout New England. Committees were formed in every state and the Sentinelle published its first issue on April 4, 1924. As it condemned the bishop's uncompromising demands, as it launched violent appeals to the Apostolic Delegation, as it sought a solution in the courts and as it had final recourse to Rome, apprehensive local bishops imposed new restrictions upon their faithful, excommunicated some, punished and exiled their clergy and rejected many Franco American candidates to Holy Orders. The Sentinelle was crushed and Christian charity far from prevailed in the unsavory solutions which brought to a close this period of "agitation" which was immediately followed by the Depression.

Though the times were trying, the Thirties continued as a prolongation of enthusiastic zeal within Franco American parishes when compassionate priests wishing to minimize the pressures of unemployment organized all kinds of inexpensive clubs and activities to encourage young and old alike physically (sports), culturally (plays, concerts,etc.), educationally (contests, scholarships, films, lectures), and spiritually (parish retreats for different age groups, special day-long or three-day devotions, etc.). And throughout the war years of the early Forties which represented either the separation from or the loss of loved ones, Franco Americans remained deeply attached to their Church and to their clergy.

And if the upheavals within American society, the numerous marriages with members of other ethnic groups, the decreasing number of unilingual Franco American elderly, the scarcity of religious or priestly vocations and the recent rash of schools having to close have left their mark on Franco American parishes as well as upon all others in the country, Cardinal Humberto Medeiros, the Archbishop of Boston, could, as recently as 1974, pay homage to the tenacity, strength and dedication of the Franco American citizen and parishioner by stating unequivocally that, despite discrimination and injustices of all kinds from a variety of sources, "the Franco Americans contributed more than any other ethnic group in establishing and maintaining the Church in New England." In acknowledging the importance of this statement, Rome recently appointed Msgr. Amédée Proulx as Maine's auxiliary bishop, the first Franco American to be elevated to the episcopacy for the Diocese of Portland whose Catholic population has always been approximately two-thirds Franco American.

ACTIVITIES

1. Draw a map of your state and locate the various Franco American parishes therein.

2. What is the relationship between the industrial development of the cities and towns of your state and the presence of French parishes therein?

3. How would you go about planning a parish's 50th or 100th anniversary?

4. Prepare a brief biographical sketch of one of the founders of a neighboring parish.

5. From newspaper articles of that period, could you give an oral description of the events surrounding the establishment of one of these parishes?

6. From an interview with 2 or 3 older members of a parish, can you relate to the class a few anecdotes of parish life some 50 or so years ago?

7. Can you list those parishes in the Middle West which were French in origin? How have these evolved?

CHRONOLOGICAL LIST OF FRANCO AMERICAN PARISHES IN NEW ENGLAND

by

TABLEAU CHRONOLIGIQUE DES PAROISSES FRANCO-AMERICAINES EN NOUVELLE-ANGLETERRE

par

Paul P. Chassé

	Date	Name - Nom	City-Ville	Diocese-Diocèse
1	1827	Sainte Luce	Frenchville	Portland
2	1832	Saint Bruno	Van Buren	Portland
3	1851	Saint Joseph	Burlington	Burlington
4	1856	Nativité de la Sainte Vierge	Swanton	Burlington
5	1858	Notre Dame des Victoires	St. Johnsbury	Burlington
6	1867	Notre Dame de la Pitié	Pittsfield	Springfield
7	1868	Saint Joseph	Lowell	Boston
8		Précieux-Sang	Holyoke	Springfield
9	1869	Sacré-Coeur de Jésus	East Rutland	Burlington
10		Saint Coeur de Marie	West Rutland	Burlington
11		Sainte Anne	Fall River	Fall River
12		Notre Dame du Bon Conseil	West Boylston	Worcester
13		Saint François de Sales	Waterville	Portland
14	1870	Notre Dame des Canadiens	Worcester	Worcester
15		Sacré-Coeur	Webster	Worcester
16		Saints Pierre et Paul	Lewiston	Portland
17		Sainte Marie	Marlboro	Boston
18		Sainte Anne	Lawrence	Boston
19		Saint David	Madawaska	Portland
20	1871	Saint Louis de Gonzague	Nashua	Manchester
21		Saint Augustin	Manchester	Manchester
22		Notre Dame du Sacré-Coeur	North Adams	Springfield
23	1872	Notre Dame de Southbridge	Southbridge	Worcester
24		Saint Amédée	Alburg	Burlington
25		Saints Anges Gardiens	St. Albans	Burlington
26		Saint Joseph	Biddeford	Portland
27		Sacré-Coeur	New Bedford	Fall River
28		Saint Jacques	Manville	Providence
29		Sainte Marie de la Visitation	Putnam	Hartford
30		Saint Joseph	Haverhill	Boston
31		Saint François-Xavier	Winooski	Burlington
32	1873	L'Etoile de la Mer	Narragansett	Providence
33		Saint Jean-Baptiste	Suncook	Manchester
34		Saint Joseph	Springfield	Springfield
35		Saint Louis	Indian Orchard	Springfield
36		Notre Dame du Sacré-Coeur	Central Falls	Providence
37		Saint Jean-Baptiste	West Warwick	Providence
38	1874	Notre Dame de Lourdes	Fall River	Fall River
39	1875	Précieux Sang	Woonsocket	Providence
40	1877	Saint Jean-Baptiste	Warren	Providence

41	1878	Saint Joseph	Salem	Boston
42	1879	Saint Hyacinthe	Westbrook	Portland
43	1880	Saint Joseph	Old Town	Portland
44		Notre Dame des Victoires	Boston	Boston
45		Sainte Marie	Manchester	Manchester
46		Saint Charles Borrommée	Providence	Providence
47		Saint Laurent	Meriden	Hartford
48	1882	Saint Martin de Tours	Somersworth	Manchester
49	1883	Saint Rosaire	Rochester	Manchester
50	1884	Notre Dame des Sept-Douleurs	Adams	Springfield
51		Sainte Anne	Turner's Falls	Springfield
52		Sainte Anne	Waterbury	Hartford
53		Saint Rosaire	Gardner	Worcester
54		Notre Dame de l'Assomption	Millbury	Worcester
55	1886	Saint Joseph	North Grosvernordale	Norwich
56		Sainte Marie	Putnam	Norwich
57		Saint Mathieu	Fall River	Fall River
58		Sacré-Coeur	Taftville	Norwich
59		Immaculée-Conception	Fitchburg	Worcester
60	1887	Saint Jean-Baptiste	Lynn	Boston
61		Sainte Marie	Spencer	Worcester
62	1888	Saint Augustin	Augusta	Portland
63	1889	Sainte Anne	Hartford	Hartford
64		Saint Louis	New Haven	Hartford
65	1890	Saint Georges	Manchester	Manchester
66		Notre Dame du Perpétuel-Secours	Holyoke	Springfield
67		Saint Joseph	Fitchburg	Worcester
68		Saint Jean-Baptiste	Pawtucket	Providence
69		Sainte Anne	Woonsocket	Providence
70		Saint Hyacinthe	New Bedford	Fall River
71	1891	Saint Joseph	Worcester	Worcester
72		Sacré-Coeur	Laconia	Manchester
73		Sacré-Coeur	Brockton	Boston
74		Coeur Immaculé de Marie	Fairfield	Portland
75	1892	Sacré-Coeur	Concord	Manchester
76		Notre Dame de la Pitié	Cambridge	Boston
77		Saint Dominique (1901=Saint Sacrement)	Fall River	Fall River
78		Saint Ignace	Sanford	Portland
79	1893	Saint Antoine	Bridgeport	Bridgeport
80		Saint Charles Borrommée	Dover	Manchester
81		Saint Georges	Chicopee Falls	Springfield
82		Saint Nom-de-Jésus	Worcester	Worcester
83	1894	Saint Joseph	Waltham	Boston
84		Saint André	Biddeford	Portlnad
85	1895	Notre Dame de la Consolation	Pawtucket	Providence
86		Saint Antoine	New Bedford	Fall River
87	1896	Notre Dame du Perpétuel-Secours	Phoenix	Providence
88	1899	Saint Antoine de Padoue	Manchester	Manchester
89		Saint Roch	Fall River	Fall River
90	1901	Saint Louis	Auburn	Portland
91		Saints Jean & Athanase	Rumford	Portland
92	1902	Sainte Anne	Salem	Boston
93		Saint Louis de France	Lowell	Boston
94		Saint Louis de Gonzague	Newburyport	Boston
95		Sacré-Coeur	Amesbury	Boston
96	1903	Sainte Famille	Woonsocket	Providence
97		Saint Louis de Gonzague	Woonsocket	Providence
98		Saint Antoine	Burlington	Burlington

99		Sainte Marie	Willimantic	Hartford
100		Saint François d'Assise	Fitchburg	Worcester
101	1904	Saint Jacques	Taunton	Fall River
102		Sacré-Coeur	North Attleboro	Fall River
103		Notre Dame de Lourdes	Providence	Providence
104		Bon Pasteur	Linwood	Worcester
105		Saint Jean-Baptiste	Ludlow	Springfield
106		Saint Antoine	Worcester	Worcester
107	1905	Sacré-Coeur	Lawrence	Boston
108		Saint Antoine de Padoue	Shirley	Boston
109		Saint Joseph	Attleboro	Fall River
110		Immaculée Conception	Holyoke	Springfield
111	1906	Saint Mathieu	Central Falls	Providence
112		Notre Dame du Bon Secours	Easthampton	Springfield
113	1907	Notre Dame de l'Assomption	Chelsea	Boston
114		Sainte Anne	Bristol	Hartford
115		Sainte Marie	Lewiston	Portland
116		Saint Louis de France	Springfield	Springfield
117		Notre Dame de Lourdes	Lowell	Boston
118		Sainte Anne	New Bedford	Fall River
119		Notre Dame du Rosaire	New Bedford	Fall River
120	1908	Sacré-Coeur	Southbridge	Worcester
121		Saint Thomas d'Aquin	Springfield	Springfield
122	1909	L'Enfant-Jésus	Nashua	Manchester
123		Notre Dame des Victoires	Woonsocket	Providence
124		Sainte Rose de Lima	Aldenville	Springfield
125		Saint Joseph	Everett	Boston
126		Saint Stanislaus	Ipswich	Boston
127		Notre Dame du Mont Carmel	Methuen	Boston
128		Saint Joseph	New Bedford	Fall River
129		Sainte Cécile	Pawtucket	Providence
130	1911	Saint Jean l'Evangéliste	Newton	Boston
131		Sacré-Coeur de Jésus	Manchester	Manchester
132		Notre Dame	Waterville	Portland
133	1914	Saint Jean-Baptiste	Manchester	Manchester
134		Saint Edmond	Manchester	Manchester
135	1917	Saint Alphonse	Beverly	Boston
136		Saint Ange Gardien	Berlin	Manchester
137	1923	Sainte Jeanne d'Arc	Lowell	Boston
138		Sainte Famille *	Lewiston	Portland
139		Sacré-Coeur *	Auburn	Portland
140		Sainte Famille *	Sanford	Portland
141		Sainte Croix *	Lewiston	Portland
142	1926	Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	Mexico	Portland
143		Saint Jean-Baptiste	Winslow	Portland
144	1927	Sainte Thérèse	Dracut	Boston
145		Le Christ-Roi	Hudson	Boston
146		L'Assomption	Bellingham	Boston
147	1928	Notre Dame de Lourdes	Saco	Portland
148	1929	Saint Joseph	Woonsocket	Providence
149		Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	East Blackstone	Worcester
150		Sainte Jeanne d'Arc	Cumberland	Providence
151	1931	Sainte Marie	Lowell	Boston
152	1934	Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus	Manchester	Manchester
153	1953	Notre Dame, Reine des Martyrs	Woonsocket	Providence
154	1953	Sainte Agathe	Woonsocket	Providence

* Bishop Walsh did not establish these as "national" parishes though they have French clergy and French schools even today.

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

HISTORY

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.,
Project Coordinator

A HISTORY OF THE FRENCH IN AMERICA

A history of the Franco-Americans is truly a history of North America. Its recorded beginnings, which date to the Renaissance, were only a second phase in Europe's contacts with America. Fishermen, all the way from the shores of Normandy to those of the Basque country came to fish off the Canadian and New England coasts for decades before King Francis I sent the Dauphine on its first official reconnaissance journey to America.

We know that it was the same Victor Cousin of Dieppe who had been to India before Vasco da Gama and had visited the coast of Brazil, too, who gave Columbus' pilot, Pinzón, instructions about western sea routes. Even prior to Verrazzano's coming to New England on the Dauphine in 1524, there was a relatively large French settlement some 750 miles east of Québec. Whale-hunting Basque fishermen who could not find their prized quarry in the warm waters of the Bay of Biscay would cross the ocean and summer in Canada way back in the fifteenth century.

Since these men were not seeking a shorter route to Cathay, and since this was a yearly thing for them, they did not record their exploits until Jehan Denys of Honfleur and Gamart of Rouen entered the scene in 1506. Two years later, Captain Thomas Aubert of Dieppe took it upon himself to formalize this state of affairs, commandeered his ship, the Pensée, into a suitable cove and founded the harbor of Brest (in honor of the Breton port) which was soon to mushroom into a city of 200 houses with a year-round population of 1000 which tripled during the fishing season. This port would later appear in Cartier's journals as well as on the major maps of the period (Harlyenne, Cabot, Mercartor, etc.)

The history of the French in America has known four subsequent chapters: that of the explorers, the discoverers, the missionaries, the fur traders, the "coureurs de bois" and early settlers from Québec to Louisiana; that of the role the French played during the American Revolution; that of their contributions to expansion in the Middle West and beyond, through the Rockies and up into Oregon and Washington; and, finally, the great migration of Quebecers to the United States, in the Middle West and especially in New England.

A

It was Jacques Cartier, with his three voyages to Canada, who formally opened the doors of our continent to France. After having explored the Gulf of Saint Lawrence in 1534, he returned the next year to discover Hochelaga. Five years later, he made an unsuccessful attempt at colonization; other expeditions of this kind were also to fail in Florida in 1565.

The real "Founder of New France" was Samuel de Champlain who crossed the Atlantic twenty-nine (29) times between 1600 and 1633. An accomplished seaman, he masterfully charted our New England coast in 1604, 05, 06 during his yearly summer visits to the sachems of Maine and Massachusetts when he would anchor in Saco Bay, Boston Bay, and Plymouth---which he named Port Saint-Louis 15 years before the arrival of the Pilgrims.

It was on July 3, 1608 that Champlain actually founded Québec, and in 1609, that he first came to Vermont where he gave his name to a lake. We soon find him exploring the Ontario region, paddling canoes to Georgian Bay and to Lake Huron in the company of his aide, the boy Etienne Brûlé, portaging to Lake Simcoe, crossing Lake Ontario (which he named Lac Saint-Louis), walking all the way from its shores to Lake Oneida (New York) and returning to Huronia for Christmas 1615 where a Recollet friar who had accompanied him to the New World that very summer and said his first Mass there on August 12th was still waiting for him. At the insistence of their Indian hosts, the entire French party wintered with them and did not return to Québec until the following May.

Meanwhile, the Jesuits who were known for their intellectual endeavors throughout Europe and who had sent two missionaries to Acadia in 1611, were fascinated by the reports they were receiving concerning the Micmacs, the Etchemins and the Abenakis. They accepted an invitation to come to Québec and arrived there in 1625. By 1632, Father Jean de Bréboeuf had translated works in the Huron language and Father Massé in Montagnais. The Jesuits were destined to leave their mark on America. Their Relations probably constitute the most important documentation on the native American of the seventeenth century. In 1634, two Jesuits accompanied Jean Nicolet partway when Champlain sent him as his personal representative to the Indians of Lake Michigan and the Wisconsin River.

In September 1641, Fathers Jogues and Raymbault who were fluent in Algonquin attended the Feast of the Dead and met the Chippewas who invited them to their lands on Lake Superior, and later to visit the Sioux and the Cree. The first priest ever to set foot on Manhattan Island was this same Isaac Jogues who, because of his fluency in Indian languages and his impressive adaptation to Indian customs and traditions, was later sent as the "Ambassador of Peace from New France to the Five Nations of the Iroquois" in May 1646, the same month that he discovered Lake George (New York) which he named Lac Saint-Sacrement five months prior to meeting his death. Several members of his order were to meet a similar fate a short time later.

In what appears to be a relatively more stable period, four (4) Jesuits and forty-six (46) French settlers established a post in Gannetaha (Liverpool, New York) under the direction of M. Dupuis in July 1656. In 1659, the same year that Mgr de Laval arrived in Québec as its first bishop, Pierre-Esprit Radisson and Médart Chouart Des Groseilliers were at Forked River; one year later, Father René Ménard established a mission on Lake Superior. It was in 1661 that the 23 year old King Louis XIV reserved unto himself all the power of his recently deceased Prime Minister Mazarin. This event seems to have favored the insatiable yearnings of the French for the unknown and a new wave of exploratory journeys was soon in the making.

In 1662, Father Ménard explored portions of Lake Superior; in 1663, Radisson and Des Groseilliers who had been in Boston the previous year were now at Hudson's Bay. In 1665, Nicolas Perrot, the "Father of Wisconsin", settled in Green Bay and Father Claude Allouez (who had just discovered the Mississippi River) established a mission (at Ashland, Wisconsin) from where he and Father Claude Dablon circumnavigated Lake Superior and mapped its shores in the course of the next two years. Father Allouez was to spend twenty-four (24) years of his life in Wisconsin, Illinois and Michigan before his death on August 28, 1689.

The year 1668 was filled with activity: while Perrot visited Chicago, Father Jacques Marquette founded Sault Sainte-Marie and André Jolliet arrived there in the company of Jean Péré to make a thorough study of and report on the iron ore deposits in the area for the Intendant Jean Talon. It was on their return trip that Jolliet's party met that of La Salle on Lake Erie.

Réné Robert Cavelier, Sieur de La Salle, who had come to Canada to join his brother Jean, a Sulpician, and had spent three years learning Indian languages, becoming proficient in several dialects, set out with twenty-four (24) men in seven canoes. Among these were the Sulpician Abbés Dollier de Casson and René de Brehant de Galinée, a geographer. Undoubtedly one of the greatest explorers of our country, La Salle crossed Lake Erie from south to north, ascended the Detroit River to Lakes Huron and Michigan before going down the Chicago, Illinois and Wabash Rivers prior to returning to Québec.

In quick succession, Father Allouez explored the Wisconsin River in 1670, the Sieur de Saint Lusson took possession of "the Great Northwest" in 1671 and Fathers Albanel and Saint Simon of the James Bay territory in 1672 for the King of France. Frontenac went to Cataracqui (Windsor, Ontario) and Greysolon DuLhut established his residence among the Sioux in Minnesota in 1673, the same year that Louis Jolliet left Saint Ignace with Marquette to explore the Mississippi as far down as the Arkansas.

In the fall of 1678, La Salle set forth on a journey that was to take him to Lakes Erie, Huron and Michigan before going down the Illinois where he built a fort given the romantic name of Crève-Coeur on January 15, 1680. From there, he sent Michel Accault, a Métis, and Father Louis Hennepin to explore the upper Mississippi in 1679. This same Hennepin who named the Saint Anthony Falls in Saint Paul was also reputed to be the first white man to have laid eyes on Niagara Falls, December 8, 1678 (though some historians today claim that Champlain had been there with Indian guides as far back as 1613.)

La Salle's most successful journey began on January 27, 1682 when he left Chicago via the Illinois with twenty-three (23) French and thirty-one (31) Indian companions. He stopped at Crève-Coeur before reaching the Mississippi which he named the Colbert. Proceeding to Arkansas where he built Fort Prudhomme, he reached the delta and continued on to the Gulf of Mexico when, on April 9th, he took possession of the Mississippi and all the land bordering its tributaries in the name of the King of France and of Navarre. Five years later, he was assassinated in Texas.

Meanwhile, French Huguenots from La Rochelle who knew of Boston because of their commercial ventures in New England began immigrating to Massachusetts. This was not the only state to which they came since it is known that they

had churches in New Paltz, New York and in New York City itself in 1683 prior to the Revocation of the Edict of Nantes on October 22, 1685 which accounted for the presence of many more thereafter. In spite of an unsuccessful attempt to settle in Frenchtown, Rhode Island in 1685, some forty (40) Huguenots left Boston in 1688 and founded New Oxford, Massachusetts. Several emigrated to the larger cities of the eastern seaboard and were eventually assimilated by the English colonists though they maintained their French churches for as long as they could.

They did encounter difficulties, even from men like Joseph Dudley who was later to become the Governor of Massachusetts. Some notable names include the Beauchamps, the Baudouins for whom Bowdoin College is named, the Faneuils of "Cradle of Liberty" fame, Pierre and Auguste Jay who were ancestors of our first Chief Justice John Jay, the Guillaume Le Conte and Susanne Besly couple who never expected to count among their descendants Saint Elizabeth Bayley Seton and Archbishop Bayley of Baltimore; Gabriel Bernon who later armed and equipped a vessel leaving Boston in that fateful summer of 1711 to capture Québec, only to share in the death of a thousand Englishmen when Walker's fleet struck reefs in the Saint Lawrence during a heavy fog. And there was the harrowing experience of the wife of Philip English (L'Anglais) who was accused of witchcraft in Salem in 1692; both were imprisoned but escaped while the five held with them were condemned to death.

That same year, a young French Canadian teenager would have made the headlines: Madeleine de Verchères was only fourteen (14) when, on October 22, 1692, her parents having gone to the fields to work, she found herself with her ten (10) and twelve (12) year old brothers to care for, an old man in his eighties (80's) and two weary soldiers. As the fort was about to be attacked, she bolted the door, passed guns out to her brothers and the others and ordered all to fire while she sounded the cannon to warn people at a distance. She resisted an eight day siege before help arrived from Montreal and when she gave the guns to M. de Monnerie, he told her that they had been in very good hands.

With difficulties mounting in New England, Frontenac, who had just presided at a large gathering of Indian ambassadors from western tribes in 1696, unleashed upon the continent the famous Le Moyne family who mastered the seas from Hudson Bay to the West Indies to the Gulf of Mexico where,

on February 27, 1699, d'Iberville, Sauvole and their 18 year old brother Bienville built Fort Maurepas, now Biloxi, where they were later to meet the legendary Chevalier de Tonti. It was he who, with the elder Sieur de Vincennes, father of the Founder of Indiana, would agree to serve as guide to the Abbé Saint-Cosme and leave Michillimakinac on September 14, 1698, stop over at Green Bay and Chicago and make it to Milwaukee by October 7th, to Racine by October 10th, to Peoria by November 21st, to Cahokia by December 8th and to Cap Saint-Antoine (Grand Tower, Illinois) on December 12th.

The century began with the arrival of two hundred (200) Huguenots in Jamestown, Virginia and that of Father Jacques Gravier to the Illinois country. In 1701, Courtemanche, a "coureur de bois" of considerable culture, travelled through Sioux country and signed peace treaties with twenty (20) different Indian nations; La Mothe-Cadillac established a permanent settlement in Detroit where many French had previously journeyed; Charles Juchereau de St. Denys was permitted by the King to establish tanneries at Michillimakinac and at the mouth of the Ohio; Bienville became Governor at the age of twenty-two (22). Records show that the French were intermarrying within the various tribes of those areas.

Bienville founded Mobile in 1711 but was soon replaced in authority by Cadillac who came to Mobile as its new governor in 1713 (the year of the Treaty of Utrecht when France lost Acadia, Newfoundland and the Hudson Bay Territory to England). Cadillac's arrival prompted Bienville to leave the city and to establish Fort Toulouse near Montgomery (Alabama) in 1714. His own brother, Sainte-Hélène, was killed by the English in a skirmish that year. King Louis XIV died on September 1, 1715 giving France another child-king: Louis XV who was only six at the time, so that Philip, the Duke of Orleans, nephew of Louis XIV assumed the Regency until 1722. Many Canadians returned north at this time; Bienville prolonged his stay in the Black Belt, going through Selma to Natchez (Mississippi) where he built Fort Rosalie and named it thus in honor of Mme de Pontchartrain on August 3, 1716.

The following year, Cadillac was recalled to France and Bienville returned to Mobile as Governor of all of Louisiana. It was a time of famine so he sent all the bachelors to live among the several Indian tribes to hunt and share their life and customs during that year. Placing his younger

brother Chatauguay in charge of the troops and his cousin Boisbriand in command of Mobile, Bienville left with his engineer Le Blond de la Tour and some men to lay the foundations for a city which he was to name New Orleans in honor of the Regent. Only a few months later, the first ships were to arrive at this new establishment and, as early as May 1718, when the explorer Bernard de la Harpe and the historian Le Page du Pratz disembarked there, New Orleans was already destined to become one of the largest ports on the Gulf of Mexico.

That autumn, Pierre du Gué de Boisbriand was named Commandant of the Illinois country by Louis XV and left Mobile for the vicinity of Kaskaskia where he built the first Fort de Chartres, a fort which had already existed for twelve years when George Washington was born. The French now had establishments along the major waterways of the heart of America, from New Orleans to Fort Rosalie, to the Yazoo Post (Vicksburg), to the Arkansas Post, to Fort de Chartres, to Fort Crève-Coeur, to Fort Saint-Louis (near Utica, Illinois) to Lake Michigan and then on to Québec.

The year 1719 is not to be forgotten in Mobile: Bienville's brother Sérigny arrived with a ship containing two hundred fifty (250) African slaves. Louisiana's population was growing too rapidly. As a result of John Law's enticing but deceitful pamphlets, two thousand (2000) Germans sailed there to find more tribulation than gold; additional French and Jewish settlers joined them. The Swiss military detachment in Mobile refused to leave for New Orleans and compelled their officers to lead them to the English post of Charleston (South Carolina). To make matters worse, the horrible hurricane of September 12th, 1722 demolished New Orleans, which had just become Louisiana's capital, polluted the water, destroyed the crops and left innumerable dead and wounded in its wake.

Several Indian chiefs, including the famous Chicagou of the Michigames, accompanied Father Nicolas de Beaubois to Versailles in 1725 to plead for the Indians of the Illinois country. His efforts were not completely in vain. A group of Ursuline nuns from Rouen sailed from New Orleans in 1727 to found a school for girls. One year later, their register indicated that the convent had sixteen (16) white and seven (7) black girl boarders and twenty-five (25) day pupils as well as a few orphans. (Their convent and hospital built in 1734 still exist on Chartres Street and are the oldest buildings in the Mississippi Valley.)

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

TRADITIONS

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.,
Project Coordinator

T R A D I T I O N S

Franco-American traditions, like those of many other ethnic groups, revolve around the liturgical calendar which begins with the first Sunday of Advent and leads to Christmas and the New Year, followed by Lent with its pre-lenten celebration called the Mardi gras. The late winter, early spring season is known for its sugaring parties, followed by Easter and the feast of Saint John the Baptist.

The momentous events in the life of each of us such as birth, marriage and death take on a religious significance among Franco-Americans through baptism, the wedding Mass and the Requiem service.

Customs related to national holidays, such as the Thanksgiving turkey dinner, usually do not vary significantly from those of the country at large.

MERRY CHRISTMAS

Christmas festivities for Franco-American families in New England although they still maintain certain characteristics of those celebrations in Québec and France vary somewhat because of the influence of American customs. For example, the giving of gifts on Christmas Day is an American alteration of a custom usually reserved for January 1st or 6th in those countries. Many Franco families have a "crèche" under the Christmas tree or in some prominent place within their home and, in some instances, children take turns placing the Christ Child within his crib.

Christmas Eve is customarily observed with family and friends arriving at the father's home after having delivered gifts to their destination. Families frequently leave home in large groups and arrive at church by 11:00 P.M. in order to be seated before the carols begin. Midnight Mass is usually one of the most beautiful ceremonies of the year. Some French priests still carry the Christ Child to the manger in a procession while others may permit a playlet on the Nativity to be acted out by school children in the sanctuary during the concert preceding Midnight Mass.

After Mass, entire families gather at their parents' home or at that of

the eldest son where they exchange gifts prior to the "Réveillon" which consists of a meal at which "tourtières", home-made meat pies, are served and much merrymaking follows until the early morning hours. When the children waken, it is their turn to receive their gifts; this is sometimes accompanied by a long-awaited visit from Santa Claus.

HAPPY NEW YEAR!

Formerly called the "French Christmas" by non-French neighbors who could not understand why the French people kissed everyone on that day---without having recourse to mistletoe---is still, in many instances, a day spent visiting relatives, wishing them well, and toasting the New Year. The more traditional families who adhere to the "dinner at the home of the husband's parents for Christmas" usually have dinner at the home of the wife's parents on New Year's Day. Some families still seek the biblical paternal blessing on this day, but this laying of the hands has become rare.

Some parishes also celebrate a Midnight Mass on New Year's Eve and this, in turn, has given rise to the New Year "Réveillon". Incidentally, if we celebrate New Year's as a national holiday today, it is due to the efforts of Henri Achin of Lowell and the Franco-Americans of Massachusetts who first voted to make it a State holiday by referendum in November 1916 whereupon the idea spread to other states and to the country as a whole.

MARDI GRAS

Mardi gras, technically occurring on the Tuesday before Ash Wednesday, is more frequently celebrated the preceding Saturday. Certain communities will sponsor a local winter carnival parade or fair during the day and a masquerade ball in the evening. A King and Queen are usually selected in advance: their duties are to preside at all Mardi gras functions, open the ball, award prizes, such as for the most original or the best thematic costume, and leave the ball with much pomp and circumstance before the stroke of midnight. Some families also celebrate with taffy-on-snow parties in the evening, and some who are fortunate enough to have acquaintances in the country, rent horses and hay-filled sleighs for sleigh ride parties enjoyed by young and old as well. The most famous celebration of the Mardi gras in this country takes place in New Orleans every year.

EASTER

The changes brought about in the religious observances of Lent and Easter have lessened the former associations of prolonged, disciplined penance followed by a joyous outburst on Holy Saturday or Easter Sunday. To be sure, children still receive Easter eggs, but the American chocolate Bunny has largely replaced the egg, symbolic of new life and rebirth. French families now have ham---instead of duck---for dinner as do most Americans.

"LA SAINT-JEAN-BAPTISTE"

June 24th is the feast day of the patron saint of French Canadians and Franco-Americans. Their parades, picnics or bonfires, usually held mostly in very densely populated Franco-American neighborhoods, their lawn parties or formal balls are quite similar to the American Independence Day celebrations throughout the country. The theme of the parade floats is usually historical and reminds us of heroes we hold in common such as the explorers Joliet, Marquette, La Salle, or of important regional figures who contributed to the advancement of our ethnic group. Mothers used to compete with one another to have their son selected as the 6 to 10 year old "petit Saint Jean" who would sit in his sheepskin on a large stone, holding a staff in one hand and petting a lamb with the other,perched on the grandest float of the day.

"I BAPTIZE THEE..."

When a child is born, protocol in the more traditional Franco-American family may appear as formal as when a Dauphin was born in France. A first rule was that, if the baby was a girl, the maternal grandparents would be the godparents and, if a boy, the paternal grandparents were selected, with the reverse, regardless of sex, for the second child. Then, there was the question of selecting a favorite aunt, a close friend to carry the child to the baptismal font. And there was hardly a woman close to the mother who did not wish to contribute something to the baby's christening trousseau.

Selecting the name of the child was extremely important and it usually reflected either deference to, respect for, or love of one's parents,a relative

or a dear friend. Some children still receive their very special name but to it is often added those of a parent, grandparent and even great grandparent if they are still living. The rite of Baptism is performed in church and as many members of both families as can do so attend the ceremony before returning to the couple's home for dinner or a brief reception. There is today a tendency to postpone the ceremony until the mother is well enough to attend along with her husband.

"I THEE WED..."

Franco-American society seems to have traditionally made of this day "a woman's day". Preparations are long and complex. Pre-nuptial showers, parties and receptions are no more important than certain family traditions which include such items as the display of the bridal gown, veil, ring, rosary, purse and general trousseau and gifts. The selection of the bridesmaids, the gowns, the colors, the flowers all seem to be the main concern of the bride or of her family; as equally the type of Mass, the choice of musical arrangements, including favorite hymns or songs, and the kind of reception which follows.

The groom usually selected his father to accompany him to the altar in the same manner that the bride is still usually "given away in marriage" by her father, but this rule is fairly flexible. Some young couples seem to favor simplifying such punctilious protocol nowadays, but many still adhere to these basic principles and derive much personal as well as family gratification in observing them.

REQUIEM...

Death, too, is accompanied by special customs in Franco-American society, for the French are a very sensitive people who have remained deeply attached to the family and all that it represents. Responsibility usually falls upon the eldest son of the departed and "family councils" are ordinarily held to determine what course of action to take: the selection of the coffin, the length of the wake, the type of funeral Mass, the seating arrangement by seniority, the reception following the burial, and sometimes even the determination of how long the family and/or individual should observe public mourning. Anniversaries of the death of one's departed are observed just

as rigorously as are other anniversaries and the traditional "visit to the dead" may take place along with the national Memorial Day observances or on November 2nd when special Masses for the Dead are celebrated by the Catholic Church.

- - - - - -

Suggested projects

1. Compare these traditions with those of your own family and discuss points of similarity in class.

2. Try to interview families of French background and, after having inquired, report on the variations you may have noticed within the scope of the customs or holidays described above.

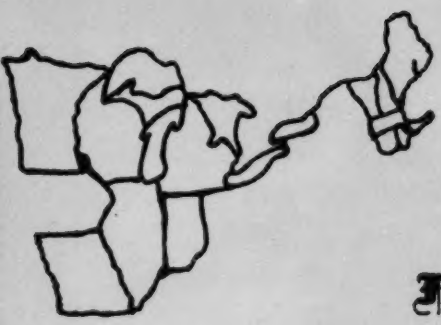
3. Plan and prepare a French "Réveillon" or a Mardi gras ball for your school.

4. In one or several visits to the elderly, have them relate their observations on past and contemporary observances of these customs and record them for a class portfolio for future reference.

Copyright 1975

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

YOUTH



Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

Y O U T H

Are Franco-American teen-agers any different from all the other young people in the country? Like all the others, they wear jeans when they are in the mood and they dress formally for proms. Like most youngsters who have part-time after-school jobs or who work summers, they, too, bring their lunches from home. Like many of their classmates, they enjoy John Denver's lyrics. And if you look at the official graduation picture with everyone in cap and gown, your chances of being able to tell them apart are very slim.

Yet, there they stand, as Tocqueville once wrote, "inalterable in their main instincts." De Gaulle would later explain this by reminding us that history is such a binding force that it has made us all dependent upon our ancestors and responsible to our descendants. Today, sociologists speak of permanent national traits which outlive individuals and survive within the group.

One of these traits is their genuine sense of heroism. In New Hampshire, for example, there is an annual state awards dinner to honor citizens who have voluntarily risked their lives to save others. It is not uncommon that over one third of these are Franco-Americans, men like Richard Champy, Dennis Pelletier, Henri Bergeron or Dennis Mayo, or a woman like Mrs. Roger Carrier who is given a posthumous award for her husband who drowned after saving a child's life. And it is not a rare occurrence to read of another ceremony held on a local basis such as the one in Nashua where young people like René Pelletier, nineteen, Ronald Brousseau, twenty, and Raymond Noël, twenty-one, receive citations for "displaying great humanitarian concern for a fellow citizen by performing an act of outstanding courage." Elsewhere, editors pointed out the "guts, courage, and bravery" of Blackstone's Lucien Ménard for coming to the rescue of two women who were being mugged and robbed.

Another group of young Franco-Americans who have been in the headlines are the athletes. For many young men, sports seemed to be one of the rare upward mobility opportunities available to them. Success in professional sports became their only weapon to dispel the myth of the American dream and to infiltrate the establishment or the power structure. Hundreds of young Franco-Americans boxed their youth away as they sought recognition and their

place in the sun. Some did achieve fame. One of these champions, known to the public as Jack Delaney in the twenties was none other than Ovila Chapdelaine of Holyoke. Today, a seventeen year old student from New Bedford, Middleweight Paul Poirier, is pursuing the same goals and is also rewarded with headlines.

Baseball seems always to have been a favorite sport among Franco-Americans. Young Léo Dandurand was only twelve when he joined the Collège Saint-Viateur team in Bourbonnais in 1901. At thirteen, he had already begun a career as a teen-age sportswriter for the Kankakee Daily Republican. This same secondary school where Archbishop Fulton J. Sheen studied as a young man had a 1926 Junior Team made up of students by the name of Arseneau, Grenier, Houde, Loiselle, Marcotte, Martin, Messier, Richard, Sénécal and Zacé, with another Arseneau for a coach and a Father Surprenant as moderator.

In New England, where there were many Franco-Americans on most of the teams, and where institutions like the Mont Saint-Charles have photos of their individual teams over the years, two names stand out. The greatest is that of Napoléon Lajoie who was born on September 5, 1875 in Woonsocket, who won the New England batting title at twenty in 1896, who set the still standing American League single-season batting record with an average of .422 in 1901, who was traded to the Cleveland Indians in 1902, and who was inducted into the Baseball Hall of Fame in 1937 as "the most graceful and effective second baseman of his era."

The best known is that of Léo Durocher from Springfield who joined the Hartford Club at nineteen in 1926 and for whom the New York Giants turned over $160,000 and two minor league players as a fair exchange less than a year later. He then became the major leagues' outstanding defensive shortstop and is today considered one of the game's most able managers. In the New York Times, Pete Reiser calls him "the greatest man I've known in baseball in my almost forty years."

To try to list the Franco-American or French Canadian hockey stars would be endless. Everyone knows Bernie Geoffrion, a Hall of Fame member and coach of

the Atlanta Flames, Roger Vachon of the Kings, Jean Ratelle of the New York Rangers and Bernard Parent of the Philadelphia Flyers. Everyone knows that the self-made hockey player Guy Lafleur has become "the best right wing in the National Hockey League", but does this mean that these athletes are receiving the recognition they justly deserve? Twenty-two year old Denis Potvin of the New York Islanders, a leading candidate for the Norris Trophy as the NHL's best all-around defense man, a man who was able to get four different photographs of himself in the same edition of the New York Times only elicited silence from a sellout crowd for his feats which earned him the ironic headline: "No Cheers for Potvin". On a more local level, it was Danny Bolduc of Waterville, Maine who came back from Sault Sainte Marie, Michigan with the "Most Valuable Player" award at a national tournament, prior to his starring in the Innsbruck Winter Olympics of 1976.

There are still many Franco-American athletes of national and international fame to recall. Steve Préfontaine is one of them. As a young boy, he spoke French before he knew any English. He came from the small Oregon city of Coos Bay, became America's premier distance runner by winning the NCAA three-mile championship four years in a row, the cross-country championship three years in a row, and came out fourth at the 1972 Olympic games in Munich. He died at twenty-four, somewhat like James Dean, as a result of an automobile accident.

While boys played sports and went on to win military honors such as René Gagnon of Manchester, Arthur Ouellette of Tilton or Roger Bessette of North Smithfield, girls excelled in other areas. Again, it would be endless to draw up a list that would stretch from Marie-Thérèse Brazeau and Henriette-Cécile Brazeau of Pawtucket who both studied in Paris at the turn of the century and respectively became an accomplished concert pianist and a language teacher at the Pawtucket High School to Louise Bourgault of West Warwick who has just returned from two years as an educational television expert in the Ivory Coast and Claire Desrosiers of Fall River who is still teaching in Gabon. Like them, many young Franco-American college graduates who maintain a speaking knowledge of their ethnic language have joined the Peace Corps to serve in Francophone countries.

One is always amazed at where Franco-American professional people surface. Dr. Joseph Paquet of the Good Samaritan Hospital and Medical Center in Portland, Oregon is former Supreme Court Justice Douglas' personal physician and friend. Brother William Gagnon of Dover, New Hampshire was the director of the largest refugee hospital in Vietnam until his death prior to the fall of Saigon. General George S. Blanchard is the commander of the United States Army in Europe.

Youth is more than just a search for cultural or political heroes, however. Youth is the important moment of self-discovery, of collective awareness, of personal commitment. And Franco-American youth is not without having to face all of these problems, too. A feature story recently described an eighteen year old high school senior "of French Canadian ancestry and from a bilingual home" who, when his parents were divorced, "took advantage of his newfound freedom, (...) got in trouble with the juvenile authorities" and was granted an eighteen month stay at a halfway house. He is paralyzed from the chest down as the result of an automobile accident. This young man says that he has rebuilt positive attitudes and has learned to deal with his life in a responsible way. He plans to enter college, major in French and become an interpreter. A young girl of similar background was less fortunate. She made the headlines, too, after leaving home to find the freedom to express her individuality without parental harassment. These headlines informed the public that she had become a member of the Charles Manson family and an accomplice to the Tate-LaBianca murders.

It is evident that Franco-American young men and women are not immune to the barrage of materials which extoll the glorification of violence, the excesses of self-gratification, the institutionalization of selfishness, the inconsistent permissiveness of society, the callousness of a narcissistic youth culture or the sexual provocations of the media. They are exposed to all of this like their peers and those who yield are relatively few, as is generally the case for young people throughout the country. Franco-American parents at home, teachers at school and clergymen in and out of church are still providing their children, students or parishioners with sturdy values to help them cope with life's challenges.

Parents whose standards of behavior are genuine and constant can give their

children understanding and guidance. Children who are sincere and honest can share their problems with their elders. Peer pressures are very strong but peers can be invited to participate in the warmth and congeniality of a genuine Franco-American home. Together, everyone can seek to lighten the other's burden and bri..g happiness into one another's life. One can learn within this atmosphere not to fear one's emotions but to recognize them for what they are and how to master them. Together, young and old can discuss the true meaning of involvement, commitment, love, marriage, childhood, parenthood, goals, careers, employment.

As youthful David Cantin, the White Mountains Regional High School salutatorian, said in his graduation speech, "the universal law of sowing and reaping reigns over us all. Whatever we sow in this life we will reap. It is up to us to sow the seeds of success. The future is ours; what we do with it depends on us."

ACTIVITIES

1. Prepare a written theme on how you think your ethnic background has contributed to your personality.

2. In an informal class discussion, try to assess the contributions of all ethnic groups to professional athletics and then determine the advantages and disadvantages athletes must face concerning their future.

3. What has been the relative ethnic ratio on all the male and female athletic teams of your school over the last ten years?

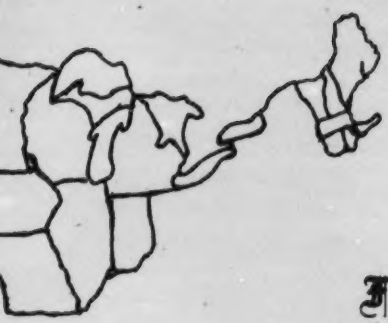
4. In a formal class debate, discuss what you believe are the pros and cons of ethnic awareness in light of our previous American experience.

5. Assume that you are a guest speaker at an ethnic heritage gathering in your state and write a ten minute speech stressing the contributions your local ethnic group has made to the area.

6. If possible, interview two Franco-American elderly ladies and two gentlemen. Ask them to what degree their ethnicity may have provided them with intangible joys or griefs when they were young. To what extent do their answers relate to your own life? Be prepared to discuss your observations in class.

7. Prepare an ethnic heritage festival for your school and seek the cooperation of every generation of every ethnic group represented within your community.

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609



Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

SOCIETIES

Franco-American societies, clubs, associations and organizations sprang into being almost simultaneously with French Canadian immigration to the United States. What is fascinating is that the first two such Franco-American organizations recorded were both founded in 1848, one being in the Middle West, the Société La Fayette of Detroit, Michigan, the other in New England, the Société Jacques Cartier of Saint Albans, Vermont.

Though more specific goals gradually emerged as societies matured, it is worth noting that societies or clubs mushroomed wherever French Canadians immigrated and that their very first aim was to serve as a morale booster for their members, to give help to all newcomers, to promote cultural and social activities in the language of the group and to provide some kind of mutual assistance in case of unemployment, illness or death. In short, they were truly altruistic.

As needs arose, the societies accepted additional responsibilities or different groups were formed to solve new problems. They were generally instrumental in seeking permission from local bishops to erect national parishes and churches and schools wherever there were large concentrations of immigrants. They also encouraged the establishment of French newspapers and helped set up subscription lists. Eventually, some of these societies were to develop into large, profitable life insurance companies while others would dwindle away and literally disappear to be completely forgotten.

If it is true that activities suggest "a life filled with purpose", then we must assume that Franco-American societies were purposeful for, wherever there were large concentrations of Franco-Americans, whether in Bourbonnais, Faribault, Detroit and Muskegon in the Middle West or Biddeford, New Bedford, Central Falls and Berlin in New England, activities flourished. All tried, in some manner or other, to imitate an aspect of the Société Saint-Jean-Baptiste which had been founded in Montréal by Ludger Duvernay in 1834, four years prior to his coming to Vermont.

The first such Franco-American Société Saint-Jean-Baptiste in the United States was not founded by Duvernay, however, but by Gabriel Franchère in 1850, and not in Vermont but in New York City where there was an even larger

contingent of French Canadian immigrants than in Burlington. It took nine more years before the "Société" was established there. The Burlington foundation of 1859 seemed to give impetus to the movement. In 1860, Oswego, New York had its own society; there was one in Plattsburg by 1863; one in Springfield and one in Pittsfield, Massachusetts in 1864; one in Meriden, Connecticut in 1865.

The increasing number of independent societies gave rise to still another phase of activities and responsibilities: that of establishing national and/or regional conventions for the purpose of combining the efforts of all since they had similar individual goals which could most likely be achieved more successfully if sought collectively. The first major national convention of Franco-American societies took place in New York City in 1865. Every delegate agreed that his society should try to promote the welfare of French Canadian immigrants, provide quarters for social, cultural and religious gatherings while trying to obtain French-speaking priests and parishes. Apparently, they were successful since the parish of Saint-Jean-Baptiste was founded in Troy that very year. New societies were formed in Saint Albans and in Chicago in 1866.

The Franco-Americans of the Middle West and of the East were very closely related in those days. They had much in common as relatives and friends moved from one area to the other with as much ease as tourists move about today. A poet like Louis Fréchette could exile himself to Chicago in 1866 and later lecture to literary circles in New England. A politician like Médéric Lanctot who had opposed Georges-Etienne Cartier in Canada traveled throughout both regions in 1867 and could find satisfaction in noting the existence of political clubs, the Société de l'Indépendance in Detroit and the Ordre des Dix in New York City, both of which advocated the independence of Canada by peaceful means. An editor like Jean-Baptiste Paradis of Sainte-Anne de Kankakee could leave Minneapolis to found a newspaper like the Public Canadien in New York City in the fall of 1867, seek to convince all existing Franco-American societies in both areas to federate on a national scale, and then leave the coast to publish L'Etoile du Nord (which is the motto of the state) in Saint Paul in 1874.

Paradis brought to the surface a theme which had been simmering in the minds

of many for a decade: in unity there is strength. His editorials indicated that French Canadian immigrants in the Midwest and in the East both "nourished the same desires" and believed that societies should seek to find a formula which would allow autonomous control for each one while maintaining a common, universal goal. He also claimed that since societies fulfill a real need for the people, the chances for survival would be greater within a confederation. It is a fact that the mortality rate of local-interest clubs was high; but so was the birth rate. His editorials probably contributed to the executive committee's decision to hold the fifth national convention in Detroit in 1869. It was at this convention that Charles Moussette proposed a constitution for the federation of all the Franco-American beneficial organizations under the title of the Union canadienne de secours mutuel which was ratified and accepted by many individual societies from Michigan to Maine.

Another organization which played an important role in Franco-American life was the equally ubiquitous Institut Canadien Français. Although the "Institut" of Biddeford was founded a year earlier, that of Lowell had advertisements printed in French as early as October 11, 1869 informing the public that its reading room was open every evening and that it sponsored free evening courses for its members. A closer look at the program indicates that French was taught on Mondays, Composition and Mathematics on Wednesdays, and English Reading and Conversation on Thursdays, at seven. A post-scriptum adds: "Let us love one another; it is God's wish. Let us protect one another; charity binds us. Let us help one another in need."

Franco-American societies everywhere celebrate June 24th as the national holiday for all French-speaking persons on the continent. In 1869, even before our Centennial, public speakers at these festivities reminded the newly arrived immigrants that they should be proud to be descendants of the greatest allies the United States ever had since it was the French who helped our country during the War of Independence. In Worcester, huge American and French flags (hand-made by French Canadian nuns in that city) were carried through the streets as all the societies joined in the pageantry.

In 1870, additional Sociétés Saint-Jean-Baptiste were established in four states, one of which was in Chippewa Falls, Wisconsin. In 1871, two new

societies were born, the Union canadienne-française of Minneapolis and the Société Saint-Louis of Fond du Lac. The federation now consisted of forty sister societies which did not merely issue insurance certificates but stressed the importance of foresight in ethnic affairs, a strong cohesion among the membership, the celebration of Saint-Jean-Baptiste Day on June 24th as the patron saint of all the societies, and a faithful representation at all national conventions. As though to underline the importance of moral values, the New York delegation refused to attend the 1872 national convention because it believed that the social and cultural programs seemed to be getting sidetracked in favor of discussions on various insurance programs. Sickness benefits were introduced as an added protection for the membership at that convention.

Two major events which took place in 1874 once again brought all the Franco-Americans closer to each other and closer to their French Canadian relatives and friends. Both events almost happened simultaneously. Plans had been made for a gigantic gathering to commemorate the fortieth anniversary of Montréal's Société Saint-Jean-Baptiste by celebrating the feast day in that city. Hundreds of Franco-Americans had written to relatives and friends in the Province of Québec to inform them that they would attend the festivities in Montréal since American and Canadian railroad companies had promised lower group rates for the occasion. Six hundred persons from Fall River went; thousands more from throughout New England and the Middle West. It was an overwhelming success...and unquestionably the catalyst for the waves of French Canadians to leave their provinces for the mills of New England and the farmlands of the Middle West during the next quarter of a century.

However, just a few days prior to the holiday, Louis Riel, a French and Indian Métis who had protested the unfair treatment the French and the Indians were receiving in the West at the hands of the Canadian government, had taken refuge among the Franco-American population of Saint Paul. The effect was electrifying.

The French, south of the border, wanted to pass a resolution in Montréal in praise of Riel's efforts while the French in Canada thought it unwise and probably prejudicial to his case. Riel then traveled back and forth between

the Midwest and New England, even after he was banished from the Canadian Parliament in 1875, to show his appreciation to both Franco-American groups for the support they were giving his cause. When Riel was hanged in 1885, the dirge heard throughout the continent came from the French and the Indians on both sides of the border as they mourned together the death of a man destined, one hundred years later, to be featured on a Canadian stamp as a national hero.

Other clubs were founded as the years went by: literary, political, social or religious; even athletic groups united for the purpose of fostering their individual ideals or inclinations. Snowshoe clubs held regional contests as early as the 1880's while literary clubs promoted plays, speaking contests and poetry readings. Parish clubs sponsored a whole variety of activities. A French "guidebook" for 1891 shows that societies and clubs had increased by twenty-five percent since 1887 though the total membership had only increased by ten percent.

This was probably due to the fact that the ethnic societies were being threatened by none other than Cardinal Gibbons and the bishops who had convened in Baltimore in 1889 and had expressed their intention to suppress all nationalisms within the Church by decreeing, in one of the Council's resolutions, that national (ethnic) associations should no longer exist among Catholics in the United States. The German Americans were the first to react against this intrusion into their social life in 1891. The Franco-Americans decided against a direct confrontation with the Irish American bishops since membership within their hundreds of associations continued to increase.

Better still, Honoré Mercier came to Boston and to Providence in the summer of 1893 and proposed establishing not only a national society for all Franco-Americans but an international association for all the French-speaking peoples of the world. In 1894, all the Franco-American societies in Illinois and in Michigan joined the ACFA (Association de Secours mutuel des Canadiens-Français-Américains) as a first step toward national federation.

In 1896, the Association Canado-Américaine was formed in New Hampshire from a group of smaller societies; there was no question of autonomy but only of

genuine incorporation here. Though it did issue life insurance, it promised to reserve a given percentage of its income to promote Franco-American cultural activities. It later became one of the largest Franco-American societies as it eventually absorbed the Order of Franco-American Foresters who had separated from the parent Irish organization because the latter had prohibited the use of any language other than English at meetings. Later, in 1897, the Société des Artisans of Montréal opened several subsidiaries in New England to provide the gregarious Franco-American another opportunity to join a French-speaking organization rather than become a victim of a policy of assimilation as a penalty for joining a non-French association.

In 1899, all the Jacques Cartier Clubs of Rhode Island were federated and the Société Historique Franco-Américaine was founded in Boston. That same year, at a meeting in Holyoke of some one hundred and three representatives from five states, Félix Gatineau of Southbridge was instrumental in establishing a federation of the multiple Saint-Jean-Baptiste societies into a large Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique organization. This Holyoke gathering was most significant in Franco-American ethnic history. For whatever motives were involved, some positive and some negative, the last year of that century marked the unfortunate but amicable divorce between the French of the East and those of the Midwest. Hugo Dubuque who, in 1888, had promised everyone "invulnerability" if there were a genuine alliance between the French ethnics of both areas could now forecast impending obstacles that would pose a threat to Franco-American objectives for the oncoming century.

In New England, the Union Saint-Jean-Baptiste (as it will be known later) was legally chartered in Rhode Island as a beneficial and fraternal organization. It agreed to provide aid to its members in case of illness or disability and to pay death benefits to legal heirs. It also committed itself to promote the social, moral and educational welfare of its members according to its motto which today still reads: "French Culture for God and Country".

Today, the Union Saint-Jean-Baptiste is the largest Franco-American society in the country. In 1975, its assets as a full-fledged life insurance company amounted to eighty-six million dollars. It has provided Assumption College

with a Maison Française; it supports an exceptionally generous scholarship program and, as a bilingual society, it remains faithful to its oath to foster French culture and civilization in America.

Both the Association Canado-Américaine and the Union Saint-Jean-Baptiste maintain a special budget for their respective ethnic heritage libraries. Many other clubs and organizations are worth noting. One of the most outstanding is the Club Marquette of Woonsocket which was organized by professional men in 1933. Its membership grew to a high of twelve hundred men and it has been very influential in civic, cultural and political circles. Its semi-professional hockey team won the 1938-39 Rhode Island and New England championships. Its credit union, established in 1944, has grown to the point of ranking twentieth in size among the twenty-three thousand across the nation. Another extremely active group is the Le Foyer Club of Pawtucket which began in 1936 and now has more than twelve hundred members from every generation.

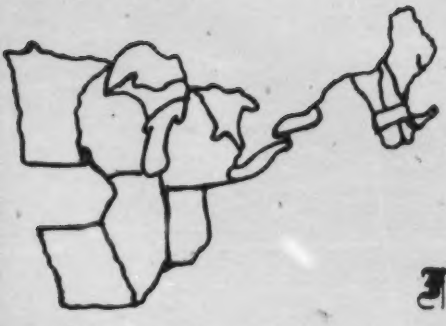
The Fédération Féminine Franco-Américaine which was formally established in 1951 now unites some fourteen thousand women throughout New England. This Fédération has been active in promoting the use of French language and the dissemination of French culture in accordance with its motto which is: Protégera nos foyers et nos droits. Its publication, Le Bulletin, which appears four times a year contains a wealth of information on the various activities of its membership. The Fédération has organized oral contests for students through the schools of New England and foreign travel for its members to many countries. An oft-forgotten society of women who have devoted themselves for a century to all kinds of parish activities and without whom parishes may not have thrived so well is the Société des Dames de Sainte-Anne which maintains autonomous chapters but whose membership numbers in the thousands.

As is the case with many other ethnic groups, several of these associations survive as service or social clubs which, of necessity, have become bilingual. Created at first to resist assimilation, they now strive to maintain an aura of French culture as they adapt to the demands of the times and accept new members from the younger generation. Very few of these organizations, however, conduct membership drives, but those who do are usually astonished by the positive results of their efforts.

Copyright - Paul P. Chassé, 1975

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

LABOR AND ECONOMICS



Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

LABOR AND ECONOMICS

Father Andrew Greeley, the Chicago sociologist, surprised many a reader when the results of a study he conducted for the National Opinion Research Center revealed that the highest average family incomes in the country were earned by Jews, then by ethnic Catholics and, thirdly, by Protestants of British stock. Later, in an interview, he added: "Yes, but there's one Catholic group, a small one, the French Catholics, who rank a mite lower. Then come the German Protestants, Scandinavian Protestants and Irish Protestants."

What has been the Franco-American's role in the economic development of our country? Robert Rumilly, a highly respected authority on Franco-Americans, described them as being generally blue-collar workers who have an extraordinarily large and active group of professional men and women as leaders.

While some of the French who established themselves in our country came directly from France, such as the Huguenot Pierre Samuel Dupont who landed in Newport on New Year's Day in 1800 and whose family founded one of the powerful industrial dynasties in the United States, most of the French in New England and in the Middle West came from Canada, a neighboring agricultural land about which Jacques Cartier had reported as far back as 1535 that the Hurons were raising corn outside their villages of Hochelaga and Stadacona prior to the arrival of the French in the New World.

During the French Régime, Canada became famous for its fur trade---many are the stories that attest to encounters, contests, ties, associations and friendships between the coureur de bois and the Indian of the forest during that period---but the French had become producers of wheat and exporters of timber all along the Saint Lawrence River and as far as the Great Lakes region. In 1807, just a few years after the fall of Québec and the surrender at Yorktown, Canada exported over a million bushels of wheat. The difference now was that British importers and exporters had followed their army to Québec and fleeced the French of their previous profits when they were selling to or buying from France.

Soon, trickles of French Canadian immigrant families began to settle throughout New England like the Proulx in Woonsocket in 1814, the Marois in Southbridge

in 1832, the Dorvals in Millbury in 1834. Professor Robert Heilbroner of the New School for Social Research in New York states that "by the 1840's, the recruiting agents of the cotton mills were seeking labor as far away as upstate New York and Canada." For this reason and also because of the numerous letters exchanged between the immigrants and their families, many more came here prior to the Civil War. In a rather conservative estimate, John B. Brebner affirms that "forty thousand French Canadians served in the Union armies, a number of whom were already residents in the United States." Many of these veterans remained in New England and in the Middle West where there were already large groups of French Canadian immigrants established.

A lack of crop rotation and of fertilizer impoverished the Québec farmland and the traditional partitioning of their property lessened their harvest output. Young men soon fell under the spell of a new wave of recruiting agents for the factories and many left their farms only to be followed later by their entire families.

This "tidal wave" of French Canadian immigrants met with mixed reactions. Mill owners found them docile and industrious. The clergy knew them to be faithful and frugal, yet generous and determined enough to build their churches and schools; on a maximum salary of two dollars and fifty cents a day, fewer than twelve hundred immigrants had saved enough pennies and dimes to pay seventeen thousand dollars for a church they helped to build in Southbridge as early as 1870.

Tycoons called them strikebreakers when millionaire George Van Dyke, the "King of the North", earned his first ten thousand dollars by putting his own crew to work in someone else's mill in Lancaster which was on strike, and was considered a hero for doing so. They were stoned by the Yankees and the Irish when they got off the trains in 1879. They were called the "Chinese of the East" in 1881 as it was argued that they had no respect for American civic, political or educational institutions.

The Providence Journal said they were little better than slaves in 1888. In an otherwise very sympathetic article in the Forum of 1897, Edward Farrer politely credited their explorations of the Western and Northwestern States to their "roaming disposition" and then added that the French Canadians "became the progenitor(s) of a race of half-breeds." That winter, the

immigrants' attitude during the Fall River strike was far from appreciated.

In 1900, when they formed at least one third of all the textile workers of New England, they were accused of depriving their children of an education and forcing them to work in the mills. Yet, as early as 1831, almost fifty percent of Rhode Island's labor force of eight thousand five hundred consisted of children under twelve years old. And the 1905 Report of the Immigration Commission indicated that while French Canadian children contributed one third of the family income, Irish children contributed forty-five percent.

Philip T. Silvia, Jr. describes the 1911 French Canadian immigrant laborer in The Spindle City (Fall River) as unwelcomed in the highest paying positions which were reserved to the English and the Irish who had preceded them in the labor market. It was said they isolated themselves from other groups, yet they were blamed for the success of the 1912 strike in Lawrence when each of the twelve largest foreign language groups banded together, selected four of their own representatives to serve on a multi-ethnic committee and confronted management in a concerted effort to seek better employment conditions than the nine to twenty cents an hour for a fifty-six hour week which they found unfair.

In police over-reaction that would be considered questionable today, two teen-agers, Jude Courtemanche, nineteen, and Léon Rouette, eighteen, were killed outright and others suffered gunshot wounds while Captains John Crowley and John Seaver were treated for cuts and bruises during the 1934 labor strike in Woonsocket. It is not surprising that Franco-Americans became heavily involved in labor unions and eventually became president of these, such as Antonio England of New Bedford who was president of the Synthetic Yarn Workers' Union and vice president of the Textile Workers' Union of America, or Louis Martel of Manchester who became president of the Carpenters' Union of America (AFL), or William Bélanger who was born in Newmarket, New Hampshire and worked in Pawtucket, Rhode Island and Milwaukee, Wisconsin before becoming president of the Massachusetts CIO and before the New York Times published his articles.

William MacDonald appraised the situation rather accurately in an article on Maine's French Candians, written in 1896: -"as a class, they are treated considerately in public because of their votes, disparaged in private because of general dislike, and sought by all for the work they do and the money they spend."

Forty years later, Michael Novak can repeat the same statement as an answer to the inevitable question of our day: how far up the corporate ladder can Franco-Americans climb with their degrees, their hard work and their past experience? "At the top, there in no melting pot," says Novak, adding that "ethnics characteristically have as few token representatives as (have) blacks" on foundations, boards of trustees, Ivy League faculties, whatever.

Father Greeley's study confirms this when he states that ethnics "are still ignored, or elbowed aside, in many of the important positions" and he insists that "college graduates suffer the greatest discrimination.... it's worst at the top." An exception to this, of course, may be that of the sixteen top positions in major baseball leagues, two were held simultaneously by Franco-Americans: Louis Boudreau of Harvey, Illinois who was manager of the Boston Red Sox and Léo Durocher of Springfield, Massachusetts who was manager of the New York Giants.

In New Hampshire, when newspapers publish feature articles on local industries, readers can see photos of Franco-American laborers or lumbermen but rarely, if ever, mention of anyone holding upper managerial positions. At the state level where it is officially denied that there are discriminatory practices against Franco-Americans in state employment, it can be observed that Norman Champagne of Manchester is the "Assistant" Commissioner of the New Hampshire Health and Welfare Department, that Dr. Robert Brunelle of Somersworth is the "Assistant" Commissioner of Education, that Judge Edouard Lampron of Nashua is "a member" of the State Supreme Court... and that the "guide" in the State House is a Franco-American who holds a master's degree in French from Middlebury College. In Maine, Emilien Levesque who is the Commissioner of the Department of Manpower Affairs is the the only Franco-American to hold such a position; in Rhode Island there is none. What can be said in the other states?

Despite such prejudice and discrimination, America is still the Land of Opportunity and Franco-Americans have success stories that seem incredible, such as that of Frédéric Dumaine who quit school at eleven to help his widowed mother, took a job as clerk in a Dedham, Massachusetts store for four dollars a week, learned to save half of all his earnings, eventually became president of several companies like the Eastern Steamship Company, the Mack Motor Truck Company, the New York and New Haven Railroad, and died leaving an estate of ninety million dollars.

At the turn of the century, the incredible story of the French investors, the Lepoutre family, the Tiberghien, Dusurmont and Prouvost industrialists who established worsted mills in greater Woonsocket and brought prosperity and respectability to their employees for more than half a century is unique in the annals of New England industry.

Less spectacular may be the story of Philip Lemay of Manchester whose mother earned twelve dollars a week at the Amoskeag and then paid half of it back in rent when he was a boy. She helped him through college and, after graduation, he worked in a grocery store, saved his money and bought other stores until finally he sold his business for one million dollars. Roméo Champagne, also of Manchester and also a former grocery store clerk, eventually became the owner of a chain of supermarkets, was twice commended by McCall's magazine and once by Better Homes and Gardens for his excellent work, and retired a millionaire. Arthur E. Moreau of Manchester started with his father's hardware store and expanded it into the largest enterprise of its kind north of Boston; in 1933 during the depression, he was able to command five million dollars among associates in order to save the city from an economic catastrophe and was featured in The March of Time filmed series for his exceptional clairvoyance and accomplishment.

Franco-Americans also enjoyed automobiles, some to admire them like Arthur Goyette whose museum in Peterborough, New Hampshire houses one of the most important collections of antique cars in the country, some to improve their efficiency like Canadian-born Henri Pinard who came to Manchester at the age of seven, founded the North End Welding and Radiator Repair Company in an old garage, invented and patented the "Rust-Kleen" apparatus which prevents rust from clogging auto radiators; he also invented the gas guard, a master cylinder which allows for three thousand pound pressure on brakes, and the double axle which permits the use of two extra wheels on the back of trucks. The brothers Edward and Robert LaForce of Rutland, Vermont have been experimenting with an internal combustion engine and Léo Perron of Rochester, New Hampshire has invented an auto air engine system.

Everyone knows that Québec-born Jean Garand developed the Garand Rifle in Springfield, Massachusetts and was acclaimed as one of the best known inventors in the country. But how many know that it was Harold Labombarde of Nashua, New Hampshire who invented a machine to make cardboard boxes, and another to glue

them, one to make envelopes and another to wax paper and make milk cartons? This young man graduated from Saint Louis de Gonzague School, Nashua High School and the Worcester Polytechnic Institute and worked with his father selling grain and hay before founding the International Box Company and being declared by the United States Patent Office in Washington as one of the ten major contemporary inventors in the country. Roméo Gosselin who was born in Canada, was self-educated; orphaned in his teens before moving to Lewiston, Maine at nineteen, he began working in the cotton mills there and is now the general manager of the Hartford, Connecticut Roger Sherman Company with twenty-seven patented inventions to his credit. Another highly successful Canadian-born businessman is Gérald L. Pelletier of West Hartford, Connecticut who founded Modern Woodcrafts Inc. in 1959. His firm manufactures and installs furnishings for large department stores throughout the country. In 1975, Gérald L. Pelletier was elected international President of the Richelieu Clubs which are to the French-speaking world what Rotary International is to English-speaking nations.

Many other men and women in business have achieved note. Robert D. Peloquin of Fall River served in Naval Intelligence and was an official of the Justice Department in Washington before becoming president of International Intelligence, Inc., a world-wide private corporation specializing in industrial security. Lawyer Eugène Dupré left his native Brockton, Massachusetts to become the director of twenty branch offices of the Bank of America within the Los Angeles area. John Saint Germain of Manchester completed his degree in marketing and advertising before opening a prosperous real estate firm and before holding the only Certified Residential Broker designation in Rhode Island from the National Institute of Real Estate Brokers. The Aubuchon Hardware chain is a case of outstanding success of a business enterprise founded and conducted by Franco-Americans. The brothers William E. and John B. Aubuchon opened their first hardware store in Fitchburg in 1908. Today the company boasts 113 stores in New England and upstate New York, with headquarters and central warehouse in Westminster, Massachusetts. The company is directed by second generation Aubuchons: William E. Aubuchon Jr. is President, Vice President is Peter J. Aubuchon, Secretary is Bernard W. Aubuchon, Treasurer and Personnel Manager is M. Marcus Moran, Jr. whose mother is a daughter of William E. Sr. Archibald LeMieux was, until his death at the age of 98, the active head of the Wright Machine Corporation of Worcester. He was always interested in Franco-American affairs, culture and education.

Joseph P. Duchaine of New Bedford developed a baking industry, invented new methods of production and marketing, was president of Quality Bakers of America Cooperative, Inc. and became an international figure in his field. Since his death in 1961, his son Paul continues the business. Paul H. D'Amours and his brother Gerald operate a chain of supermarkets in Western Massachusetts. Frederick Hebert founded and developed the Hebert Candies plant and chain of stores out of Worcester. The business is continued by his sons. Maurice W. SanSouci, a prisoner of war during World War II after his bomber was shot down over Japan, headed several lace-processing firms in Connecticut until his recent death. Then, there are the Gaudreaus, the Normand-Genest-Côté team, the Albert Surprenants who have gained regional renown for their successful business ventures.

ACTIVITIES

1. Contact your county or state employment offices to determine how many Franco-Americans are working under the Comprehensive Employment and Training Act (C.E.T.A.) --- the largest federally financed job program since the depression --- and prepare a report on which are the communities employing them and what are their positions and salaries within the allotted range of $5,500 to $10,000 a year.

2. Prepare a formal class debate on whether or not ethnic integration should be achieved on the condition of giving minority groups preferential treatment or special breaks.

3. As a class, prepare a four or five part questionnaire on "the moral legitimacy of Affirmative Action and quotas favoring minorities versus seniority and the merit ethic". Then, each student should conduct a personal survey and inquire from five elderly and five young workers under twenty-five for an informal class discussion. Finally, tabulate all your findings and compare student opinions to those of the community as seen through your interviews.

4. Your newspapers, such as the Union Leader of Manchester, occasionally publish the full salary lists of county or state (or municipal) employees. From such lists, tabulate the salaries of Franco-Americans or of members of your own ethnic group and as a class exercise, see where they stand on an overall scale.

5. Consult your community libraries and prepare a list of all the major office holders for your six-state area: the six New England States or Illinois, Indiana, Michigan, Minnesota, Missouri and Wisconsin in the Middle West. Indicate your findings in a written report.

6. During the semester or quarter, prepare a scrapbook in which you will paste all the newspaper clippings you have read concerning any mention whatsoever of a Franco-American or of a member of any other ethnic group of your choice and be prepared to give a three-minute oral theme in class on your observations

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

POLITICS

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

POLITICS

Politics have always interested Franco-Americans. In fact, politics are as valid an explanation for the presence of the French in America as any. France refused to be surpassed by Spain, Portugal and England; therefore, it, too, sent ships to our continent to assure that it would share in the control of this hemisphere.

Political factors related to religious differences then brought Huguenots to our land; later, it was the Acadians who were dispersed all along our coastline. Some French soldiers who fought with Rochambeau's army also decided to remain here. Aristocrats fled their country during the French Revolution and many came to the United States. Québecers crossed into Vermont and New York during the uprisings of 1837.

But, even though all these men, women and children had come to the United States, this did not mean that they had given up their inclination for politics. Quite the contrary, since they considered themselves more secure within our borders and still free to express their political opinions without fear of retaliation, they did so. For example, when the Confederation was established in 1867, there was an "independence" movement which was actively discussed by the immigrants here; and in 1885, when Louis Riel was hanged in Canada, protests were heard within every Franco-American community in the United States, from Saint Paul, Minnesota to Lewiston, Maine.

As more and more immigrants became American citizens, they became more and more involved in American politics. And, later, when large numbers of immigrants began to arrive, "ethnic politics" were born. Franco-American newspapers espoused the political platforms of either the Democrats or the Republicans. Sometimes, depending upon certain issues or upon the personal views of the newspaper owners, a newspaper could very well desert one party for the other, as was the case of l'Opinion Publique of Worcester in 1899.

It did not take long for the Franco-American to become active in local and

national politics. In 1789, Elias Boudinot was elected United States Representative from New Jersey. In 1818, Pierre Ménard became the First-Lieutenant of Illinois. In 1845, Joseph Cyr was the first Franco-American elected to the Maine State Legislature. In 1852, Joseph Rolette and Antoine Gingras were the elected representatives from North Dakota to attend the first legislative meeting in Saint Paul, while in the 1860's, Zéphérin Demeules twice represented the 29th District in the Minnesota State Legislature. In 1873, Charles Fontaine was elected a Congressman from Vermont and Louis Vital Bogy a United States Senator from Missouri.

In 1888, Hugo Dubuque, the grand nephew of the founder of Dubuque, Iowa and a young immigrant to Fall River who earned his law degree from Boston University in 1877, was elected to the Massachusetts House of Representatives from 1888 to 1898. In 1904, Theodore Beaudet, a self-made man from Minneapolis, was named United States Immigration Supervisor in Vancouver, and in 1906, Eugène Belisle of Worcester was sent to Limoges, France as the American consul.

As one can see, Franco-Americans have always liked politics. But this does not mean that others were happy over this. In 1889, both the Forum and The American of Boston warned their readers against this "race" which dares to try to get the right to vote and then invades our state legislatures to the point of having enough power to keep the "real" Americans in check. The New York Commercial Advertiser of October 1890 went so far as to add that the victory English men had won on the Plains of Abraham had now been avenged by the women of Montcalm's race and that New England had lost to them.

What do politics mean to the Franco-American today, especially at a time when it is claimed that ethnic minorities are a decisive factor at elections and when newspaper headlines indicate "Ethnic victories in several states", and yet, at a particularly important moment in our history when so many people seem to be distrustful of government? Politics are still a challenge, an adventure, even a fulfillment, for many. But politics are also a service, a dedication, an eagerness to help one's community and one's country. The

Franco-American, like all other ethnics, shares these general,personal and altruistic goals.

But how does one go about being a politician in the 1970's? According to Herbert Muller, the ingredients required for a successful political career (which he illustrates in his work on Adlai Stevenson) are not within reach of everyone. Wealth seems to be a predominant factor. In fact, a popular campaign manager recently added that he "was a firm believer that poor people should not be allowed to run for public office" since it is so costly and people easily get into debt.

Next comes the background of the candidate: he must be of "impeccable lineage". But who decides that? To some degree, ethnics may now exercise a determining influence in this area. Yet, certain prejudices still exert unfortunate pressures that prevent a good potential candidate from being selected, mostly on this basis.

It is also important to go to the "right schools". As a matter of fact, twenty-eight United States Senators hold Ivy League degrees. The one important thing to retain here is the value placed on education. Dozens of other elected officials have degrees from public as well as other private institutions. But they have degrees.

Then, one must learn the "right things"...which is indicative of the type of specialized education a student should seek rather than content himself or herself with a variety of electives. If someone seeks a high-level post, one should, upon graduation from college, join the "right firms", get a middle level job in Washington for a spell and then return home to run for a state office. Then, one can tell the voting public that he or she has "an admirable record" for a background.

In a country where a half million people run for public office each year, is it that difficult for a Franco-American or any other ethnic to be elected? Not really. A great deal depends upon whether your family is conditioned to political awareness and if you are willing to share in their interest and in their discussions on local and national issues. And there are grants and

scholarships and self-help programs today which allow any serious and determined student the opportunity to graduate from college or from a state university with a respectable major and minor.

A student must develop at a young age and constantly nourish that ability to understand the immediate event in itself, yet know how to place it within its proper historical perspective. A student should learn to be self-critical and tolerant, to have a definite sense of purpose and an awareness of the important role he or she will play in a given office if elected.

Among Franco-American national figures, United States Senator Mike Gravel of Alaska, who is a native of Massachusetts, was at one time a taxi driver in New York City. Congressman Fernand Saint Germain of Rhode Island received his bachelor's degree from a private denominational college in the state while Congressman Norman D'Amours of New Hampshire practiced law in his uncle's firm.

On the local scene, you again have a diversity of backgrounds which indicate that there may be variations to the requirements expressed above. Maine State Representative Georgette Bérubé is a busy, happy housewife and mother. Rhode Island State Senator Albert Vaslet and Wilfrid Godin are a businessman and a high school teacher respectively. Massachusetts State Representative Donat J. Laplante, the father of eleven children, is the tax assessor for the town of Bellingham. Somersworth, New Hampshire's Mayor Arthur G. Porelle, Jr. works at the local General Electric Plant.

Are ethnics elected without a struggle? Chris Spirou of the State House, speaking on "Cultural diversity in New Hampshire" answered that "minority participation in New Hampshire politics is more of an image than a reality. For one hundred and ten years, the New Hampshire Constitution prevented ethnic minorities from being elected." This means that ethnic minority members still have to struggle once elected. But it is worthwhile. Our first responsibility as young students is to become ourselves more politically aware. When only forty percent of eligible voters in a state bother to vote and when thousands who are eligible to vote do not even bother to register, that means that we are willing, as a nation, to let just any person, good

or bad, be elected.

The Jews are said to have a tremendous influence on American politics. They are also the nation's best voters. In New York City alone, they cast almost half of the votes in the Democratic primaries. On a national level, even though they represent only three percent of the voting population, they cast four percent of the entire vote. The nation's second highest voters are the Polish Americans. Where do the Franco-Americans stand now and where will they stand in the next century?

Though it is true that ethnics often feel alienated by political administrators and elected officials at all levels, it may also be that they could become even more active in politics if they wished to alter the situation. The worried editor of a New England paper recently recalled the absence of several Franco-American figures from the political scene of his state and entitled his article simply: "Where did all the Flowers go?"

It is a question well worth repeating. Is Rhode Island the only state in New England that can elect Franco-American Governors? And are the Governors La Follette past history in Wisconsin? In 1885, one man alone, Joseph E. Marier, had organized forty-five democratic clubs among Franco-Americans in Massachusetts. In 1908, the Republicans had elected Aram Pothier, Governor of Rhode Island. In 1924, both the Democratic and Republican candidates for the governorship in Rhode Island were Franco-Americans.

A variety of factors may be considered in ethnic political success. One of them is daring, but another is unity. Ethnics are frequently accused of being fragmented, of having a disorganized leadership, each person struggling to polarize voters. Though statisticians could happily point to the Rhode Island Pothier-Toupin gubernatorial race of 1924 as an extraordinary example of democracy in ethnic politics---and it is a unique case in American political history where two members of the same ethnic group were endorsed candidates for governor by both parties---it nevertheless remained divisive.

Many Franco-Americans have attained a middle class status by now but this has sometimes served as a deterrent to further political action or involvement

since ethnics sometimes feel that they no longer need to have recourse to politics to rise up the American socio-economic ladder, forgetting that one's political responsibilities do not end with personal success or with the accomplishment of one's personal ambitions.

Young students know this instinctively. Many of them reject materialistic values and would like to put an end to many of the injustices they see within our country and in the world. If it is true that potential voters evaluate political candidates through images acquired during their youth, then we should do two things as young students: we should seriously prepare ourselves for intelligent political involvement and participation as of now, and we should strive to play a politically active and meaningful role in American politics later. The challenge is there, waiting for us.

PROJECTS

1. To pre-test your actual political consciousness as a class, make a list of the major political offices in your state, county and city or town. Then, fit in the names of the actual office holders. How would you have fared if this had been an individual exercise?

2. In the history of the United States, one hundred and eight Jews were elected to the high office of Governor, Congressman or United States Senator. How many can you find from your own ethnic group?

3. Study the voting records of your community over the past five years. What has been the ethnic orientation toward particular candidates?

4. Your local library has either newspaper reports or official state records tabulating the voting records of your state senators and state representatives on local issues. Find out how they voted on certain pre-selected issues, prepare an ethnic breakdown and try to offer a plausible explanation in the course of a class debate.

5. Interview two elderly former Franco-American elected state officials; inquire as to their motives for entering the political arena, and for leaving it. Try to present a written report on the subject.

6. Prepare a "Franco-American political history of my (town, city, or state)".

7. As a class project, prepare a Political Awareness Evening at which you could invite the public. Select one present or past office holder from four or five different ethnic groups and ask them to reflect on the advantages their platforms brought to the public and to try to relate this to the heavy, moderate or light voter participation at election time and during their term of office.

Copyright - Paul P. Chassé, 1975

(Activities for the Unit on SOCIETIES)

1. As a class project, inquire throughout your community and prepare a list of Franco-American associations, clubs, organizations and societies which still exist and explain their objectives to the class.

2. Either through interviews with the elderly or by consulting parish records or library references, obtain information on other Franco-American associations, clubs, organizations or societies and prepare a small booklet describing their past activities within your community.

3. Inquire within your community as to all existing ethnic associations, clubs, organizations or societies. What do they all have in common? What are some of their basic differences? Why do some outlive others? Explain your findings in a five minute oral theme.

4. Since it is frequently asserted that societies "meet a need", interview two elderly, two middle-aged, and two younger persons of both sexes. Ask them what need was or is fulfilled by their membership in any organization and what their personal contribution to the group may be. Submit your findings to a class committee whose function will be to tabulate them and prepare a chart for the class bulletin board.

5. Assume that you were to organize an ethnic society for young people today. Give the organization a name, explain what you would expect of it, what your contributions would be, and then write its constitution. You may either work alone or in a group of three or four on this project.

APPENDIX

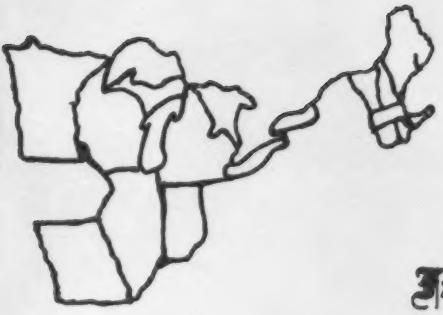
A list of 18 Franco-American National Conventions

1865...New York City
1866...New York City
1867...Troy, New York
1868...Springfield, Massachusetts
1869...Detroit, Michigan
1870...Saint Albans, Vermont
1871...Worcester, Massachusetts
1872...Chicago, Illinois
1873...Biddeford, Maine
1874...New York City
1875...Glens Falls, New York
1876...Holyoke, Massachusetts
1878...Troy, New York
1879...Boston, Massachusetts
1880...Northampton, Massachusetts
1881...Lawrence, Massachusetts
1888...Nashua, New Hampshire
1893...Chicago, Illinois

Copyright
Paul P. Chassé
1975

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

LANGUAGE AND ASSIMILATION



Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

LANGUAGE & ASSIMILATION

In 1972, the Saturday Review illustrated a feature article on bilingual education with Roy Carruthers' painting of an overwhelming school teacher sitting next to an American flag. On her desk, the proverbial apple was dwarfed by a sign which read: ENGLISH ONLY SPOKEN HERE.

For many an immigrant, or child or grandchild of an immigrant, this painting brought back instant memories of a maimed childhood, probably of an unfulfilled adulthood, and possibly of anguish and betrayal in the golden years of a life ebbing away before he or she could benefit from the promises of the American Dream.

It all began with officials who were understandably incapable of spelling a newly-arrived immigrant's name and would carelessly scrawl "Pelky" for Pelletier, "Jarvis" for Gervais, or "Mawney" for Le Moyne, as can be seen on a 1933 Rhode Island historical marker commemorating the 1686 Huguenot settlement in Frenchtown.

This eventually encouraged some immigrants to translate their names from French to English, such as Drapeau-Flagg, Roy-King, Létourneau-Blackbird, Larivière-Rivers. Some names were altered in sound or spelling, like Mathieu-Matthews, Boishébert-Babeer, Mailloux-Mayo, Tétreault-Tatro, while others were completely corrupted such as Giguère-Higgins, Jacques-York, Grondin-Growder. In this manner, a Pulitzer-prizewinner in the theatrical arts like Rhode Island's Eddie Dowling could die "an American success" at eighty-one without his public realizing that he was the fourteenth of seventeen Goucher children.

The melting pot approach to ethnics continued in public and in non-Franco-American parochial schools. Throughout New England, the Middle West and Louisiana, there are thousands of Franco-Americans who remember being beaten, punished, or kept after school for having spoken French in the schoolyard, or being slapped by a teacher for speaking English with a French accent, or being refused access to rest rooms because they couldn't ask to go in fluent English.

Many more remember the deeper humiliation heaped upon them by teachers who would tell them they should "speak white", which was their way of showing utter disdain for the Franco-American and for the Black American. It is not surprising that in his first major literary success, On the Road, the Franco-American novelist Jack Kerouac wished he were a Negro or a Denver Mexican or a poor overworked Japanese, anything but what he was, a disillusioned (Franco-American) "white man" who had had nothing but unattainable Middle America white ambitions....

School teachers and administrators did not stop there, however. They continued to heap their righteousness upon innocent children in an even more perverse and destructive manner. They mocked their victims' traditions, such as not eating meat on Fridays or being late to class for having attended Mass on a holy day, and they scorned their language as well.

Monolingual teachers or foreign language teachers whose French was too distorted, both in structure and in pronunciation, to be understood by young Franco-American immigrants, would tell their students that they spoke "low class French", that they had "a Canadian accent", that they should "learn Parisian French", that the French they learned in their parochial schools was inferior to that taught in public schools, etc. Some teachers would even grade as incorrect a perfect sentence written by a parochial school transfer who unwittingly made use of a grammar rule which they "had not yet covered in class" or which the teacher did not even know.

Jeffrey W. Kobrick of Harvard described this "ill-disguised contempt for a child's language (as) part of a broader distaste for the child himself and the culture he represents." This attitude on the part of teachers whom Franco-American tradition had taught to respect and obey has wrought a deep feeling of self-depreciation or self-hatred within some children. It has brought tension within some families; it has alienated some young adults. It has induced others to reject their language, abandon their ethnic group, alter their identity, and attempt to begin a new life elsewhere only to be haunted later by their true ethnic identity and then to suffer greater anxiety.

Franco-American students do not speak "Parisian French" any more than do

the French from Marseilles, Châteaulin or Montbéliard in France. The French spoken in Belgium, Senegal or Algeria has its peculiarities, too, yet these are the countries which produced Maeterlinck, Senghor and Camus. Every sound heard within Franco-American speech is duplicated somewhere in France today. Teachers who make a student uncomfortable because of regionalisms with which they cannot relate need to broaden their linguistic inquisitiveness. On the other hand, teachers who would not correct structural errors nor seek to improve a Franco-American student's vocabulary would be doing that student a disservice. The more skillful teacher will allow for differences while enhancing the cultural background of his or her students and will make them proud of their native tongue.

There is nothing elitist about using correct language: it is an essential ingredient of communication. One does not even need to quip Anthony Burgess' "Ameringlish isn't Britglish" to expect all ethnic students to speak their respective languages with some sophistication but this does not imply that teachers should be silent partners to a policy of "Americanization" at the price of ethnocide.

For those who are inclined to substitute "ethnic values" for something "superior", it is a strange commentary on our own American culture when a Florida policeman states that juvenile crime among Cubans rises in proportion to the "Americanization" of the parents and adds: "that's one part of our culture that we wish they could avoid." The same observations have been made about Asians in Los Angeles or Chicanos in Texas. It is evident that ethnic family ties and traditions play an important role in shaping and maintaining one's personality and Franco-American parents have stressed this point for more than a century.

The fears of assimilation are not new to Franco-Americans. Alarmists had predicted in 1911 that, within a quarter of a century, French would no longer be spoken in New England and in the Middle West. It was observed at the time that for a language to survive, it must be spoken within the family and not merely in school or at church.

Great inroads had been accomplished by external forces and it was said that thousands of Franco-Americans seemed lost to their ethnic group

since they no longer spoke French nor participated in ethnic activities for fear of being branded as "foreigners". Yet, French is still spoken today and cities like Caribou or Madawaska claim to have around fifty percent of their student population to be French-speaking. By the same token, surveys indicate that these same students suffer from an establishment-induced type of cultural inferiority.

Attempts are being made to instill cultural pride in American students from diverse ethnic groups. History textbooks are now beginning to include more positive references to our diversity. But we still have very far to go. Bilingual education remains associated with "poverty" programs and many Franco-Americans as well as other ethnic groups resent this. A recent HEW ruling officially declaring that Italo-Americans are not a minority eligible to receive financial aid for such a program confirms this biased and limiting approach to a philosophy of or commitment to cultural pluralism expressed throughout our bicentennial year.

Resistance to assimilation has been as Franco-American as tourtière and this, John Gunther, author of Inside USA, never forgave the Franco-Americans whom he qualified as "the most tenacious" and "unique" minority group "in the entire country" which "holds with the utmost stubbornness and obstinacy to its own folklore,customs, language." In this era of ethnic awareness and cultural militancy, Franco-Americans once again accept the responsibility of their own plight. Unaccustomed as they have been to wallow in self-pity and in pseudo soul-searching, they accept new commitments and seek new solutions to assure themselves of their place in the American Dream.

The Irish Americans have given American ethnics probably the most outstanding example of cultural vitality as a result of the obstacles they themselves have had to overcome. As a people, they have lost their language but they have maintained their self-consciousness through strong ties to their ancestral homeland. In the same manner, each year there are hundreds of Franco-Americans from New England who spend their honeymoon in the Province of Québec or in Acadia or who visit there. Many students have spent a summer in France and several are now dedicating a year or two of their life to help the Francophone third world. There are still families in

the Middle West who return to Montréal or who welcome their relatives into their homes in the summer.

In this manner, Franco-Americans are perpetuating within themselves those inner qualities of the intrepid voyageur who could find himself at home anywhere upon our continent without ever feeling alone or separated from the French community at large which could have meant either France, Québec, Michillimakinac or Sainte-Geneviève.

They also feel a "native" personal kinship to the United States since many are of the fourteenth or sixteenth generation on this continent. Some have been closely associated with Native American tribes for three centuries and some as recently as this year, like Burrillville's Babe Mousseau who was invited by the San Carlos (Arizona) Apaches to work with them. Some Indian tribes are still proudly distinguished by their French names, such as the Nez-Percé, the Gros-Ventre, the Pieds-Noirs, the Brulés, and some legendary American Indian like Sacagawea's son, Jean-Baptiste Charbonneau, also reminds us of the close relationship between the French in America and the Native American.

For the most part, Franco-Americans have been brought up as Roman Catholics, and have, therefore, been taught to accept personal responsibility for their actions. To this day, and in spite of their secular academic background, it is the exception which has fallen for the more recent adaptations of Rousseau's principle that society is the corruptive agent of innocent persons.

This explains that occasional harshness of judgment when they recognize the injustices perpetrated against them by persons in authority, be they civil or religious, since they do not consider "the system" to be responsibly unfair but rather the individuals who create it and then uphold it. This, in turn, can either determine their own personal aggressiveness, apathy, or psychotic behavior for, when the Franco-Americans feel their community threatened, this frequently engenders a kind of cultural withdrawal which numbs their aptitudes or saps their energies.

Franco-Americans, like their forebears, still have a flair for great

philosophical principles. Their new lay leaders are learning from the vanishing breed of priestly sages that optimism is a "must" for successful leadership and that integration into the mainstream of American life can be accomplished without having to deny one's culture or one's language. At the same time, they are aware that many sociologists claim that bilingualism is merely a step toward monolingualism. If that is predictably sound for third generation immigrants, either the sociologists need to revise their theory or John Gunther has found the exception to this postulate since there are hundreds of thousands of Franco-Americans who still speak French in our country.

ACTIVITIES

1. With the help of your teacher or of an elderly person in your community, can you make a list from each of three ethnic groups of five names which have been altered?

2. If it is possible for the class to make a survey, each student should seek to interview two persons from each generation and report on the attitudes of each concerning name modifications.

3. Interview the elderly and seek information concerning language discrimination in their childhood or youth and prepare a two page report for your class.

4. Are young people in your school still interested in speaking the language of their immigrant ancestors? Prepare a formal class debate on the pros and cons of this topic.

5. Describe your own deep, personal attitude concerning ethnic culture and language in a well-planned composition.

6. In a brief oral theme, tell the class about some of the Franco-American cultural attitudes you have observed and try to associate them to similar or dissimilar traditions within other ethnic groups you know.

7. Prepare a set of criteria and, during an Ethnic Day sponsored by your class, present a Distinguished Citizen Award to a Franco-American elderly and to an elderly member of every ethnic group within your community for having maintained their culture and for having contributed to a better understanding of their fellow-Americans.

Copyright
Paul P. Chassé
1975

Dr. Claire Quintal, Project Director
Assumption College
500 Salisbury Street
Worcester, Mass. 01609

THE MEDIA

Franco-American Ethnic Heritage Studies Program

Title IX (ESEA) Grant
Contributions of the French to America:
Dissemination of Materials

Text by Paul P. Chassé, Ph.D.
Project Coordinator

THE MEDIA

The Establishment has finally given its stamp of approval to the Franco-American press. Wilfrid Beaulieu, the editor and publisher of Le Travailleur, recently received an honorary degree of Doctor of Journalism at the University of New Hampshire, the only state or private institution of higher learning in our country to confer such an honor upon a New England Franco-American literary figure whose writings are in French.

Newspapers, like societies and parishes, have sprung up wherever and whenever a group of French-speaking immigrants settled in the United States. More than two hundred have appeared from one end of the country to the other. Shortly after the American Revolution, the Courrier de Boston was published in 1789. New Orleans had its Moniteur de la Louisiane in 1794. The Detroit Gazette printed a French column in 1817. The Acadians who left Maryland for Louisiana after the Revolution started the Gazette des Attakapas at Saint Martinville in 1824. The Franco-Californien came out as a weekly in 1852 to become a daily some thirty-four years later. French Canadian immigrants had their own papers in Boston, Burlington, Detroit and Chicago prior to the Civil War.

It might be interesting to note how multi-ethnically oriented Francophones have been since their arrival on this continent and in our country. We know how the missionaries had compiled Indian dictionaries and had translated French books into various Indian languages, but do we realize that Franco-Americans published not only bilingual but trilingual newspapers? In Louisiana, the Abeille of 1827 became L'Abeille, The Bee, La Abeja in 1829. In Cleveland, the Journal des Boulangers of 1885 appeared in French, English and German.

The first paper to be published in French in New England in the nineteenth century was Le Patriote of Burlington in 1838 under the editorship of Ludger Duvernay, the founder of the Société Saint-Jean-Baptiste of Montréal in 1834, and Georges-Etienne Cartier who was later to become one of the Fathers of the Canadian Federation in 1867. In the Middle West, the first paper was L'Ami de la Jeunesse which Edouard-N. Lacroix and M.-A. Gérardin founded in Detroit in 1834.

The existence of French language newspapers in communities as diverse and as dispersed as Saint Paul, Minneapolis, Duluth, Lake Linden, Muskegon, Bay City,

Marquette, Bourbonnais, Kankakee and Marinette in the Middle West, or Lynn, Salem, Spencer, Lawrence, Taunton, Norwich, Van Buren and Somersworth, to say nothing of nearly all of the major industrial centers in New England, attests to one reality, if nothing more: Franco-Americans were avid readers despite official governmental statistics to the contrary.

In Woonsocket, Rhode Island for example, where there were hardly more than three hundred French-speaking families in 1875, there were already three French newspapers, the Courrier du Rhode Island, the Courrier Canadien and Le Réveil appearing concurrently the same year that the first French ethnic parish was established there. In fact, it was also in that same year that Miss Virginie Authier founded the first Franco-American "ladies' home journal" under the title of Le Journal des Dames in Cohoes, New York. American International College of Springfield, Massachusetts, founded in Lowell in 1885 "for the education of French-Canadian persons in the area" published its New England edition of Le Citoyen Franco-Américain beginning in 1891.

Franco-Americans were not merely interested in learning of the birth, wedding, accomplishments or death of their friends and neighbors. They also enjoyed fiction, poetry and politics. The first Franco-American novels had been serialized in dailies and weeklies before reaching the bookstores in hard-bound editions.

Political careers were also made or lost through the Franco-American press. Readers then were not as parochial as one would imagine. There was an intense interest in local politics; platforms were praised or censured according to the owner's preferences for the Democratic or Republican parties. The presidential campaigns were so ardently fought through these papers that Cleveland who was our twenty-second and twenty-fourth president rewarded some Franco-American editors with consular assignments abroad or federal administrative appointments in appreciation for their support. The same can be said for Harrison, McKinley, Roosevelt and Taft who, nevertheless, officially upheld the Civil Service Law of 1883 while allowing for a few exceptions. Canadian politics also created excitement and concern for Franco-Americans, whether it related to a movement of annexation or to justice for the Indian in the Canadian prairies or to Anglo-French relationships in Europe as they affected Canada and Québec.

It would be absolutely essential for an ethnic or social historian wishing to

write a complete account of the day-to-day life of French Canadian immigrants to consult these newspapers in order to become aware of every phase of life in a new country as seen through the eyes of the group. With the help of these newspapers he would learn about the courage of these French-speaking immigrants, about their generosity, their struggles against overwhelming odds, their tenacity, their faithfulness to cultural traditions, even the gregariousness of this fun-loving people whose "voyageurs" predecessors sang their way down the Saint Lawrence River, across the Great Lakes and along the Mississippi.

Franco-American newspapers reported on labor conditions in various areas. They campaigned in favor of naturalization, home ownership, voter participation, candidacy to local and state offices. They consolidated public opinion on the need for French-speaking clergy and for the establishment of ethnically-oriented parishes, schools, libraries, clubs and assorted associations and societies. They vigorously protested against any and all civil, lay or religious pressure groups advocating assimilation, as was the case in 1881 when Colonel Carroll D. Wright maligned the Franco-American worker in his Labor Statistics Report for Massachusetts, or in 1922 when it took to task no less formidable an adversary than the Providence Journal for supporting the unconstitutional position of denying Franco-Americans the right to teach in French in their private schools.

The Franco-American newspapers could rightfully claim to be the vanguard of the family, the church and the cultural traditions which they protected and defended collectively, despite sometimes bitter internal bickering. Another important feature of these newspapers were the occasional documentaries they offered their readers in "special issues". A case in point would be the August 1, 1911 thirty-two page section on "The Franco-American in Industry" prepared by Wilfrid J. Lessard of Manchester's Avenir National or the special commemorative issues to mark the anniversary of a parish, school, society or newspaper.

It was as early as 1875---the year that Beaugrand published the first Franco-American novel, Jeanne, la Fileuse, in Le Républicain of Boston and Fall River---that Franco-American editors first gathered to discuss common goals. Their first major Convention was held in Worcester in the fall of 1887 with representatives from New England and New York in attendance. A formal association was formed on the spot and Avila Bourbonnière was commissioned

to edit and publish the first Guide français de la Nouvelle-Angleterre, a task which was later to be continued by Albert-A. Bélanger.

One of the main criticisms young Franco-American leaders direct against our contemporary Anglo-Saxon controlled media is the apparent concerted steadfastness with which they maintain as thorough as possible the debilitating blackout on Franco-American activities and accomplishments. This does appear strange especially since, in the light of nearly a century of broad negative press coverage, there should now be so little subject matter to report concerning an ethnic group that has grown to become the fifth largest bilingual ethnic minority in our country. Could it be that the establishment looks upon ethnic success with such disparagement that today its strategy is to withhold information from the public rather than give Franco-Americans positive coverage?

This, and the near absence of Franco-American reporters, editors and personnel in high level positions on newspaper staffs highlight the exception to the rule when the Boston Transcript had sent Yvonne Lemaître to Paris as its leading foreign correspondent in 1911. Even though many young Franco-American students graduate with majors in Journalism and cannot find employment in their field, they are not alone to suffer from this type of discrimination. Reverend Andrew Greeley, the sociologist who recently reported on the manner in which the Polish Americans find that newspapers distort stories concerning them, that television repeatedly refuses to hire their children, wrote in Psychology Today that "Polish leaders are forever outraged at the bigotry of the media." Perhaps the same may be said for other minority groups.

The Woonsocket Call and the Lewiston Sun are probably the two New England papers which give their ethnic readership the most equitable coverage. Yankee Magazine has published a surprising Bicentennial salute to Franco-Americans with a red, white and blue "Vive la Différence" headline but even this is unique in light of the volume of daily and weekly newsprint to come out of New England and the Middle West.

Today, Wilfrid Beaulieu is the sole surviving professional full-time editor and publisher of a Franco-American newspaper in the country, "the last of the French Mohicans", as he jokingly refers to himself. He represents the last of a long line of great polemists such as Ferdinand Gagnon, Benjamin Lenthier, Jean-Georges LeBoutillier, Godfroy de Tonnancour, J.-L.-K. Laflamme, Louis-A. Biron,

Philippe-Armand Lajoie, Antoine Clément and many others. Both the Union Saint-Jean-Baptiste and the Association Canado-Américaine have begun to microfilm collections of the defunct newspapers they have been preserving in their archives over the years but they should either increase their budgets or seek additional funds from prestigious foundations and hasten the project before these large stacks of brittle paper become unfit to be photographed and eventually fall into shreds. The longer we keep postponing the storage of thousands of reels of ethnic newspapers in our country, the surer we are that "history is being lost."

Electronic journalism fares no better. There are a few radio stations in large francophone centers which still feature weekly French programs but these are less informative than entertaining. Announcers usually are in a hurry to read off as many commercials as possible between French musical recordings from France or Québec. Dr. Paul P. Chassé pioneered in the field of television at the New Hampshire Network studios with three series entitled Heure Fauve in French which were sponsored by grants from the Rockefeller Foundation. These were televised throughout New England in the late sixties, early seventies.

The Maine Public Broadcasting Network has for several years produced a program called "La Machine Magique" which addresses itself to the school children of the state. It now also has a series called "La Bonne Aventure" created by Project FACTS (Franco-American Children's Television Series) destined for a pre-school and K-2 audience. Its goal is to improve the self-image of very young Franco-Americans and to make it possible for children of other ethnic groups to learn more about this cultural minority. Maine's WCBB has instituted a talk show "Fenêtre Ouverte" whose moderator is Paul Paré of Lewiston. The program recently featured Charlotte Michaud who was the very first French-speaking person to be hired as a reporter for an English paper in the Lewiston area in the thirties. Rhode Island's Public Television has a token monthly program in French, Chez Nos Gens, to placate a quarter of the State's population when, in all fairness, it should schedule more. Cable television has repeated its tapes on Franco-Americans for its Ethnic Heritage series a number of times; its audience grows with each showing which is indicative of a need for a new series. PBS in Boston occasionally features a French film; it has also completed a "special" on Franco-Americans to fit into its ethnic heritage series for the Bicentennial. It remains ironical, however, that

Chicago should have the best French television programming in the country.

It is an undeniable fact that French language newspapers are practically non-existent if we are to remember that there are now only four monthly papers and one yearly historical report printed in French in New England; there are also one quarterly newspaper and one quarterly magazine which are bilingual. In New York the French community publishes France-Amérique. Secondary school teachers everywhere heroically dedicate some of their own time to help students produce short-lived French or bilingual school papers. This leaves Franco-Americans with the alternative of subscribing to French or French Canadian publications or going to public libraries which usually have little or nothing about them or for them. Thus, the young who cannot afford the expensive luxury of foreign subscriptions are becoming culturally dispossessed and are practically forced to accept a textbook approach to their own Franco-American cultural background.

ACTIVITIES

1. As a class project, consult your school and city or town libraries and prepare a complete bibliography of the materials available there on the French in America. (This may then be dittoed to be used for referral and probably to be exchanged with other schools in your neighborhood.)

2. Approach the elderly and scour the neighborhood for signs of remaining collections of old French newspapers or books which can be salvaged and taken to public libraries for cataloguing and safekeeping.

3. Select a topic of interest and read your local press over a period of one year per student, going all the way back to our centennial year if these old papers are available to you, and report to the class what you have discovered in local attitudes toward minority immigrants at the time.

4. As a class project, prepare a forty to fifty page historical account of the Franco-Americans in your community. Seek the help of the elderly who may advise you on a variety of topics such as societies, parishes, education,

politics, etc. If possible, you may even produce a bilingual edition for the local and regional libraries.

5. Wherever possible, invite a French-speaking radio broadcaster or television program director to your class for an interview or a lecture.

6. Write to your favorite local radio station or your state public television studios and ask whether or not it is possible for you to plan a field trip there and to attend one of their live French-speaking shows.

Copyright

Paul P. Chassé
1975